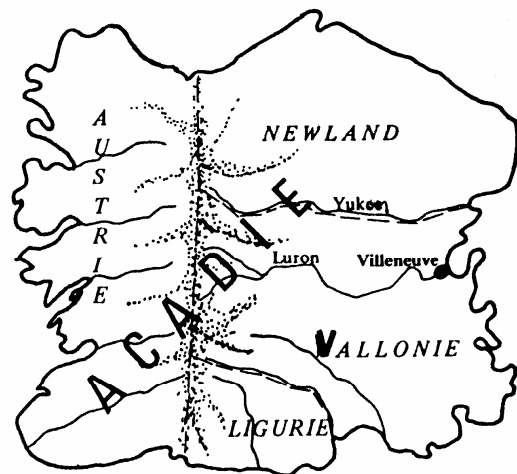
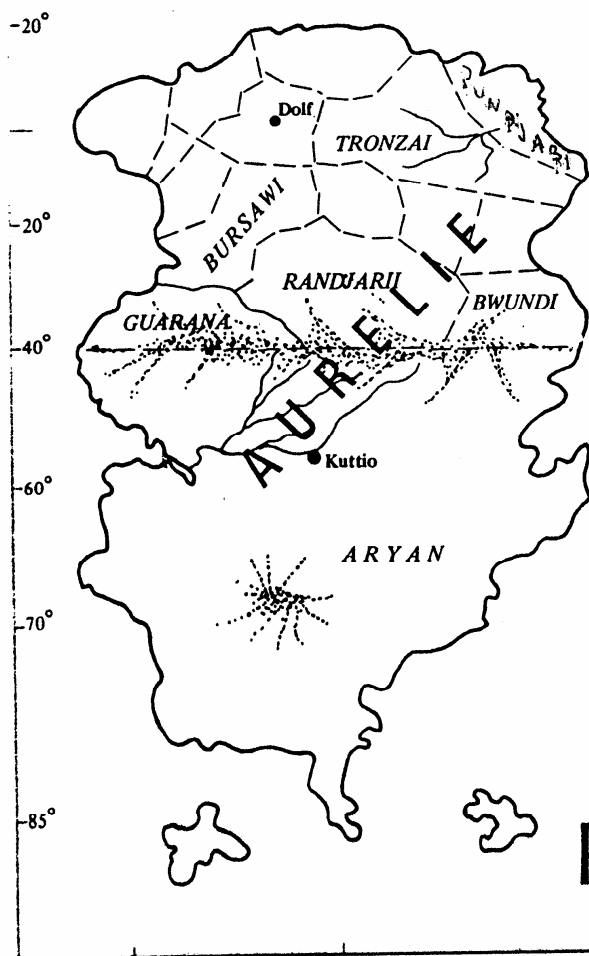
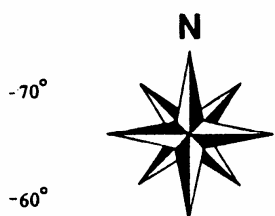
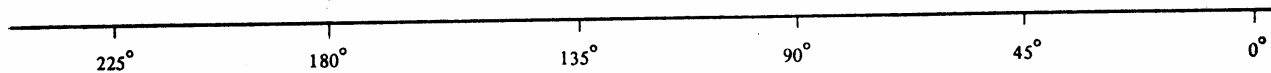


Jean Paul le Moël

DEMETER

Roman de politique fiction

Trois volumes



PLANETE DEMETER

Echelle : 1/77 000 000

Prologue

I

La planète Déméter gravite autour d'une étoile qui ressemble comme une sœur à notre Soleil. Elle a les mêmes dimensions que notre Terre. La répartition des continents et des Océans y est toutefois différente; l'eau recouvre les $\frac{3}{4}$ de la planète.

Le continent Nord s'appelle Acadie. Sa superficie est d'environ 10 millions de kilomètres carrés. Une chaîne de montagnes culminant à 6 000 mètres s'étend sur 4000 kilomètres du Nord au Sud et 3000 kilomètres d'Est en Ouest. Ces barrières naturelles ont généré des civilisations différentes, se réduisant à l'époque du récit au nombre de 4 Etats.

A l'ouest l'Austrie, au sud la Ligurie. La partie nord est coupée en deux par le grand fleuve Yukon. Au nord de ce fleuve le Newland, au sud la Vallonie

Le climat va de très froid dans le Nord du Newland à subtropical dans le Sud de la Ligurie.

Le continent Sud, Aurique, du nom du navigateur Acadien qui l'a découvert, mesure 6300 kilomètres du Nord au Sud et 5600 kilomètres dans sa plus grande largeur. La superficie est d'environ 19 Millions de kilomètres carrés .

Tout au long du 40° Sud s'étire une chaîne de montagnes dont le sommet, le mont Aryan culmine à 3000 mètres. Il a donné son nom au pays qui s'étend au Sud. Les Aryans présentent des caractéristiques physiques différentes de celles des Acadiens. Plus petits, ils ont les yeux bridés et les cheveux uniformément noirs.

Le Nord du continent est séparé d'Aryan par le grand désert du Randjarii. Il se divise en plusieurs petits Etats, dont la population est Noire ou Cuivrée.

Le climat de cette partie va de tropical à équatorial.

II

De la chaîne Acadienne s'élancent de nombreux fleuves importants qui ont constitué autant de frontières naturelles, créant par là différents pays avec leurs langues, leurs religions, leurs coutumes. D'innombrables guerres en ont résulté tout au long de l'Histoire. La dernière a vu l'affrontement des quatre Etats qui se partageaient alors le continent: la Vallonie, la Ligurie, le Newland et l'Austrie. Il en est résulté, en contrepartie heureuse, l'unification du continent sous le nom des Etats-Unis d'Acadie. La capitale en est Acadia, sur le fleuve Acadien. Ville Neuve, la plus grande ville se situe de part et d'autre du fleuve Yukon, le plus grand fleuve d'Acadie.

Aryan fut longtemps un pays replié sur lui-même. Ce qui se passait au Nord de sa chaîne de montagnes, frontière naturelle, n'était connu que d'un petit nombre d'initiés lesquels regardaient d'un air hautement philosophe les agissements d'hommes venus d'un autre continent, très loin au delà des mers. Ces 'envahisseurs' avaient sensiblement le même type physique. Ils s'appelaient d'un nom identique: Acadiens et n'arrêtaient pas de s'entretuer pour la possession du moindre morceau de l'Aurique.

Si Aryan possédait une identité géographique, si ses habitants avaient la même origine, si une même langue s'était depuis fort longtemps imposée et si l'Empire remontait à la nuit des Temps, une réelle unité politique manquait. Chaque petit seigneur -appelé shagun- gardait jalousement son territoire tout en lorgnant sur celui du voisin. Lorsqu'un appétit s'avérait trop vorace, les seigneurs rivaux s'unissaient provisoirement pour s'en remettre à l'arbitrage de l'Empereur, lequel se faisait un plaisir de mettre au 'ban d'Aryan' le trop ambitieux seigneur. Ce système, fort souple en vérité, ne permettait cependant qu'une unité de façade. Le peuple en souffrait, otage permanent des uns et des autres.

Le dernier souverain, ayant accédé au trône à l'âge de cinq ans, eut tout le temps pendant ses années d'impuissance d'observer ce jeu millénaire. Doué d'un double pouvoir de réflexion et de dissimulation –ce qui lui permit d'arriver à l'âge adulte en présentant toutes les caractéristiques d'une superbe potiche– il surprit tout son monde par la rapidité avec laquelle, distribuant carottes et bâtons, il réussit à mettre au pas les turbulents potentats locaux. Pour la première fois dans l'histoire d'Aryan il inaugura une ère de paix qui allait durer tout au long de son règne, fort long au demeurant.

C'est au début de celui-ci que les Acadiens qui, décidément, ne se trouvaient pas bien chez eux, tentèrent de débarquer à l'embouchure du fleuve Tsu-yan. Le grand Dieu d'Aryan s'en mêla, ordonnant une terrible tempête, à la suite de laquelle toutes les embarcations de ces importuns furent détruites. Cette même tempête souleva pendant des jours et des jours une poussière jaune imprégnant tout. Un petit nombre de rescapés parvint à rentrer au pays pour raconter comment des petits êtres à l'allure surnaturelle les avaient rejetés à la mer comme de simples quilles. Ils baptisèrent le fleuve: Jaune ainsi que les habitants du pays, bien qu'ils soient en réalité plus blancs que certains Acadiens du Sud.

Pendant quelque temps ce genre d'expéditions n'eut pas de suite. Mais, à l'encontre des Aryans dont la mémoire collective était remarquablement fidèle, ces Acadiens semblaient ne rien vouloir ou pouvoir retenir des enseignements de l'Histoire car, à intervalles réguliers, ils répétaient les mêmes erreurs. C'est ainsi qu'ils tentèrent de nouveau un débarquement. Entre temps l'observation attentive du matériel de la première tentative, renfloué, récupéré et étudié avec soin, avait permis aux hommes de l'empire de faire un important saut technologique dans le domaine des armements. Sans l'aide, cette fois, de leur dieu tout puissant, les Aryans les rejetèrent à la mer, en utilisant les mêmes armes, améliorées, de leurs assaillants.

Mis en appétit par ce facile succès, les Aryans commencèrent à porter tout naturellement leurs regards à l'extérieur de leurs frontières. Les Acadiens n'avaient laissé libre qu'une petite ceinture entre le grand désert de Randjarii et la chaîne des montagnes Aryanes. L'Empereur hésita longtemps mais finit par donner son accord. Ce fut une promenade, fort lucrative. Car il se trouva que ces territoires recelaient d'immenses réserves d'or et de charbon: une aubaine pour l'industrie naissante d'Aryan. Divisés dans leur pays, les Acadiens n'élevèrent qu'une protestation de principe.

Les militaires de tous les pays sont, par essence, insatiables. Ils auraient bien voulu exporter leurs talents un peu plus loin, par exemple dans les colonies acadiennes, en profitant des rivalités de ces derniers. Mais, avec sagesse, l'Empereur rappela que les pires ennemis n'hésitent pas à s'allier dès lors qu'un larron étranger les menace. Il s'opposa à toute tentative nouvelle. Les généraux lui pardonnèrent difficilement de ne pas avoir su profiter de la faiblesse momentanée des Acadiens pendant leur guerre fratricide.

Aussi, à la mort de celui-ci, l'Etat-major des Forces Armées aryanes décida, dans un élan novateur, de se passer d'Empereur en proclamant la République. Une République de progrès et de liberté, dont l'ambition manifeste était de devenir le nouveau phare du monde, celui de l'Acadie ayant beaucoup perdu de son rayonnement.

Ceci se passait en l'an 4098 du calendrier Aryan –qui se trouva également être l'année que le Congrès des Nations, nouvellement créé, choisit pour être l'année Zéro: symbole d'une ère nouvelle.

PREMIERE PARTIE

1 Iwo Jima

Au commencement de ce récit, Aryan était donc une République. Un parti unique –Démocrate comme il se doit– remplaçait l'Empereur. Les puissantes familles du pays le manipulaient en sous-main. Rien n'avait changé pour le peuple, sinon le vocabulaire des hommes au pouvoir. Le parti désignait le premier ministre, personnage le plus important du pays. Le titre avait survécu à l'ancien régime.

L'actuel titulaire du poste s'appelait Iwo Jima. Son corps était musculeux, ses épaules larges. Deux mains relativement fines, vives, alertes, en perpétuel mouvement, trahissaient cependant une certaine propension au doute qu'une volonté sans failles muselait sans merci. Sous le cheveu noir, dru, court s'étalait un front large, souverain, rarement plissé par l'indécision. Un regard incisif, tout à tour caressant et glacé, jaillissait d'orbites profondes, étirées en amande, bordées par des pommettes saillantes ainsi que se devait être un pur Aryan. Le nez, petit, légèrement évasé, surplombait des lèvres fines que la contraction de la colère pouvait faire disparaître et qui semblaient manifestement plus faites pour le commandement que pour le baiser. Les dents, superbement blanches, évoquaient irrésistiblement le carnassier. Seul, le menton laissait supposer une faille dans la volonté.

Les Aryans s'enorgueillissant d'appartenir à la race blanche, il n'aurait pu en être autrement pour le premier d'entre eux. Plus grand que la moyenne de ses concitoyens, il en tirait un certain orgueil, dont il n'avait nul besoin tellement il transcendait sur le reste des dirigeants. Un long séjour en Acadie, à la fameuse Université d'Hauvard dont il avait été un brillant condisciple, lui avait apporté une vision globale de la planète qui manquait quelque peu à son entourage.

Dans les siècles passés il eut été un de ces seigneurs de guerre qui se livraient à des luttes implacables pour parvenir au sommet. Il n'eut pas besoin de glaive pour y accéder, son intelligence et sa volonté lui suffirent.

Avant de se lancer dans la politique, copiant les mœurs d'Acadie, Iwo Jima avait préféré asseoir confortablement sa position sociale sur la réussite d'un très important cabinet d'affaires juridiques internationales. Ce qui coïncidait avec l'ouverture d'Aryan sur le monde extérieur.

Les Jima avait, sous l'ancien Régime –l'Empire– compté plusieurs ministres. C'est dire s'il ne manquait pas d'atouts au départ. Fermement décidé à ne rien laisser au hasard dans son escalade vers le pouvoir il voulut cependant y ajouter une maille de plus, par son mariage. Il fixa son choix sur la belle Izu Akawa dont la notoriété du clan familial était pour le moins aussi affirmée que celle des Jima. Fine et longiligne, la jeune femme ne présentait pas véritablement, selon certains puristes, les canons de la femme Aryane. Beaucoup plus grande que la moyenne, une grâce naturelle, faite de distinction, d'élégance émanait de traits où toutes les aspérités de la race s'estompaient. Le cheveu, noir comme il se doit, n'était pas raide mais souple et ondulé. Il se répandait sur des épaules qu'on ne pouvait que deviner rondes car en tout temps elles restaient couvertes – ainsi en décidaient les coutumes du pays. Quant aux yeux, ils tiraient sur le noisette –autre étrangeté. Ce côté exotique de son physique lui apportait un charme supplémentaire en la distinguant nettement de ses concitoyennes. Une profonde sensibilité n'excluait pas un caractère affirmé. Elle n'hésitait pas à s'insurger à découvert contre l'ancestrale misogynie de la société aryane qu'aux lendemains d'une enfance sans soucis, elle allait devoir affronter à son tour. Une loi, non écrite, déniait à la Femme tout droit, non seulement de penser, mais de s'exprimer.

Ces caractéristiques qui tranchaient tellement avec les jeunes filles de son âge et de son rang ne rebutèrent pas le jeune ambitieux Iwo Jima. Il ne lui déplaisait pas que sa future épouse ait du caractère. Cela apportait du piquant, pensait-il alors. Izu, de son côté, estima qu'un jeune homme, ayant étudié en Acadie, y effectuant de nombreux voyages et dont le métier consistait à favoriser les relations d'affaires entre les deux pays, saurait faire fi de ce qu'elle osait prétendre n'être que pur

obscurantisme. Lors de leurs premières rencontres, elle apprécia tout d'abord ses discours élégants et pleins d'humour qui tranchaient tellement avec la pesante grisaille de la pratique oratoire en Aryan. Elle remarqua toutefois que s'il savait parler Libéral, il n'en restait pas moins un fervent adepte du Système; elle pressentit alors sa déception. Revenir en arrière n'était plus possible. Il ne restait plus qu'à espérer que sa lucidité serait démentie.

Son pressentiment se révéla hélas fondé et les lampions des riches festivités accompagnant cette union au plus haut niveau de l'Etat étaient à peine éteints que son jeune, élégant, et brillant époux se comporta comme le firent son père, son grand-père et le père de ce dernier. Respect dans la forme et mépris dans le fond caractérisaient les rapports entre les deux sexes en Aryan.

La naissance d'un petit garçon combla de joie le père qui décida illico de le prénommer Iwo, comme lui. Alors qu'il s'émerveillait devant les premiers faits, gestes et cris de sa descendance, dans les veines duquel coulait son sang, elle lui fit savoir qu'il n'y en aurait pas d'autres. Tout d'abord il mit cela sur le compte des difficultés de l'accouchement, à l'ancienne'. C'est à dire à la maison et seulement assisté par des femmes, non médecins, pour la bonne raison que la profession était fermée au sexe féminin dans le pays. Quelques mois plus tard, elle manifestait la même détermination; il y vit du mauvais esprit, attitude déjà intolérable chez un homme, proprement condamnable chez une femme, à plus forte raison la sienne!

"Le Temps est un grand curateur!" lui dit-on. Il le laissa passer. La décision de la jeune femme ne varia pas. La coutume d'Aryan lui aurait permis de la répudier, mais au milieu du chemin escarpé qui le conduisait au sommet il avait encore grandement besoin du remonte-pente Akawa. Avec cette souplesse d'esprit qui le caractérisait, Iwo Jima estima qu'il avait mieux à faire que d'essayer de dompter un animal sauvage. Si toutefois il y avait eu de l'amour entre ces deux êtres que tout portait à s'affronter, il n'en subsista guère. Dès lors il s'établit entre eux un *modus vivendi* basé essentiellement sur la sauvegarde des apparences.

Iwo Iwo (Iwo, fils de Iwo) restera l'unique enfant de S H E (Son Honorable Excellence) Iwo Jima, premier ministre d'Aryan.

2 Iwo Iwo

Dans la haute société aryane toute activité était déniée aux femmes, hors le fait de se parer pour plaire à leur Seigneur. De nombreux domestiques lui épargnaient les tâches du même nom. Se cultiver l'esprit sentait le soufre. Même l'éducation des enfants, occupation première des femmes du peuple, leur était 'épargnée' – 'déniée' en fait. Mollesse, sentimentalisme, attendrissement, caresses, baisers devaient être exclus du premier âge d'un mâle promis à la plus haute destinée. Izu entendait bien ne pas se conformer à cette tradition barbare. Son fils ne manqua pas de sourires, caresses, baisers – en cachette bien entendu! Il semblait apprécier. Quand son père venait – rarement – lui rendre visite, il le fixait d'un regard inexpressif qui rassurait le futur premier ministre quant à la rigueur de son éducation.

Lorsque l'enfant fit ses premiers pas, son père accéda au poste de ministre de l'Education. Le jour où il prononça ses premiers mots, qui ne furent pas: papa, mais: maman, Iwo Jima devint ministre de la Défense, tremplin obligé pour la dernière marche. Lorsque enfin il gravit le podium, son fils babillait avec sa mère et ne lui ménageait pas ses sourires. L'évènement considérable ne les toucha guère. Il allait cependant modifier quelque peu leur vie: ils changèrent de maison pour emménager dans la demeure du premier ministre. Appelé 'petit Palais' en référence au Grand, résidence des Empereurs, cette belle habitation fut construite pour la maîtresse d'un Empereur. La République la choisit pour y loger ses premiers personnages.

Izu s'y plut tout de suite. La maison était spacieuse. "Elle fut construite avec amour!" pensa-t-elle aussitôt. Mais elle garda sa réflexion pour elle. De beaux arbres, plusieurs fois centenaires, s'élevaient dans le jardin, réplique miniature de l'immense parc Impérial gloire de Kuttio, la capitale. Iwo Iwo y découvrit la Nature, courant après les lézards, jouant avec les grenouilles, s'efforçant de cueillir les poissons des pièces d'eau dans sa petite main. Il fit également la connaissance du 'Peuple' en la personne des jardiniers auxquelles il posait questions sur questions. Lorsque la Dame, mère de l'enfant venait le chercher, elle-même n'hésitait pas à converser avec eux. Comportement qui tranchait grandement sur celui des précédents occupants.

Quand Iwo Iwo atteignit l'âge scolaire, ce ne fut pas dans une école qu'il acquit ses premières notions mais à domicile, de la férule d'un précepteur. D'assistante bénévole à temps partiel, Izu se mua en précepteur à plein temps en laissant au titulaire ses somptueux émoluments. De sorte que, l'unique descendant du premier Aryan reçut le type même d'éducation qu'il désirait lui éviter.

Lorsqu'il fêta ses dix ans, son père fit part de sa décision de lui faire suivre la 'Grande Filière', c'est à dire l'Ecole Militaire du Kuondo qui vit passer tous les grands hommes du pays, à l'exception de lui-même. Izu la reçut avec effroi. Son fils était encore fragile. Elle craignait pour lui le terrible moule de l'Ecole Militaire. La séparation serait brutale, presque totale. Les familles ne revoyaient les enfants qu'à l'occasion de courtes vacances quand celles-ci n'étaient pas consacrées à des stages effectués dans des camps. Quelle pouvait être cependant l'alternative? La suite de ses études dépassait maintenant ses compétences. Un autre précepteur pourrait la remplacer! C'était exclu. La Tradition s'y opposait. C'est alors qu'elle songea à Hauvard que son mari évoquait avec tant de chaleur! Elle lui fit remarquer –avec grande prudence et diplomatie– que son propre parcours au sein de la célèbre Université d'Hauvard n'était sans doute pas étranger à la rapidité de son ascension. Ne l'avait-il pas reconnu à l'époque? Pourquoi refuser à son fils les mêmes atouts? Elle craignit l'agacement systématique que provoquait en lui la moindre intervention féminine. Il n'en fut rien. Son mari commença par l'écouter, distraitemment d'abord, les yeux au loin sur la cime des arbres centenaires, joyaux du parc de la résidence, qui oscillaient sous la caresse du vent chaud du Nord. Un léger sourire lui était même venu aux lèvres. La réponse parvint sans qu'il eut seulement porté son regard vers elle:

– Cela peut effectivement demander réflexion!

Quelques jours après, la décision tombait, assortie du plan complet. Iwo Iwo était autorisé à suivre ses études à Hauvard. Izu l'accompagnerait afin de procéder à son installation matérielle; un étudiant déjà en place assurerait le suivi des études... exécution.

Une des clauses à laquelle Izu n'avait osé rêver la ravit: elle allait enfin pouvoir se rendre en Acadie. Ce continent tant évoqué par son mari du temps de leurs fiançailles! Pour la première fois de son existence elle quitterait enfin Kuttio, lieu de sa naissance, cadre de son enfance, siège de sa résidence actuelle et où pourtant, jamais, elle ne s'était sentie chez elle.

3 Kuttio

Située sur un immense plateau à 1.000 mètres d'altitude, Kuttio, à l'origine centre routier et petite ville marchande, s'était imposée comme la capitale d'Aryan. Devenue une immense mégalopole, avoisinant les dix millions d'habitants, elle s'écartelait, à partir du monumental Palais Impérial –aujourd'hui Musée– en larges avenues et boulevards rectilignes. D'immenses places l'aéraient encore un peu plus, donnant aux rares visiteurs étrangers une inhabituelle impression d'espace.

Le centre se trouvait constitué par une succession de grands bâtiments administratifs, solidement construits. Derrière une première impression de lourdeur, force était de constater le parfait équilibre des formes et admettre une certaine beauté. La vie en semblait pourtant absente. Ce n'était que plus loin, vers la périphérie, à l'orée des quartiers populaires qu'elle reparaisait, là où l'improvisation individuelle s'était donné libre cours. Les bruits, les odeurs, absents d'un centre –aseptisé– avaient reflué en force vers le pourtour.

Des millions de vélocipèdes, des milliers de camions et autobus parcouraient les grandes artères de Kuttio. Quelques centaines d'automobiles particulières s'y mêlaient, toutes somptueuses voitures officielles. Et pourtant l'industrie automobile d'Aryan s'affirmait de plus en plus –son ambition affichée n'étant rien moins que de devenir la première mondiale– mais tout ou presque était réservé à l'exportation. L'industrie entière du pays était ainsi orientée vers l'extérieur, dans le but non caché de la conquête des marchés mondiaux. Le pouvoir en place demandait au peuple un peu de patience et laissait entrevoir un avenir radieux, quand Aryan dominerait le monde. Dans l'attente, les dirigeants Aryans mettaient l'accent sur la pureté de l'air de leur capitale que respiraient à pleins poumons les millions de cyclistes qui sillonnaient chaque jour les immenses avenues de la capitale.

L'absence d'arbres étonnait tout autant. Certes le haut plateau avec ses écarts de température, les vents qui ne cessaient de la balayer, ainsi que l'ingratitude de son sol ne favorisaient guère la poussée des arbres. La luxuriante végétation du parc impérial montrait cependant que l'homme peut compenser la Nature, lorsqu'il le désire. Que les rues se croisent à angles droits, que leur largeur impressionne, il devait bien y avoir une raison? Rien tout au moins qui apparaissait dans les textes: c'était ainsi. La raison n'en était pas moins connue de tous: permettre à la cavalerie d'antan de se déployer sans contraintes, dans des charges peu glorieuses. Cela restait valable pour les blindés d'aujourd'hui et le serait encore plus pour les hélicoptères de demain.

4 Départ pour Hauvard

Sur le perron de leur maison, habitation officielle du Premier Ministre d'Aryan –baptisé un peu ironiquement Petit Palais, par opposition au grand: l'Impérial– Izu et son fils attendaient la voiture devant les conduire à l'aéroport International de Kuttio. C'était le matin lumineux d'un septième jour de Printemps. Un antique carillon égrenait neuf coups qui rompirent le silence de cette attente. Ils furent suivis par le crissement caractéristique des pneus sur le gravier d'une escouade de six motos escortant une superbe limousine noire, aux vitres fortement teintées. Une voiture de sécurité fermait la marche. La limousine s'arrêta au milieu du perron. Le soleil venait de percer par endroits l'épaisse frondaison d'arbres, orgueil de la résidence, témoins de tant de grands et de petits moments d'histoire. Il vint se réfléchir malicieusement dans la rutilance des chromes et de la laque noire, s'éclaboussant en de multiples rayons.

– C'est pour nous? demanda Izu à son mari.

Celui-ci acquiesça d'un air impérialement satisfait.

Ne sortant guère de son 'Palais' Izu n'avait guère l'habitude de ces déplacements officiels dont la composition faisait l'objet d'un strict protocole. Prenant son fils par la main elle se dirigea alors vers la grande voiture noire, dans laquelle ils entrèrent sans s'être retournés. Aucun geste ni regard ne fut adressé tant au père qu'à l'époux. Mais c'est ainsi qu'on élevait les petits Aryans mâles! Son Honorable Excellence Iwo Jima ôta ses lunettes pour les essuyer, puis fit un geste de la main en direction du cortège qui s'éloignait. Il prit soin de présenter son bon profil vers les caméras de Télévision qui montreraient, le soir même, dans les millions de foyers aryans, le sourire un peu triste d'un père assistant au départ de sa femme et de son fils pour l'étranger. Un père qui l'était aussi pour la Nation toute entière.

En ce septième jour, la circulation était quasiment nulle. Les vélos prenaient leur repos dominical. Réservées aux grands dirigeants de l'Etat et de l'Industrie, les automobiles avaient déserté la ville depuis la veille vers les résidences secondaires ou maisons de campagne. 10 minutes et 30 secondes plus tard, l'exact temps calculé par les services de Sécurité Intérieure, le cortège officiel pénétra sur l'aire de stationnement des avions, en face de l'aérogare. La voiture centrale s'arrêta au pied même de la rampe donnant accès à la cabine avant du gros quadiréacteur, dernier né des usines Toku.

Toku était le nom du petit village près duquel était implantée cette usine ultra-moderne qui produisait également le Toku 2000, chasseur supersonique, fleuron des Forces Aériennes d'Aryan, interdit à l'exportation. Par contre, avec le quadiréacteur Toku 243, 2 ailes, 4 réacteurs, 3 cabines, Aryan comptait bien supplanter définitivement son concurrent acadien Dussaud, du nom du créateur

de la firme, qui avait inondé le monde de ses avions en profitant de l'avance prise pendant la dernière grande guerre .

Depuis plusieurs minutes, les autres passagers du vol se trouvaient déjà à bord. Un réacteur tournait au ralenti, quand Izu et son fils s'engagèrent dans le long boyau, menant au long courrier. La cabine de Première classe était vide. Ils furent accueillis par le Commandant de l'appareil qui confia Izu aux mains du chef de cabine, un Aryan de petite taille qui s'inclina jusqu'au sol.

C'était la seconde fois qu'Izu utilisait la voie des airs. Son 'baptême' s'était effectué dans des conditions pénibles autant que difficiles. En effet, sur les lignes intérieures, rien ne différenciait les avions civils des appareils de l'armée, si ce n'est la peinture extérieure. L'inconfort y était rigoureusement le même.

Cette fois, rien de comparable. Izu fut impressionnée par le luxe qui émanait de la décoration, la richesse du tissu des sièges et du revêtement, le moelleux de la moquette. Jamais auparavant, même dans les meilleurs magasins de Kuttio, pourtant réservés à un petit nombre, elle n'avait vu quelque chose de comparable, voire de semblable. Elle fit savoir qu'elle serait heureuse de connaître le nom du décorateur et s'il était possible de le rencontrer. Le chef de cabine, surpris par la question déclara qu'il se renseignerait. Comme la réponse tardait, elle renouvela un peu plus tard sa demande. L'attitude du responsable de la cabine confirma la gêne que posait cette question. C'est à ce moment qu'une jeune femme à laquelle elle n'avait pas jusqu'alors prêté attention, intervint:

– Moi peut-être, je peux vous renseigner, Madame, avec votre permission!

Grande , blonde et belle, bien prise dans un tailleur couleur bleu-printemps, telle était celle qui venait de lui adresser la parole dans une langue parfaite et sans le moindre accent. Izu ne cacha pas son étonnement. La jeune femme lui apprit que la Direction d'Aryanair ayant décidé depuis peu de doter leur ligne phare Kottiu-Ville Neuve d'un personnel acadien, elle avait fait partie du premier stage. Izu fut tout de suite sensible à son charme et surprise par son aisance qui contrastait tant avec l'attitude obséquieusement crispée du chef de cabine.

– Vous savez qui je suis?

– Mais oui Madame, vous êtes la femme du personnage le plus important d'Aryan, et le jeune homme est votre fils; c'est la raison pour laquelle cette cabine est vide, ce qui a d'ailleurs fortement déplu à un ami acadien qui avait une réservation ferme et que l'on a contraint à voyager en Troisième Classe.

– Sachez bien que je comprends la mauvaise humeur de votre ami et que je n'y suis malheureusement pour rien.

– Je le crois volontiers. Mon ami est d'autant plus amer qu'il est précisément le décorateur qui a conçu l'aménagement intérieur des Toku 243. Il était en droit de penser qu'en cette qualité il pourrait bénéficier d'un minimum de compréhension. Il n'en a rien été.

Sans même réfléchir, Izu lui confia qu'elle serait ravie de rencontrer cet homme, ici ou ailleurs en cabine.

L'hôtesse consulta du regard son chef qui lui répondit par un vigoureux geste négatif.

– C'est à dire...

– Ce n'est pourtant pas la place qui manque ici, répliqua Izu d'un ton agacé.

Pas très au fait des mœurs aryanes, l'hôtesse pensa alors raisonnablement que désir de femme de Premier Ministre était un ordre pour tous.

– Je vais voir, fit-elle en se dirigeant aussitôt vers l'arrière, sous le regard furibond du chef de cabine.

Peu après, la porte de séparation avec la cabine arrière s'ouvrit de nouveau et la jeune hôtesse reparut accompagnée d'un homme, grand, mince, le cheveu blond dégarni. Il s'inclina devant elle en disant: "Je suis très honoré, Madame."

Elle l'invita à prendre place près d'elle et d'emblée tint à le féliciter pour son merveilleux travail. Sensible à son compliment, il lui apprit que les tissus venaient de sa Ligurie natale, un petit pays d'une trentaine de millions d'habitants, situé dans le sud de l'Acadie et qui était en train de se faire une réputation dans le domaine de l'art industriel après avoir vainement tenté de s'illustrer dans le militaire, au cours de l'histoire.

– Mora, la capitale, est une ville superbe. La moindre maison constitue un chef d’œuvre architectural. Je ne saurais trop vous recommander de la visiter, si vous en avez le temps. (Il s’offrit de lui servir de cicerone. Il se prénomma Aldo.)

La sollicitude, la gentillesse dont il l’entoura durant tout le voyage, la discrétion et le charme de sa conversation étaient choses nouvelles pour Izu. Était-ce donc ainsi que l’on traitait les femmes dans ce pays vers lequel elle voguait? Cette impression d’exister, d’être quelqu’un aux yeux d’un autre l’exaltait! Elle en ressentait du brillant aux yeux. Plusieurs fois elle fut tentée de rencontrer un regard qu’elle sentait peser sur elle, mais elle ne supporta pas l’échange et se contenta alors de vibrer à cette voix chaude et grave qui transformait presque l’aryan en une langue musicale. Elle aurait souhaité que le voyage dure encore plus longtemps.

L’avion commença la descente vers l’immense aéroport de Ville Neuve. Il était sept heures du matin du premier jour. Ce que les Acadiens appelaient lundi.

Iwo Iwo, quant à lui, passa de longs moments dans la cabine de pilotage dont il revint, lui aussi, fort excité, par tout ce qu’il avait vu et appris.

Un peu avant l’atterrissage, Aldo regagna sa cabine. En prenant congé il transmit sa carte de visite et ne cacha pas son désir de la revoir, en Acadie.

5 Ville Neuve

Les formalités de douane à Ville Neuve étaient particulièrement rigoureuses et n’épargnaient personne. A l’encontre de Kuttio où les passagers de marque y avaient un circuit spécial, Izu et son fils durent s’y soumettre. Un homme de race noire se montra particulièrement pointilleux, pour ne pas dire soupçonneux. Il voulut ignorer la qualité de la visiteuse dont le pays n’avait d’ailleurs pas bonne presse parmi ses congénères. Une fois encore, Aldo, le charmant compagnon du voyage sut intervenir avec tact et efficacité. Au lieu d’exciper de la qualité d’Izu, il la présenta comme une jeune femme charmante, amoureuse par avance de l’Acadie et dont il ne faudrait pas qu’elle garde mauvais souvenir à peine posée sur son sol. Il fit appel à l’humour, à la galanterie du douanier. Il n’en était pas dépourvu. Arborant soudain un vaste sourire, d’un geste de grand seigneur il fit signe à Izu et son fils de passer, ne pouvant s’empêcher cependant de souhaiter à la passagère “un bon séjour sur notre terre de liberté!”

Lorsque avant la dernière porte, ils prirent congé de nouveau, Izu osa cette fois affronter le regard d’Aldo.

L’ambassadeur d’Aryan qui, comme tout le monde, attendait derrière la grande porte, manifestait une grande méchante humeur. Depuis l’arrivée du vol il n’avait cessé de trépigner et de pester contre ce qu’il estimait être un manquement insupportable au protocole et à la diplomatie. A la vue de ses hôtes illustres, il se transforma en un personnage obséquieux s’épanchant en excuses pour les inqualifiables manquements aux usages diplomatiques des autorités d’accueil, au nom d’un soi-disant égalitarisme; il assura que cet inadmissible comportement serait porté, le jour même, à la connaissance du Président des Etats Unis d’Acadie.

La voiture qui les attendait était la même qu’à Kuttio. Le chauffeur, taillé dans le même moule, leur ouvrit la portière. Iwo Iwo fut invité à pénétrer le premier, ce qu’il ne fit qu’après avoir consulté sa mère du regard. Ils prirent place sur la banquette arrière, cependant que l’Ambassadeur s’installait sur une sorte de strapontin, l’obligeant ainsi à se contorsionner pour poser les questions rituelles, en les regardant, comme il se doit.

– Avez-vous fait bon voyage? leur demanda t-il.

– Excellent, répondit Izu.

– Les passagers qui sont sortis avant vous ne tarissaient pas d’éloges sur l’appareil; il semble que cette fois nous ayons dépassés nos concurrents... comme dans beaucoup d’autres domaines d’ailleurs.

La voiture roulait au pas, engluée dans un immense bouchon venant de se former sur l'autoroute qui comptait pourtant huit voies à cet endroit.

Iwo s'extasiait devant le nombre de voitures.

– Il y en a autant que de bicyclettes à Kuttio! remarqua-t-il à haute voix.

L'ambassadeur plaqua soudain un masque en toile sur le visage et fit signe au jeune garçon de refermer la vitre. Il semblait sur le point de s'évanouir.

– Cet air est atrocement pollué.

Avec un certain aplomb, le jeune Iwo montra du doigt les occupants des voitures qui les entouraient, roulant toutes vitres ouvertes et qui semblaient se porter comme un charme!

Izu fit une réflexion de bon sens, du genre de celles qui avaient le don d'irriter son mari:

– N'y-t-il pas une contradiction entre vouloir vendre de plus en plus de voitures en Acadie et de se plaindre de leur prolifération?

Il n'y eut pas de réponse.

Après deux heures de trajet, pendant lequel Izu eut l'impression d'être une des pattes d'une immense chenille –animal qu'elle connaissait bien pour lui faire la chasse sur ses arbustes préférés– ils finirent par arriver à l'Ambassade d'Aryan située au cœur de la ville. Il s'agissait d'un somptueux bâtiment édifié à grands frais par le chancelier d'Austrie, dont tous les historiens s'accordaient à tenir le caractère mégalomane pour responsable de la dernière guerre. Ce pays faisait désormais partie de la Fédération des Etats Unis d'Acadie. Devenu soucieux de son image de marque, il n'avait fait aucune difficulté pour céder ce symbole d'un passé gênant à la République d'Aryan. L'affaire, traitée dans l'euphorie des premières années de paix, était passée inaperçue mais on commençait 20 ans après à établir un parallèle fâcheux entre les Austriens d'hier et les Aryans d'aujourd'hui et à qualifier de maudite cette orgueilleuse bâtisse.

Izu aurait bien voulu faire un tour de la ville dont elle n'avait eu qu'un aperçu tronqué pendant leur trajet routier.

– Avec cette circulation démente, il vous faudrait la journée! lui répondit l'ambassadeur.

– De plus, ajouta-t-il, vous êtes attendus pour déjeuner par le Président des Etats-Unis d'Acadie. Un hélicoptère va venir vous chercher dans une dizaine de minutes.

Iwo Junior, d'emblée acquis à la modernité, battit des mains de contentement.

L'ambassadeur s'excusa de ne pouvoir leur faire visiter les locaux de l'ambassade. Ils prirent un ascenseur qui les amena sur une terrasse dûment aménagée en plate-forme pour hélicoptère. Une attente commença. Izu fit part de son étonnement que son mari ne l'ait pas prévenue de cette visite au premier personnage d'Acadie.

– La décision en a été prise pendant votre trajet. Moi-même n'en ai eu connaissance qu'à votre arrivée... encore heureux qu'on ait daigné m'avertir!

La mine et le ton de l'homme en disaient long sur le nombre de couleuvres qu'il se devait d'avaler quotidiennement!

6 Acadia

S'élevant au dessus du fond sonore de la grande ville, un bruit caractéristique se fit entendre. Un hélicoptère apparut. Après une courbe gracieuse il s'immobilisa à l'endroit même où était dessiné l'emplacement des patins.

A la partie arrière du fuselage d'un blanc immaculé se détachaient la lettre A et le chiffre 1. De l'appareil sauta un homme d'une quarantaine d'années, grand, un peu voûté. Chaussé de bottes souples, le chef coiffé d'un chapeau qu'on appelait 'de brousse' en Aryan, les yeux cachés derrière des lunettes noires à monture dorée, il s'avança vers eux, d'une démarche qui parut gauche. Arrivé à hauteur du groupe il tendit sans façons une main qu'Iwo prit spontanément. L'ambassadeur s'inclina. Ainsi qu'il se devait Izu ne manifesta rien. Puis l'homme leur adressa quelques mots qui sonnaient bien mais dont personne ne fit la traduction. Iwo ouvrait de grands yeux.

Par gestes l'homme fit comprendre où placer les bagages et quels sièges occuper. Puis il remonta dans l'appareil, leur fit signe de prendre place en leur indiquant comment boucler les ceintures, puis ferma la verrière. Iwo était assis à l'avant, à côté du pilote, Izu à l'arrière – l'ambassadeur n'était pas du voyage.

Le spectacle était magnifique. Le bleu du ciel commençait à pâlir sous les rayons d'un tendre soleil d'Automne. Dans les écrans façades entièrement vitrés des nouvelles tours caractérisant le centre de Ville Neuve venaient se refléter des traînes de nuages, se diluer des couleurs, se marier des formes, au gré d'un vent capricieux et léger.

L'hélicoptère avait pris de l'altitude. Tout en bas c'était l'animation de tous les jours, le bruit en moins. On s'éleva un peu plus. La cité se dessinait maintenant comme sur une carte de géographie, coupée en deux par le Luron, fleuve qui avait longtemps servi de frontière entre le Newland et la Vallonie avant que cette dernière, dans sa phase expansionniste, ne repoussât le Newland au fleuve Yukon, six cent kilomètres plus au Nord. Depuis cet événement qui avait pris place au siècle dernier, la ville n'avait plus connu de limites, s'étendant à perte de vue de part et d'autre du fleuve Luron, lequel, tel un énorme serpent endormi, semblait se prélasser en son ventre.

Ce résumé historique leur était fourni par un appareil traducteur instantané dont ils découvrirent avec étonnement l'existence, surtout Iwo, féru de nouveautés. Le pilote s'étonna en lui-même de leur ignorance car l'appareil était fabriqué en Aryan.

Il leur précisa qu'ils se trouvaient dans l'hélicoptère particulier du Président des Etats-Unis d'Acadie. La lettre A de l'immatriculation était pour Acadie, le chiffre 1 pour le Président. Leur destination était Acadia, la capitale des Etats-Unis d'Acadie, ville créée de toutes pièces sur un morceau du territoire de Vallonie offert aux autorités Fédérales, le cinquième Etat en quelque sorte de la Fédération, bien que minuscule. Un petit fleuve, rebaptisé Acadien, coupait ce mini Etat en deux. La distance entre Ville Neuve et Acadia était de deux cent kilomètres. Elle serait couverte en moins d'une heure. Il leur apprit également qu'ils rejoindraient Hauvard un peu plus tard dans l'après-midi, par le même moyen. La célèbre ville universitaire, incluse dans Acadia, n'étant distante que d'une trentaine de kilomètres. Iwo, tout excité par ce vol, n'arrêtait pas de se tourner sur son siège, regardant en haut, en bas, sur les côtés, tout en assaillant de questions le pilote par l'intermédiaire de l'appareil traducteur, et auxquelles il répondait avec une aisance et une gentillesse qui contrastaient avec la morgue et la suffisance du Commandant de leur vol sur Aryanair. Il en conçut une grande admiration pour l'homme.

– Nous entrons en Acadia, dit le pilote.

Ils survolèrent un poste de garde, barrant une large route. Cela mis à part, l'herbe n'avait pas changé de couleur, pas davantage les arbres de taille ou de teinte de feuillage; les animaux semblaient pâître de part et d'autre de cette ligne imaginaire sans s'en soucier outre mesure.

Peu après, il annonça:

– La Maison Ronde, édifice gouvernemental.

Un immense bâtiment se présenta, rond effectivement, surmonté de tours carrées, triangulaires, ovales, rondes, entièrement construit en pierres de taille à la façon des châteaux-forts anciens. En approchant ils constatèrent que l'édifice était en fait une immense couronne, faisant place en son centre à un parc forestier d'importance, présentant par endroits des clairières suffisamment vastes pour laisser atterrir les plus grands hélicoptères.

Après de rapides signaux de reconnaissance, l'appareil commença à s'enfoncer à l'intérieur de la couronne, constituée d'un univers de feuillages présentant la grande variété des couleurs de l'automne en Acadie. De tous côtés des oiseaux s'envolaient nonchalamment, accoutumés qu'ils étaient au va et vient incessant de ces insectes obèses, bruyants et malodorants.

Les derniers mètres de leur descente s'effectuèrent à l'intérieur d'une grande cage vitrée présentant un pouvoir d'absorption étonnant. Le bruit cessa, soudainement, donnant l'impression de couler comme dans un rêve. Après que le pilote eut coupé la turbine ils furent invités à détacher leur ceinture, Iwo n'ayant pas attendu la permission pour le faire.

Quand Izu mit pied à terre, une porte s'ouvrit dans la paroi vitrée, derrière laquelle attendait un couple.

L'homme, grand et massif, supportait allègrement une jeune soixantaine. Son large sourire élastique laissait apparaître des dents éclatantes, un peu trop bien rangées. Sa présence et son aisance s'imposaient d'entrée de jeu. A sa droite, légèrement en retrait, lui tenant la main, celle qui devait être son épouse, fraîche et sophistiquée, jadis certainement très jolie, semblait ne voir et entendre qu'à travers son mari, en écho fidèle.

L'homme s'inclina, tapota sur un petit micro qu'il portait en bandoulière avant de prononcer ses premières paroles, immédiatement traduites en Aryan:

– Je me présente, Gerald Renom, Président des Etats-Unis d'Acadie; Suzanne est ma femme; bienvenue chez nous à la charmante épouse de mon ami Iwo Jima que je n'avais pas eu jusqu'ici le plaisir de connaître mais qu'il a évoquée souvent au cours de nos entretiens, ainsi qu'à Iwo Iwo qui nous fait l'honneur de vouloir poursuivre ses études dans notre pays.

C'était du parfait Aryan. Alors qu'Izu manifestait une bien légitime stupéfaction, le Président, en riant, sortit un appareil de sa poche intérieure expliquant que c'était le dernier modèle, miniaturisé, des traducteurs de poche, dont la nouveauté marquante était de reproduire fidèlement la voix. "Un cadeau de votre mari", précisa-t-il, "fait en Aryan, bien entendu!" Puis, s'approchant d'Izu sans façons, il lui tendit l'objet en lui demandant de faire un essai. Un peu émue, elle trébucha sur les premiers mots, puis, au fil de son allocution, qu'elle n'avait pas préparée, elle prit de l'assurance, s'étonnant de l'aisance avec laquelle elle s'exprimait. De la même façon elle répondit aux quelques phrases de bienvenue prononcées par 'Suzie'. Ce fut au tour d'Iwo de prendre le micro des mains de sa mère pour y aller de sa petite improvisation. Cette intervention spontanée eut le bonheur de ravir le couple présidentiel. Lui s'avança et, à la bonne franquette, embrassa Izu, qualifiant Iwo de 'sacré gaillard' tout en lui frottant familièrement sa chevelure drue et noire. Achévant ainsi de donner un caractère bon enfant à ce qui, d'habitude, n'est que cérémonie guindée et protocolaire.

Pendant qu'ils se dirigeaient vers les appartements, le Président, qui avait pris familièrement le bras d'Izu, lui donna enfin la raison de ce déjeuner imprévu. C'est sur le téléphone vert qui le reliait, sans intermédiaires, à Iwo Jima qu'il avait appris, incidemment, l'arrivée de la famille de son homologue aryan. Il s'était permis un léger reproche car il aurait ainsi pu faire accueillir dignement son honorable épouse ainsi que son éminent fils, héritier du nom, leur évitant par là ces longues et ennuyeuses formalités d'entrée dans le pays. En compensation il lui avait demandé l'autorisation de les inviter à déjeuner, ce qui n'avait soulevé aucune difficulté.

Le repas fut gai, dépourvu de cette excessive mondanité qui assaille habituellement les grands et fait souvent tressaillir d'aise ceux qui se prennent pour tels. Gerald Renom affichait une humeur excellente. Sa décontraction était communicative. Il répondit avec humour au feu roulant des questions du jeune Iwo, agrémentant ses réponses d'anecdotes savoureuses, lesquelles, dans sa bouche, prenaient une coloration propre à enchanter l'auditoire. Séduite, Izu le fut immédiatement. Suzanne donnait une réplique impeccable à son Président de mari. On eut dit un remarquable numéro de duettistes, parfaitement au point et exécuté avec une connivence dont on ne pouvait mettre en doute l'authenticité.

Puis le ton devint, au fil des minutes, imperceptiblement plus sérieux. La conversation dériva. Il fut longuement question du problème crucial de l'éducation. On assistait depuis quelque temps à un certain relâchement, une plus grande liberté des mœurs et une permissivité contre laquelle, tout Président qu'il était, il ne pouvait rien.

– Vous n'avez pas ces problèmes en Aryan!

– Nous en avons d'autres, dit Izu, sans préciser lesquels.

– Que pensent les femmes d'Aryan du droit de vote? demanda Suzanne, est-il vrai qu'elles l'ont refusé?

Izu se souvint en effet qu'à une époque, le Parti, voulant faire preuve de modernisme, avait évoqué son intention de donner le droit de vote aux femmes. Curieusement, dans un même temps,

naissait une certaine 'Association contre le droit de vote des femmes', créée par des femmes. S'affirmant parfaitement représentatives de la majorité des Aryanes, elles proclamaient haut et fort que la place de la femme était dans ses foyers et non sur la scène politique. Ce fut l'abandon définitif du projet. Dans l'euphorie de la réussite de cette manipulation machiavélique, on avait essayé de créer une association semblable afin que les Noirs et les Cuivrés refusent un droit de vote qu'on ne leur proposait d'ailleurs pas. Mais, au tout dernier moment, cela avait mal tourné, l'association ayant brusquement viré de bord. Cela valait-il la peine d'évoquer cet épisode?

– Il est exact que les femmes de chez nous ne sont guère sensibilisées à la 'chose publique', finit-elle par dire, quoique chez les jeunes on commence à noter un certain intérêt... mais tout cela prendra beaucoup de temps, je ne sais pas si je le verrai!

– Chez nous aussi, il y a des hommes politiques qui sur ce point aimeraient revenir en arrière, précisa le Président.

C'est alors que Suzanne démontra qu'elle pouvait, lorsque c'était important, devenir une voix plutôt que de rester un simple écho...

– Ne t'avise surtout pas d'en être un jour, n'oublie pas que tu dois ton élection aux femmes et en premier lieu à la tienne, coupa d'un ton non acrimonieux mais ferme, Madame la Présidente.

– Je ne l'oublie pas, ma chérie, lui répondit-il en lui prenant la main.

Izu crut noter à ce moment une légère faille dans ce couple si ouvertement uni. Il lui sembla que le Président était un peu otage de sa femme et elle songea au monde qui séparait son couple de celui-ci.

– Votre mari n'a que faire de ces soucis, reprit Gérard Renom: toujours penser à ses électeurs, au détriment parfois de la sérénité des décisions!

Suzanne releva vivement:

– C'est la dure mais nécessaire loi de la Démocratie. Les dictateurs ont aussi leur souci. Rares sont ceux qui meurent dans leur lit.

Le Président changea alors de conversation, s'adressant au jeune héritier:

– Et toi, jeune Iwo, qu'aimerais-tu faire plus tard?

– Pilote d'hélicoptère.

– Je ne pense pas que ce soit ce que ton père envisage pour toi, dit en riant le Président.

Izu fut la première surprise par la vivacité avec laquelle elle lança:

– Mon fils fera ce qu'il choisira.

Elle croisa le sourire de connivence de Suzanne qui semblait exprimer que si l'épouse du premier Aryan réagissait ainsi, la traditionnelle soumission de la femme aryane n'allait pas tarder à connaître certaines craquelures!

Un homme entra, un porte-documents en cuir à la main. S'approchant familièrement de l'oreille du Président, il lui glissa quelques mots. Ce dernier plia soigneusement sa serviette, se redressa avant de déclarer:

– Je suis désolé mais les bonnes choses ont hélas toujours une fin. J'ai été charmé par ce déjeuner. Suzanne, tu t'occupes du départ de nos invités?

Le ton avait changé, l'attitude aussi. Gérard Renom, en quelques secondes, était redevenu Monsieur le Président.

7 Hauvard

Hauvard s'étalait de part et d'autre de la rivière du même nom, en de larges cercles concentriques autour d'une colline ronde, au sommet de laquelle se dressait une construction très ancienne, que surmontait une immense croix de pierre.

Il s'agissait d'un monastère, centre de recueillement et d'études pour la plus importante communauté religieuse de Vallonie du temps où celle-ci dominait encore la vie du pays.

Le site devait receler des vertus concernant les travaux de l'esprit, car c'est autour de cet édifice que s'était créé, au fil des siècles, une sorte de phalanstère voué à l'étude de tout ce qui pouvait intéresser l'esprit humain. Autant dire qu'on y trouvait le meilleur comme le pire!

Contrairement à sa tentation permanente, l'Etat avait toujours hésité à étendre ses tentacules laïques dans ce 'bouillon de culture'. La Ville s'était de la sorte développée en une sorte d'exterritorialité tacite, ce qui lui avait valu très vite une réputation internationale de métropole de l'esprit.

Le quartier résidentiel se caractérisait par une mosaïque de constructions appelées Centres ou Pavillons. Chaque ethnie régionale ou nationale aimait y retrouver ses coutumes et habitudes de vie. L'ensemble dans lequel se trouvait l'appartement d'Iwo se distinguait des autres par une rigueur architecturale qui soulignait mieux que tout discours la spécificité d'Aryan. L'intérieur ne faisait que confirmer la philosophie qui avait présidé à sa conception: fonctionnel, efficace, orienté vers un seul but: l'étude.

Une grande partie commune abritait des laboratoires, des ateliers, des bibliothèques, le tout admirablement servi par un matériel moderne et sophistiqué, en provenance d'Aryan. Parfaitement adaptée à l'enseignement d'Hauvard, cette technicité n'hésitait pas à afficher la prétention d'Aryan à dominer le monde par les seules vertus de son peuple. C'était dans cet esprit que les élèves arrivaient... Comment en sortaient-ils? Pas contaminés, si l'on en juge par l'exemple du Premier d'entre eux.

Un noir, grand gaillard au visage ouvert et expressif, répondant au prénom de Burdi, proposa à Izu et son fils de transporter leurs bagages dès la descente de l'hélicoptère. (L'héliport se trouvait en dehors de la cité.) Le fait qu'il parlait parfaitement leur langue ne fut pas étranger à leur acceptation. Une immédiate sympathie s'installa entre ce garçon jovial et souriant auquel en Aryan elle n'aurait même pas osé faire attention. Il mit les bagages dans une petite charrette à bras en précisant qu'à Hauvard la circulation automobile était interdite, ce qui permettait à des étudiants comme lui de se faire quelque argent en vue de poursuivre leurs études. Il était originaire du Bursawi, un petit état de la ceinture équatoriale de l'Aurique et effectuait des études de médecine, espérant se spécialiser dans la lutte contre la lèpre qui ravageait son pays.

Tout en marchant à grands pas dans les larges avenues toutes en courbes, étonnantes de silence par rapport à Ville Neuve, il lança soudain:

– C'est une bonne idée d'avoir interdit les voitures. Quand je serai Président de mon pays, je ferai de même. Ainsi on retrouvera le goût de l'effort et le contact avec la nature! N'est-ce pas le cas en Aryan? (Et il éclata de rire.)

Les constructions, dans leur ensemble, se noyaient dans une végétation que l'on devinait domestiquée, soignée, respectée. Ils marchaient au milieu de l'avenue. Devant eux des écureuils traversaient, par petits bonds, comme ils l'auraient fait d'une rivière en sautant de caillou en caillou, sans trop se soucier de leur présence. A un moment ils aperçurent des biches que la curiosité avait amenées à sortir de leurs fourrés proches. Leurs petits faons les accompagnaient. Puis, aussi soudainement qu'il était apparu, le troupeau détala joyeusement en grandes enjambées légères.

Izu s'étonna de l'absence de gens dans les rues. Burdi lui expliqua que celles-ci ne s'animaient que le soir, à la fin des cours.

A l'encontre des autres cellules d'habitation, l'appartement d'Iwo comprenait deux pièces orientées à l'est, au soleil levant, un symbole pour Aryan. Lorsqu'ils actionnèrent la sonnerie d'entrée, un étudiant revêtu d'une tenue qui s'apparentait fort à celle d'un militaire, ouvrit la porte et leur souhaita la bienvenue, tout en arrachant les bagages des mains du porteur comme si elles étaient impures. C'est avec distance qu'il regarda Izu payer le jeune noir et parvint difficilement à cacher sa colère quand celle-ci le remercia. Burdi les quitta, toujours souriant, en indiquant l'endroit où le jeune homme pourrait le trouver en cas de besoin.

– Ce ne sera pas nécessaire, dit Yoko, prénom du jeune Aryan, je suis chargé de m'occuper de tout. C'est une grande mission qu'on m'a confiée. Je m'en montrerai digne.

Effectivement tout avait été prévu. L'installation s'en trouva simplifiée à l'extrême, au point qu'après deux journées, Izu commença à envisager d'écourter son séjour, n'ayant manifestement pas sa place dans cette organisation. D'autant qu'elle était rassurée de voir avec quelle facilité son

fils avait intégré le genre de vie qui régnait à Hauvard. Le sport y tenait, en particulier, une place considérable.

Le matin du troisième jour, elle quitta l'appartement dans lequel elle n'avait strictement plus rien à faire et où, en l'absence de son fils, elle s'y sentait étrangère. Ses vêtements traditionnels stricts et sévères lui pesèrent soudain. La veille, elle était restée un long moment devant la vitrine d'une boutique dans laquelle elle n'avait pas osé entrer. Ses pas l'y conduisirent tout naturellement. Elle hésita encore un long moment. Apparut alors, sur le pas de la porte, une jeune fille, à la peau et aux cheveux très bruns qui lui sourit fort gracieusement et lui adressa quelques mots en un Aryan un peu hésitant mais parfaitement compréhensible. Izu accepta l'invitation d'entrer.

Ornella était Ligurienne. Selon une coutume caractéristique d'Hauvard, elle exerçait avec une amie une activité d'appoint en tenant, non sans une certaine compétence, cette adorable boutique.

Etudiante en ethnologie, elle apprenait parallèlement l'Aryan, se disant très intéressée par ce fascinant pays dont le monde allait, selon elle, entendre parler de plus en plus.

Un peu comme une confidence, elle désigna, sur une carte, un point. Il s'agissait de Libretta, sa petite ville natale, dont elle semblait très fière. Puis elle revint à Aryan:

– J'aimerais bien me rendre un jour dans votre pays, pour y vivre, y travailler. Ce qui est, paraît-il, très difficile si l'on ne dispose pas de relations haut-placées... Peut-être pourriez-vous m'aider?

Tout en préférant garder l'incognito, Izu répondit par un gentil sourire avant de l'assurer qu'elle ferait tout son possible pour lui être agréable.

En ressortant de la 'bonbonnière' chère à Ornella, elle portait la tenue d'étudiante en honneur sur les campus. Mocassins en cuir souple et talons plats, bas en laine de couleur (elle les a voulus verts), jupe en drap de laine à grands carreaux, chemisier blanc à large col, le tout surmonté d'un chandail à grosses mailles de couleur jaune paille. Cette dernière teinte choisie par Ornella.

– Il adoucira et éclaircira votre visage un peu sévère, lui a-t-elle déclaré sans complexes.

Sur le chemin du retour une cabine téléphonique s'encadra soudain dans son regard. Elle s'arrêta net. Oserait-elle composer ce numéro qu'Aldo lui avait laissé avec sa carte de visite? C'est le cœur battant qu'elle le fit. Par chance, elle l'obtint du premier coup.

– J'étais sûr que vous alliez m'appeler, dit-il, faisant preuve de ce qu'elle considéra comme une insupportable outrecuidance, au point qu'elle songea, un moment, à raccrocher.

Elle ne le fit cependant pas. Ils bavardèrent longuement. Ce n'est qu'après avoir raccroché qu'elle s'étonna de l'aisance avec laquelle elle avait conversé avec un étranger. Il avait souhaité qu'elle le rappelle le lendemain. Elle pensait ne pas devoir le faire mais une pulsion impérative lui dicta le contraire. A l'heure dite, toujours avec le même émoi, elle décrocha le premier combiné rencontré.

Jamais elle n'aurait cru que la langue aryane aurait permis l'humour dont il émaillait sa conversation. Elle se surprit plusieurs fois à rire. Lorsqu'elle raccrocha, elle se sentit bien; ses pas lui semblèrent plus légers. Il désirait la revoir. Elle ne le découragea pas. Son audace la stupéfia et se mua peu après en un lancinant reproche.

Le lendemain la première chose qu'elle lui dirait serait qu'il ne pouvait en être question. C'est ce que, la mort dans l'âme, elle fit.

– Je vous comprends, admit-il, mais ma proposition n'avait rien d'offensant ou de dangereux pour vous... Je dois me rendre à Hauvard pour un congrès, il m'a semblé que nous aurions pu nous revoir à cette occasion.

Complètement affolée elle n'avait cessé de répéter:

– Je ne sais pas, je ne sais pas...!

Lorsqu'elle sort de la cabine ses pas ont perdu, cette fois, toute légèreté. Ils la mènent au hasard.

Perdue dans ses pensées, elle manque buter contre Burdi qui se dirige en courant en sens inverse, transportant un gros colis dans son chariot. S'arrêtant à temps, il lance:

– J'allais justement chez vous, ce paquet est pour votre fils.

Le regard qu'elle pose sur lui est suffisamment significatif pour qu'il se permette d'ironiser:

– J'ai l'impression, Madame Izu, que vous étiez encore en hélicoptère!

Cette fois elle éclate franchement de rire:

– Qui sait... qui sait, où allez-vous de ce pas?

– Je viens de vous le dire... atterrissez, Madame Izu, atterrissez.

Elle ferme les yeux un moment, puis les rouvre:

– C'est fait.

Mais voilà que le jeune homme ne sourit plus. En plus il la regarde d'une telle façon qu'elle ne peut s'empêcher de lui demander:

– Pourquoi me regardez-vous ainsi Burdi?

– Je ne sais si on peut le dire à la femme d'un homme aussi puissant!

– Dites Burdi, dites: nous sommes à Hauvard!

Il tourne les yeux comiquement dans leurs orbites, ravale difficilement sa salive et...

– Eh bien, c'est à dire Madame Izu que je vous trouve mignonne comme un cœur aujourd'hui... non pas que vous ne le soyez pas les autres jours, mais... vous n'êtes pas pareille.

– Vous avez raison Burdi, je me sens autre.

– Alors vous êtes contente de ce que je vous ai dit?... c'est bien.

Le rire fort qui ponctue sa déclaration fait sursauter un écureuil non loin de là. Puis il repart en courant, cependant qu'Izu, pensive, se remet en marche lentement. Elle s'est sentie rougir sous le compliment, songeant qu'en Aryan, le seul fait de rire sur la voie publique avec un Noir eût pu valoir de gros ennuis à celui-ci. Puis elle pense à sa remarque concernant son habillement: c'est vrai qu'elle se sent autre! Est-ce seulement le fait de ce vêtement ou de l'air de liberté que respire Hauvard? Elle se surprend à faire quelques mètres en courant, avant de s'arrêter, toute essoufflée, sur un des nombreux ponts enjambant la sage rivière Hauvard.

Le système routier d'Hauvard était très simple tout en étant original. La cité s'était agrandie autour du monastère, en cercles concentriques qui constituaient les rues. Les avenues, perpendiculaires aux rues constituaient en quelque sorte les rayons de ces cercles. Les rues et les avenues portaient toutes le nom d'une 'célébrité' scientifique ou artistique. Pas un seul nom de général, pas un seul 'Héros national'. Quelques rares Auricains avaient eu accès à cette gloire; peu ou pas d'Aryans. Ce pays y avait vu une insupportable discrimination. Iwo Jima s'en était ouvert au Président Renom lequel avait dû confesser qu'il n'était pas maître à Hauvard!

Izu lut sur le parapet une inscription:

Ingër RÖMER

4020-5000. Physicien Austrien

Découvreur de la Gravitation

Sous les arches la rivière coulait paisiblement entre des rives plantées essentiellement de peupliers. Leur feuillage doré s'agitait et froufroulait au gré d'une brise capricieuse. Un canot à rames vint à passer sous le pont, voguant de travers au fil du courant, il était accompagné de cygnes. Un garçon et une fille s'y trouvaient, nonchalamment adossés aux rebords, les genoux étroitement imbriqués. Ils se tenaient les mains en se contemplant avec ravissement. On eut dit un tableau de Ramble, le peintre Newlandais préféré d'Izu dont elle avait deux toiles à la maison.

Elle se souvient qu'une fois, une seule fois, au début de leurs fiançailles, son futur mari l'avait emmené sur le Lac Sacré de Kuttio, à l'intérieur du grand Parc Impérial, centre de la Cité, exclusivement fréquenté par les hauts dignitaires. Le public n'avait accès à ces lieux privilégiés qu'à l'occasion des grandes fêtes nationales. Grand fut son bonheur à l'idée de se retrouver, enfin seuls, avec Iwo. En effet, leurs fiançailles n'étaient qu'une longue suite de présentations. Elle craignit qu'au dernier moment un chaperon quelconque ne vienne s'immiscer entre eux. Mais non: c'est seuls qu'ils pénétrèrent à pied dans le parc, seuls qu'ils montèrent à bord de la vénérable embarcation, seuls qu'ils se trouvèrent au milieu du lac... Cependant qu'il discourait sur un avenir qu'il entrevoyait brillant, en face de lui se tenait cette fille racée, intelligente, toute frémissante,

qu'une caresse, un attouchement, un simple frôlement aurait comblée. Il continua à se perdre dans les cimes!

Noyée au creux de ses souvenirs, Izu, accoudée à la rambarde vermoulue du pont, regarda s'éloigner puis disparaître ce couple dont la vue avait soudain empli son cœur d'une poignante nostalgie... Dès lors, elle comprit que le retour au pays serait difficile maintenant qu'elle allait être séparé de son fils, le seul être qui lui fut cher et pour lequel elle avait transgressé sans aucune peine le tabou de montrer ses sentiments.

Une idée folle la traversa. Et si elle désertait! Et si elle restait à Hauvard le temps des études de son fils qu'elle consacrerait à son propre enrichissement! Son mari allait avoir de moins en moins besoin d'elle. Elle se prit à maudire le jour où elle avait fait sa connaissance pour aussitôt après corriger en pensant qu'il lui avait donné ce fils qui était toute sa vie, mais qu'on lui enlevait, alors qu'il n'était encore qu'un enfant! L'image d'Aldo s'immisça dans ce maelström. Elle tenta de la repousser énergiquement puis se laissa aller soudain à imaginer la vie qui aurait pu être la sienne si elle était née Acadienne...!

C'était du phantasme à l'état pur... Sa raison prit petit à petit le dessus, mais c'est une femme au cœur lourd et au visage triste qui reprit le chemin du pavillon d'Aryan.

Le regard que lui jeta Yoko ne laissait aucun doute sur ce qu'il pensait de sa tenue vestimentaire, alors qu'elle lisait dans celui d'Iwo une sorte d'étonnement approbatif.

Avec fermeté elle signifia à Yoko que ce soir là elle entendait être seule avec son fils. C'est avec une évidente mauvaise grâce qu'il se retira. A peine la porte refermée, Iwo se précipita sur les genoux de sa mère pour frotter sa tête contre le cou et la poitrine de celle-ci, en ronronnant comme un petit chat: scène ô combien choquante au regard des mœurs aryanes! Izu en ressentait à chaque fois une certaine culpabilité mais c'était si bon... En triturant la laine de son chandail –comme du temps où il était bébé– il finit par dire:

– J'aime bien ta tenue, quand je t'ai vue je t'ai prise pour ma grande sœur.

Ils dînèrent ensemble, à l'appartement. Le repas fut gai. Iwo raconta avec beaucoup d'humour sa découverte des mœurs de Hauvard. Izu lui fit part de sa visite à la boutique d'Ornella où elle avait acheté sa tenue. "Ce serait bien si tu restais ici tout le temps!" laissa échapper son fils à un moment. Il ne remarqua pas le nuage qui assombrit soudain le visage de sa mère!

8 Aldo

Le plan du voyage d'Izu en Acadie, par ailleurs fort détaillé, ne précisait pas la durée du séjour à Hauvard. "Vous y resterez le temps jugé nécessaire pour l'installation d'Iwo Iwo". Jugé par qui? On ne le disait pas.

Rien d'autre que la volonté de son mari ne l'incitait vraiment au retour. A sa belle maison de Kuttio, tant enviée par ses relations –elle n'avait pas d'amies– elle aurait préféré n'importe quel petit logement d'étudiant à Hauvard. Le seul être qui lui importait au monde –son fils– allait vivre ici, loin d'elle pendant de nombreuses années. Le rêve eût été –comme l'avait exprimé Iwo Iwo– d'y rester tout ce temps. Il y avait tellement de choses à faire à Hauvard qu'elle n'y verrait pas les jours passer... Chaque année ils rentreraient ou ne rentreraient pas en Aryan ... Le Monde était si vaste! Tant de choses restaient à découvrir! Elle eut beaucoup de mal à chasser ce rêve qui la poursuivrait longtemps.

S'inscrire à un cours accéléré de langue lui vint à l'esprit, mais un minimum de trois mois était demandé. Trois mois! Le lui permettrait-on?

Peu à peu la résignation grignota le rêve. Une autre vie, de liberté pour l'être humain, et de bonheur pour la femme, s'était laissée entrevoir. Sa réalisation ne se ferait sans doute jamais... à moins d'un miracle! Aux jours de profond désespoir, seule la croyance aux miracles permet à l'être de survivre.

En cette fin d'après-midi elle rentrait par la route circulaire Römer, qu'elle aimait tant, lorsque sur le fameux pont Est où elle avait tant rêvé, elle vit un homme, grand, mince, le cheveu blond un peu dégarni, vêtu d'un pantalon de velours vert et d'un chandail jaune. Assis sur le parapet, il s'absorbait dans la contemplation de la rivière. La brusque accélération de son cœur la surprit. Elle avait cru reconnaître l'homme de l'avion, celui qui l'avait aidé lors des formalités, à qui elle s'était même permis de téléphoner. Ne sachant que faire elle s'arrêta. Devait-elle rebrousser chemin ou accélérer son allure en espérant ne pas être vue? Cependant, au plus profond de son être, un impérieux désir lui dictait l'ordre de ne pas bouger. Soudain il se retourna. Le regard, le sourire indiquaient clairement qu'il l'avait reconnue. Jamais Izu ne s'était sentie aussi embarrassée, démunie, sottée... oui, sottée. Son cœur battait la chamade; la confusion lui rougissait les joues. Elle fit un pas.

– Vous êtes bien ...! balbutia-t-elle.

– Oui, je suis celui que vous avez cru reconnaître. Je viens à peine d'arriver à Hauvard. Décidément, le hasard fait bien les choses car la première personne que j'y rencontre c'est vous!

Sa voix chaude et profonde avait le pouvoir de rendre l'aryan presque harmonieux.

– Je rentrais à la maison, je m'en vais demain.

– Déjà?... moi qui me faisais une fête de vous faire découvrir un lieu où j'ai vécu sept des plus belles années de ma vie, bien que fort studieuses.

– Je m'en vais demain, ne sut-elle que répéter.

– C'est dommage. Puis-je vous accompagner jusqu'à votre domicile?

Elle s'affola.

– Oh non, s'il vous plait non!

– Comme vous voudrez.

Il s'était incliné devant elle, à la façon ariane. Elle répondit d'un mouvement de tête –comme cela devait se faire– et reprit son chemin. En s'éloignant elle sentit la pesanteur du regard de l'homme sur sa nuque fragile. Une envie folle de se retourner et de se précipiter vers un autre destin la submergea de nouveau mais elle continua à marcher du même pas mécanique, la nuque tétanisée par l'effort de volonté. Quand, à bout de forces, elle se retourna enfin, le pont se trouvait hors de vue. Affolée, elle refit quelques pas en sens inverse, sans, pour autant, avoir préparé une explication au cas où!

Aldo avait disparu.

Iwo junior –comme on disait en Acadie– s'y trouvait déjà quand elle ouvrit la porte de leur logement.

– Quelque chose ne va pas, maman?

– Rien de bien grave, un peu préoccupée simplement par mon départ.

– Rien ne presse.

– Après tout, tu as raison... quand ton père aura besoin de moi, il me le fera savoir.

– Sais-tu qui j'ai rencontré en rentrant des cours? reprit son fils. ("Non", fit Izu de la tête.) L'homme blond avec qui nous avons voyagé! Sais-tu comment il s'appelle?

– Comment veux-tu que je le sache? répondit-elle sèchement, tentant de cacher son trouble.

– Il t'a donné une carte de visite!... Pas la peine d'aller la chercher: je me souviens maintenant. Aldo Rufosi.

Izu parvenait de plus en plus difficilement à cacher son trouble mais son fils ne semblait pas s'en apercevoir.

– Nous avons bavardé un long moment... Il est Ligurien. Il habite Ville Neuve où il a un cabinet d'architecte-décorateur. Il m'a demandé de tes nouvelles... je lui ai dit que tu te plaisais bien ici et que tu aurais aimé y rester assez longtemps pour faire des études.

– Cela ne le regarde pas, reprit sèchement Izu.

Son fils la fixa d'un air surpris avec une pointe de reproche:

– Nous ne sommes plus en Aryan, maman... ici les gens sont plus ouverts –particulièrement ce monsieur– et ils parlent volontiers.

– Si nous passions à table, conclut Izu.

La nuit fut longue, moite, remplie de regrets. Fallait-il qu'elle soit vraiment ligotée par son éducation ariane pour agir aussi sottement que la veille! Quel mal y avait-il à bavarder avec un homme qui s'intéressait à vous pour ce que vous étiez et non pour ce que vous représentiez? Elle décida alors qu'elle le reverrait, coûte que coûte. Oui, mais où? Se trouvait-il seulement encore à Hauvard? Peut-être n'était-il venu que pour la revoir? Et elle qui l'éconduisait dès la première rencontre! Sa décision lui permit cependant de s'endormir aux premières heures de la matinée...

C'est chez Ornella, dans la sympathique petite boutique que le destin décida de faire un deuxième pas dans sa direction. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées depuis son arrivée chez la jeune ligurienne, lorsque, dans l'embrasement de la porte, Aldo apparut. Il marqua un arrêt en passant devant elle pour s'incliner, continua vers Ornella qu'il embrassa sans façons avant de dire, en arian, à cette dernière:

– Vous connaissez Son Honneur Izu Jima, femme du premier ministre d'Arian?

Celle-ci, stupéfaite, marqua une légère inclinaison du buste avant d'avouer:

– Je ne savais pas.

– Si c'est chez vous que Son Honneur a acheté cette tenue, je vous félicite toutes les deux, car l'habit est ravissant et celle qui la porte bien davantage encore.

Tout cela tournait un peu la tête à Izu qui ne sut que balbutier:

– Ne vous croyez pas obligés, l'un comme l'autre, de m'appeler Son Honneur!

– Alors ce sera Izu, décréta Aldo. Je vous invite à déjeuner toutes deux.

Une fraîche et pimpante guinguette, sise à proximité du pont portant la nom de Cristoforo Colombo, les accueillit. Ils s'installèrent joyeusement à la terrasse, à proximité du bord de l'eau, dont le flot défilait lentement, laissant passer de temps à autre, cygnes, barques, larges feuilles.

Le repas, un peu surprenant pour Izu, s'agrémenta de bonne humeur et d'humour. Ornella avait le rire facile, un rire cristallin qui ne pouvait laisser indifférent. Izu se surprit d'abord à sourire puis à rire une ou deux fois, franchement. Elle tint aussitôt à s'en excuser.

– Ne riez donc vous jamais chez vous, s'étonna Ornella?

– Je ne me souviens pas avoir ri depuis mon enfance, répondit Izu un peu amèrement.

– C'est bon parfois de retomber en enfance, déclara Aldo.

La conversation reprit. Izu se laissa aller. Elle voulut tout savoir, appréhender l'Acadie, le monde, en de multiples questions auxquelles, à tour de rôle, les deux autres lui répondaient avec bonne volonté et amusement parfois.

Au dessert, elle demanda:

– Qui est ce Cristoforo Colombo et à quel titre a-t-il eu le droit à un pont?

– Vous n'avez jamais entendu parler de lui?

– Non.

– Il est pourtant célèbre en Amérique du Nord. L'un de ses livres a été un succès mondial. Je vous invite vivement à le lire.

– Est-ce qu'on le trouve en Arian?

– Difficilement, je le crains.

– Et pour quelle raison?

– Vous allez très vite comprendre.

9 Sunam la magnifique

Aldo prit un ton un peu doctoral:

“La Vallonie, la Ligurie, le Newland, l’Autriche, les quatre nations de l’Acadie n’ont cessé de se battre au cours des siècles. Ils exportèrent leurs querelles en Aurique, du nom de son découvreur, un Ligurien, Aurica.

Chaque nation acadienne s’y constitua un petit empire à dimension variable selon le résultat des guerres. Malgré de nombreuses tentatives, elles se cassèrent les dents sur Aryan bien à l’abri de sa chaîne de montagnes. Non seulement Aryan resta indépendant mais, prenant modèle sur l’Acadie, il colonisa à son tour les deux états voisins du Bwundi et du Guarana.

Cristoforo Colombo enseignait la philosophie à Hauvard. Sa discipline lui permettait de toucher un peu à tout. Pendant la guerre –particularité remarquable– l’université garda son caractère œcuménique. Les étudiants des pays belligérants continuèrent à s’instruire pacifiquement –tout au moins ceux qui eurent la chance d’échapper à la conscription. Juste après la guerre, au moment où les idées les plus utopistes fleurissaient, Cristoforo Colombo déterra une vieille idée philosophique, née à Hauvard quelques siècles auparavant: le Droit des Peuples à disposer d’eux-mêmes. Bien que, dès sa naissance, elle eût senti le souffre, elle n’en restait pas moins un thème de discussion académique dans tous les bons endroits où l’on ne cessait de refaire le Monde tout en souhaitant que rien ne changeât. Dans l’euphorie de la paix retrouvée où tout semblait possible –ce qui allait permettre entre autres la création des Etats-Unis d’Acadie– Cristoforo parcourut les colonies acadiennes d’Aurique en brandissant sa bombe, après l’avoir testée sur quelques étudiants du ‘Troisième Monde’ –terme forgé par lui. Ce qui en d’autres temps l’aurait fait enfermer comme agitateur le fit passer pour le libérateur de l’Aurique. Le Congrès des Nations, où siègent les anciennes nations colonisatrices aux côtés de leurs ex-possessions devenues libres et indépendantes, lui doit en partie son existence. L’Idée, avec la force d’un cyclone, avait balayé le continent. Seuls le Bwundi et le Guarana, les deux Réserves d’Aryan, échappèrent à la tourmente car, selon leur protecteur, ils étaient déjà ‘libres et indépendants’. Raison pour laquelle ils ont leur siège au Congrès des Nations, ce qui permet à Aryan de disposer de trois voix.

- D’après vous ils ne le seraient pas? intervint Izu.
- C’est une fiction entretenue par votre pays.
- Et pourtant leurs dirigeants s’expriment en toute liberté sur notre télévision.
- Peu importe après tout!
- Non, non, j’aimerais savoir, s’écria Izu avec véhémence.
- Je vous ferai lire quelques documents, conclut Aldo.

Et il reprit:

“Si belles et généreuses que soient les idées, souvent ce qui en découle déçoit. Bien qu’un extrait de la Charte des Nations proclamât: ‘Les Hommes sont Libres et Egaux sans distinction de Race ni de Couleur’, les Colorés, habitants de pays qui ne réussissaient pas à décoller de leur misère, continuaient à être considérés comme des citoyens de seconde zone, à la fois par les Aryans et les Acadiens –le seul point d’accord tacite entre eux. Que la responsabilité de cette misère fût communément attribuée aux Acadiens –ce qu’Aryan ne manquait pas de souligner– ne changeait cependant rien au fait. Ces peuples en souffraient non seulement dans leur corps, mais également dans leur âme. On leur avait apporté la Liberté. Il leur manquait la Dignité pour leur permettre de supporter, la tête haute, leur indéfectible misère. Colombo la leur apporta.

A la suite de longues recherches dans la tradition orale de tous ces peuples, Cristoforo Colombo acquit la conviction qu’une super-civilisation avait existé pendant de longs siècles sur ces territoires alors que l’Acadie sortait à peine de l’âge de pierre.

Sur des photos aériennes prises au dessus de la grande forêt équatoriale, apparaissaient nettement les anciennes aires de lancement des vaisseaux cosmiques sillonnant l’espace interplanétaire, colonisant, entre autres, notre satellite naturel, Séléné. Leurs habitants, les Sélénites, petits êtres laids et frustrés –bien que de race blanche– furent réduits en esclavage. Les grands tracés

géométriques s'enchevêtrant dans un ordre logique à la surface de Séléné, énigme qui avait tant passionné et divisé les astronomes, n'étaient autres que le large réseau routier que les colons Sunamiens édifièrent dans l'épaisse végétation recouvrant alors cette planète. Sunam! ... tel était le nom de ce Super Etat qui avait englobé tout le continent jusqu'aux montagnes d'Aryan.

Cristofo Colombo lui consacra un livre: 'Sunam la Magnifique'. Ce fut un immense succès d'édition, bien que fortement critiqué par des scientifiques de renom. Mais ces derniers avaient tellement habitué le public à leurs querelles incessantes à propos de tout et de rien que leurs critiques tombèrent complètement à plat. D'autre part, oser contester l'œuvre immense d'un homme déjà légendaire et ayant consacré sa vie à la défense des peuples opprimés, revenait ni plus ni moins qu'à les insulter.

On fit des films et des séries télévisées. La marque Sunam, propriété exclusive de Cristofo Colombo S.A. se retrouva sigle sur des vêtements, vantant des marques de lessive et des produits de beauté. Aryan acheta fort cher le droit d'utiliser cette fameuse griffe qui, désormais, différencierait ses modèles de voiture les plus prestigieux.

Un chapitre de ce livre les avait cependant fort irrités. Il relatait la grande catastrophe planétaire qui détruisit Sunam. Cela commença par Séléné. Pour une raison inconnue, cette planète perdit subitement son atmosphère. Toute vie y cessa. Sur Déméter cette fois, des pluies diluviennes tombèrent, pendant de longs mois, d'un ciel en courroux. Le niveau des mers s'éleva, au point que seul le mont Aryan émergeait du continent Auricain. Hommes, bêtes périrent à l'exception de quelques uns qui réussirent à se réfugier sur ce même mont. Au moment de la décrue les rares survivants Sunamiens revenant progressivement sur leurs terres ne purent que constater l'anéantissement total de leur brillante civilisation. Pendant ce temps, un couple 'mêlé', un Sunamien tombé amoureux d'une esclave Sélénite, avait franchi les montagnes en direction du sud pour fuir l'ostracisme de ses compatriotes envers cette union contre nature. Ce couple était, selon toute vraisemblance, à l'origine de la race Aryane. Le langage, les caractéristiques physiques, présentaient beaucoup de similitude avec ceux des Sélénites. Vous comprenez maintenant pourquoi le livre a été interdit en Aryan! Les Aryans sont fiers. Prétendre que leur race est issue d'une esclave leur est insupportable. Tout en déclarant Cristofo Colombo 'persona non grata' en Aryan ils n'en ont pas moins continué à commercer avec sa société."

Izu ouvrait de grands yeux. Tout cela était si étrange! Elle prit enfin la parole.

– Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela?

– Tout ou rien, répondit Aldo, cela dépend à quel peuple appartient l'oreille qui écoute.

– Mais vous-même? précisa-t-elle.

Il sourit, tout en laissant ses yeux suivre la majesté d'un cygne descendant la rivière.

– C'est une belle histoire, j'aimerais y croire.

10 Mora.

Ornella se leva et prit le chemin de son magasin. Aldo et Izu restèrent seuls. Un silence s'installa entre eux. Izu s'étira, s'écriant:

– Quelle belle journée, quel moment délicieux... de retour à Kuttio je penserai souvent à cette auberge.

– Jusqu'à ce que vous l'oubliez... les souvenirs ne vivent pas éternellement, commenta Aldo d'un ton un peu désabusé.

– J'aurais tant aimé visiter toute l'Acadie... vous m'aviez évoqué avec tant de chaleur votre ville natale... Comment est-elle?

– Il n'y a que moi qui parle. J'aimerais que vous-même...

– Je vous en prie.

– On ne peut rien refuser à Son Honneur la première dame d'Aryan.

– Les dames ne représentent pas grand chose chez nous. La première, comme vous dites, pas davantage. Vous me feriez plaisir. Il y a tellement de choses que j'ignore!

Aldo lui prit la main. Elle se contracta. Sa première réaction fut de la retirer. Elle détourna son regard de son vis à vis. Une douce chaleur l'envahit. Lentement il retira sa main. Alors il entama son récit:

“Mora, la capitale de la Ligurie est une ville musée. Je suis né dans un des quartiers chics de la ville, situé sur une colline qui fut consacrée à Dieu pendant de longs siècles. Peu à peu les hommes l'ont investie et, à l'image de la superbe basilique trônant au sommet, y construisirent des petits palais afin d'y abriter leur propre culte. Est-ce Dieu, qui après avoir longuement ruminé sa vengeance, attira sur cette colline ses foudres sous la forme de bombardiers vallons et newlandais? Toujours est-il que la ville fut en grande partie détruite. La dernière guerre opposa mon pays, la Ligurie –qui avait eu la malencontreuse idée de se laisser séduire par les rêves hégémoniques de l'Autriche– à la Vallonie, alliée en la circonstance au Newland. Vous connaissez l'issue, malheureuse en un sens et bénéfique en un autre de cette déflagration, puisque les Etats-Unis d'Acadie en sont nés.

”Du palais, orgueil de notre séculaire famille, il ne restait plus que les pierres, sous lesquelles doivent encore se trouver les ossements de mon père, de ma mère, de ma grande sœur, sans compter les nombreux domestiques au service de notre famille. Lors du bombardement, je me trouvais à la périphérie de Mora dans un de ces nombreux camps où le guide suprême, Maximo Orgullo, qui conduisait la Ligurie vers un avenir radieux, entraînait les bambins aux techniques de la guerre comme si celle-ci devait durer cent ans. Trois suffirent, au bout desquels je me suis retrouvé orphelin dans un pays ruiné, car les vainqueurs n'avaient pas fait de cadeaux à leurs ennemis. Aujourd'hui tout cela est du passé, un passé fou, quand on songe à tous ces morts pour rien!”

Izu soupira:

- Je n'ai qu'un fils, pour rien au monde je ne voudrais qu'il connaisse ce que vous avez vécu!
- Je pense que toutes les femmes de la planète raisonnent comme vous... je dis souvent que la seule garantie de paix éternelle sur Déméter est qu'un jour le pouvoir revienne aux femmes.
- En Aryan c'est impensable.
- En Acadie l'idée plait par son originalité, mais elle est tout aussi irréalisable... les hommes ont trop bien assis leur pouvoir... c'est dommage!... Je disais donc que j'ai dû la vie au fait que je me trouvais dans un camp dit de ‘pionniers’, qui est passé directement sous l'autorité militaire des vainqueurs. Avant de nous renvoyer dans nos familles, ceux-ci désiraient vérifier si l'idéologie totalitaire n'avait pas laissé de traces ineffaçables dans nos jeunes cerveaux... Notre Guide Suprême aurait été fort déçu de voir avec quelle rapidité nous adoptions le style de vie de nos vainqueurs, nourriture, boissons, cigarettes pour les plus grands, musique, vêtements etc.... Cette avidité s'expliquait sans doute par les grandes privations que la Ligurie avait endurées pendant les années de préparation à la guerre et durant celle-ci.

Le camp était dirigé par un jeune capitaine vallon prénommé Etienne, avocat à Ville Neuve dans le civil. Il fit venir sa femme, Sophie, dès qu'il le put, se mettant de la sorte en contravention avec le règlement. Mais il ne pouvait vivre sans elle. Celle-ci, une belle jeune femme blonde aux grands yeux bleus perpétuellement étonnés, venait de terminer des études de psychologie à Hauvard. C'était là qu'ils s'étaient connus. Immédiatement Sophie s'inquiéta des problèmes du retour des ‘pionniers’ dans leurs familles, estimant que la vie en camp, même bien dirigé, n'était pas le lieu idéal d'éducation pour de jeunes garçons dont certains avaient tout juste cinq ans – j'en avais sept. Au lieu de nous imposer l'étude du vallon, c'est elle qui apprit le ligurien, et ce en un temps record. Cela lui permit, par la suite, de parcourir le pays à la recherche des familles. Son efficacité encourut, on s'en doute, davantage de critiques que de louanges. Un jour, je me suis retrouvé seul ‘pionnier’ restant du camp. Aucune des solutions qui avaient prévalu pour les autres ne semblait être bonne pour moi! Ce n'est que plus tard, lorsqu'elle m'eût adopté, qu'elle m'avoua avoir pris cette décision dès notre première rencontre. Son mari aurait désiré des enfants. Sophie avait peur de cette loterie que constitue la mise au monde d'un enfant: elle préféra me choisir comme fils. Si j'ai parlé d'elle au passé c'est qu'hélas elle est morte dans un accident de voiture il y a deux ans, en même temps que son mari que je ne me suis jamais vraiment résolu à considérer comme mon père adoptif. De Sophie on aurait pu dire, comme un de mes professeurs d'Hauvard: “Cette femme est

tellement extraordinaire qu'elle aurait mérité d'être un homme!" Cette réflexion la faisait bondir. Elle s'estimait, et à juste raison, cent fois supérieure à la majorité des hommes et l'égale des plus grands. C'est d'elle que je tiens mes idées 'féministes' qui ne sont pas trop appréciées par mes concitoyens."

La fin du récit suscita un formidable écho en Izu. Elle avait perçu dans cette femme, comme chez elle, le même refus de se plier aux coutumes sous prétexte qu'elles sont ancestrales. Quelle chance de pouvoir faire vivre ses idées et les pousser jusqu'à leur extrême logique...! Aurait-elle pu le faire en Aryan?

Un silence s'instaura. Un couple de cygnes s'arrêta en face d'eux. Ils semblaient quémander quelque chose. Izu leur tendit de la nourriture. Ils la saisirent sans façons. Puis, après avoir plongé leur tête dans l'eau, ils se laissèrent dériver gracieusement.

– Les cygnes sont très fidèles. Regardez comme ils ont l'air de bien s'entendre!

Sous leurs yeux, le couple se livra à une émouvante parade d'amour.

Izu soupira. Elle jeta un rapide coup d'œil vers son hôte. Ce qu'elle y lut la troubla et l'effraya à la fois. Elle brusqua la séparation.

11 Nostalgie.

Un message l'attendait au pavillon d'Aryan, lui enjoignant de prendre l'avion ce jour même. Un hélicoptère l'attendait à l'héliport de Hauvard. Elle aurait tout son temps de se demander pendant le vol de retour les raisons de ce message. Tout se bousculait mais lui rendait en fait la tâche plus aisée. Elle fit ses bagages en toute hâte. Comment les transporter? Griffonner un petit mot à son fils déclencha une grande émotion. Elle aurait voulu le serrer dans ses bras, l'entendre une dernière fois lui dire "maman, je t'aime". Elle hésita à emporter sa tenue d'étudiante. Si elle tombait sous les yeux de son mari! Elle la plia et la dissimula dans une valise. Une sonnerie retentit à la porte. Elle alla ouvrir: c'était Burdi.

– Nous allons être en retard, madame Izu, déclara-t-il, toujours avec son large sourire, l'hélicoptère vous attend.

– Mais, comment saviez-vous? balbutia Izu.

– C'est mon métier, madame Izu, c'est mon métier, répondit-il avec une certaine fierté.

Après avoir chargé les bagages dans sa carriole, il se risqua:

– J'aimais mieux votre tenue d'hier.

– Moi aussi.

Elle avait revêtu le 'costume de voyage' choisi par son mari: un tailleur strict, bleu nuit, à fines rayures verticales, larges boutons en cuir d'Aryan, col enserrant le cou. La seule note de fantaisie était une écharpe en soie, de ce tissu dont les paysans ariens s'étaient fait une spécialité au cours des siècles, repris désormais en usine.

Quittant cet endroit qu'elle savait ne plus jamais revoir, elle se retourna plusieurs fois, ce qui l'obligea à rattraper Burdi en courant.

Sans s'en rendre compte elle avait pris les devants. Elle se retourna, Burdi lui lança sur un ton ironique:

– Dans mon pays les femmes suivent, madame Izu.

– Et pour quelle raison, monsieur Burdi?

– Parce que c'est comme cela.

Décidément tous les pays étaient bien les mêmes. Quelle que soit la couleur de la peau, les hommes aimaient faire la guerre et traitaient les femmes en inférieures. Heureusement qu'en Acadie et en particulier à Hauvard, les choses semblaient vouloir évoluer.

Ils passèrent sous la grande voûte d'entrée: pierres de taille, bois massifs, bronzes épais. Seul vestige d'un passé où la ville avait dû se fortifier pour défendre son indépendance. L'élargissement de la cité s'était d'abord fait en dehors des murs, détruits ultérieurement. Seule la grande porte

subsistait, se déplaçant au fil des extensions. Elle constituait un lieu de passage obligé, car afin de faire respecter l'interdiction de la traction animale –qui s'était étendue aux moteurs– une immense tranchée circulaire ceinturait Hauvard.

A la sortie, une large voie se divisait en trois routes conduisant respectivement au terrain d'aviation, à la gare, à l'entrée de l'autoroute.

Depuis qu'elle avait passé la porte, trottaient dans la tête d'Izu des messages qu'elle aurait voulu faire parvenir à Ornella et Aldo. Ne serait-ce que pour expliquer ce départ précipité! Burdi les connaissait. Il ne restait plus que lui. Elle hésita un long moment puis se décida au moment où il s'apprêtait à la laisser à l'entrée de l'aérogare.

Vouloir mettre dans un message autre chose que les mots qu'il contenait était une tâche compliquée. Izu s'en rendit compte et prit un air désolé. Le grand noir éclata de rire.

– Ne vous en faites pas, madame Izu, j'ai une excellente mémoire. Pas un mot ne manquera. Vous pouvez avoir confiance... bien que ma peau soit noire.

Izu s'apprêtait à protester. Il la coupa:

– Je sais, madame Izu, je sais... Si tous les Aryans étaient comme vous!

12 Difficile retour

Bien qu'on fut en fin de printemps le fond de l'air était encore frais lorsque le Toku 243 d'Aryanair atterrit à l'aéroport International de Kuttio, dont l'altitude était de 1500 mètres.

C'est au retour qu'Izu aurait préféré voyager seule. Elle dut, hélas, partager sa luxueuse cabine avec un certain Azumi Tekone, ministre de l'Industrie, que son mari lui avait présenté comme un dangereux adversaire politique.

Petit homme prétentieux, imprégné de suffisance, il était accompagné de son épouse, qu'on aurait facilement prise pour une paysanne, n'était la richesse de son costume –tout ce qu'il y a de plus traditionnel. Izu n'avait pu les éviter dans le salon des passagers très importants (PTI). Sans qu'elle ne lui ait rien demandé il lui révéla le motif de son voyage. Il venait tout simplement d'acheter une des plus belles propriétés vinicoles de Vallonie. Il ne cacha pas davantage son mépris pour ce peuple décadent qui laissait ainsi ses plus beaux bijoux passer en des mains étrangères. "Avant 10 ans tous leurs vignobles seront entre nos mains. De même que toutes leurs voitures seront fabriquées en Aryan, en attendant les avions et le reste!"

Il se permit également une critique concernant les raisons du voyage d'Izu:

– Comme si nous n'avions pas d'excellentes écoles chez nous!

Izu ne pouvait laisser passer.

– Je suppose que mon mari a de bonnes raisons, mais je ne manquerai pas de lui faire part de votre réflexion.

La suffisance qui illuminait son visage se transforma aussitôt en inquiétude. Il bredouilla:

– Je plaisantais... je sais trop bien au contraire tout le parti qu'a pu en tirer Son Excellence votre mari. Et il s'inclina.

Cette légère passe d'armes eut comme heureuse conséquence qu'il la laissa tranquille pendant tout le vol, reportant sa hargne sur l'équipage.

Alors que l'appareil amorçait sa descente vers Kuttio il se leva pour se placer devant la porte. Avec beaucoup de précautions oratoires et de diplomatie, le steward-chef lui fit part des instructions reçues d'en haut' (en fait d'en bas) lesquelles prévoyaient que la femme du premier ministre sortirait la première de l'avion. Le petit homme eut un haut-le-corps qui lui congestionna le visage:

– Savez-vous bien qui je suis? proféra-t-il d'un ton menaçant.

L'autre ne l'ignorait pas et le lui rappela sans omettre aucun de ses titres. Mais il ne manqua pas également de lui répéter des consignes qu'il se devait de faire appliquer à la lettre. Izu n'était pas prête à se battre pour une question de préséance ridicule et, magnanime, fit savoir au petit ministre qu'elle ne voyait aucun inconvénient à ce qu'il passe devant. La joie dans l'œil, ce dernier s'inclina profondément.

Les retrouvailles avec son mari furent conventionnelles. A peine le traditionnel baiser sur le front donné, les questions fusèrent. Aucune ne la concernait. L'essentiel tourna autour du Président Renom. Entendre que celui-ci semblait l'avoir en haute estime ne put que renforcer l'idée qu'il se faisait de lui-même. Découvrir le rôle non négligeable que semblait jouer Suzanne lui apparut comme une faille qu'on ne manquerait pas d'exploiter un jour. Plus on possède de connaissances (données) sur un 'ami', plus il est aisé de le manipuler. L'installation de son fils fut également évoquée. Apprendre qu'il y était traité avec les honneurs dus à son rang lui fut agréable. Izu se garda bien de lui révéler que c'était par contre le dernier des soucis de son fils.

La voiture s'arrêta à hauteur du siège du gouvernement. Iwo déposa de nouveau un baiser sur le front de son épouse en prenant congé d'elle. Cette curieuse amabilité et le fait qu'il soit venu la chercher en personne l'étonna.

Le personnel de la Maison l'accueillit avec une grande gentillesse qu'elle voulut ne pas croire feinte. Les valises débarrassées, ses affaires rangées, elle resta seule avec ses pensées. Elle se mit à errer de pièce en pièce comme une étrangère, en ayant l'impression qu'elle n'était plus chez elle.

Pendant le repas du soir elle sentit le sommeil la tirailler. Selon son habitude, Iwo soliloquait sur les événements de la journée. Tout à coup, une question posée sur un ton ironique la tira de l'engourdissement dans lequel elle s'enfonçait peu à peu.

– Je me suis demandé à un moment si vous aviez l'intention de revenir?

Elle se récria:

– Iwo, comment avez-vous pu penser?

– Je ne me fais guère d'illusion. Votre fils compte cent fois plus pour vous que votre mari... Mais je ne vous en veux pas: ma mère était ainsi.

Cette remarque n'était-elle pas destinée à amener la phrase suivante?

– Aussi ne faudra-t-il pas vous étonner de me voir un peu moins souvent à la maison. J'ai fait aménager un petit appartement à proximité de mon bureau... je vous y inviterai de temps en temps.

Cela signifiait-il qu'il avait l'intention de la répudier? Il n'oserait pas: elle avait un moyen de pression sur lui sans compter le renom de la famille dont elle était issue!

Lorsqu'il la quitta peu après, non sans avoir déposé le baiser traditionnel sur son front, elle fut mécontente de sa réaction à cette annonce, qui, dans les milieux dirigeants était plutôt la norme que l'exception. Lorsque la mère avait fait son temps, la femme n'existait plus. C'était au contraire une chance exceptionnelle de pouvoir enfin vivre à sa guise... enfin, dans les limites tracées à la fois par sa condition et par des mœurs ayant force de lois.

Puis elle revint à leur première soirée de retour. Pas une seule fois il ne lui avait demandé son sentiment personnel sur ce qu'elle avait pu voir, entendre. Il connaissait ce pays, il y avait vécu. Elle aurait aimé qu'ils confrontent leurs souvenirs. C'est ainsi qu'un véritable couple se retrouve. Mais il y avait longtemps qu'Iwo et elle ne formaient plus un couple.

Izu ne revit pas Iwo pendant une semaine. Durant ce laps de temps, elle essaya de mettre de l'ordre dans son esprit. Indéniablement son fils lui manquait. Lui manquait également l'atmosphère de liberté dans laquelle aussi bien hommes que femmes se mouvaient, là bas à Hauvard. Aldo, Ornella semblaient connaître Aryan mieux qu'elle même! Elle décida alors de s'informer.

L'Information du peuple aryan était un monopole d'Etat.

Seuls paraissaient trois journaux, édités dans la capitale. Ils tiraient à des millions d'exemplaires et étaient diffusés jusque dans les plus profondes campagnes, l'information du 'bon peuple' étant un des piliers du Credo. Le premier était consacré à la politique, le second à la culture, le troisième au sport. Ces journaux se piquaient de sérieux. Les journalistes y pontifiaient à souhait, davantage soucieux de plaire à leurs censeurs qu'à leurs lecteurs. Seul le journal des Sports échappait quelque peu à la tutelle rigoureuse des différents Ministères et, paradoxalement, c'est dans ses feuilles qu'on trouvait la meilleure qualité d'écriture.

N'ayant à lire que la presse officielle, à n'écouter que la radio nationale, à ne regarder que la télévision d'Etat, l'endoctrinement des Aryans eût été total s'il n'avait existé un fort courant de publications souterraines appelé du nom importé de papieru (du Vallon 'papier dans la rue'). Celles-ci s'étaient en affichage sauvage sur les façades les plus diverses ou en brochures artisanales que l'on se passait sous le manteau, auxquelles s'ajoutaient les émissions de la Voix du Monde, en provenance d'Acadie. Tant que celles-ci se propageaient par ondes longues il fut facile de les brouiller. Depuis qu'elles étaient diffusées par satellite, le moindre petit récepteur bricolé permettait de les recevoir.

Il ne se passait pas de séance au Congrès des Nations où cette 'Voix du Monde' ne soit critiquée par le délégué d'Aryan. Iwo Jima lui même était plusieurs fois intervenu auprès de son 'ami' Gérard Renom. La Voix du Monde était une organisation privée, menée par des adversaires politiques sur lesquels, tout Président qu'il fût, il n'avait guère de prise. Ce que comprenait mal le premier Aryan. En rétorsion, un organisme similaire fut créé: la 'Voix d'Aryan', mais, malgré des moyens considérables mis en jeu, elle n'intéressa que quelques nostalgiques d'un 'Ordre Ancien', particulièrement en Autriche.

Il va sans dire que toute cette information officieuse posait des problèmes sérieux aux autorités, lesquelles supportaient mal ce qui était considéré comme une inadmissible ingérence dans les affaires intérieures du pays. Pour mener à mal cette floraison médiatique parallèle il aurait fallu un policier derrière chaque citoyen! Certains jusqu'au-boutistes l'avaient néanmoins envisagé, poussant jusqu'à l'absurde la logique de la répression.

C'est dans sa propre maison qu'Izu constata la présence de ce phénomène subversif. Elle s'en aperçut à des conversations qui brusquement s'arrêtaient quand elle approchait; à des postes de radio qui soudain devenaient silencieux au beau milieu d'une phrase.

A l'inverse des femmes de sa famille, ainsi que de celles de sa caste, Izu n'avait aucun mépris pour celles qui, grâce à leur travail rémunéré en misère, permettaient à ces oisives, de mener leurs vies de 'décors vivants'. Mais elle ne nourrissait pas pour autant de compassion, encore moins d'affinité pour ces femmes vouées leur vie durant au service des autres.

Une seule faisait exception: sa nouvelle femme de chambre. Prénommée Mitsuei, sa figure ronde, sa petite taille et ses jambes arquées signaient clairement sa province d'origine, le Suhi. Mitsuei était vive et charmante. Ses éclats de rire, presque enfantins, coulaient en cascade et s'en venaient inonder de gaieté son entourage. Dans son visage rond brillaient des yeux attentifs et pétillants d'intelligence. Elle avait pris ses fonctions pendant le voyage d'Izu en Acadie, en remplacement de la précédente qui avait soudain bizarrement déplu à l'intendant de la Maison du Premier ministre. Ce fonctionnaire, en charge de tous les problèmes de fonctionnement, officiait d'un lointain bureau du ministère de l'intérieur. A peine si Izu l'avait vu. Elle l'appelait l'œil de Kuttio.

La nouvelle fut présentée avec une chaleur inhabituelle par quelqu'un qui plaçait les domestiques tout juste au-dessus des meubles dans la hiérarchie des 'commodités'. Izu en vint naturellement à supposer qu'on lui avait assigné une mission bien précise. Bien qu'attirée effectivement par la jeune femme –ce qui lui sembla être réciproque– elle commença par lui témoigner une froideur telle que cette dernière finit par s'écrier:

– Je crois que son Honneur se méfie de moi.

– A juste raison non?

Mitsuei baissa les yeux. Cela constituait le plus significatif des aveux. Pourtant, ce ne fut que quelques jours plus tard, ne supportant décidément pas les distances de sa patronne, qu'elle lui révéla spontanément la vérité: elle était effectivement 'en mission'.

Izu voulut savoir si c'était Iwo ou elle que l'on visait?

La jeune fille ne le savait pas. On lui demandait simplement de rapporter tout ce qu'elle pouvait voir ou entendre. Des larmes dans la voix, elle s'inclina plusieurs fois en révérences désespérées:

– Je suppose que je dois quitter le service de son Honneur!

Il y avait une telle désolation dans toute son attitude qu'Izu se sentit envahie d'une grande compassion. Elle imaginait si bien, d'autre part, le sort qui serait le sien si elle la renvoyait, qu'elle finit par lui dire:

– Au contraire, c'est maintenant que tu vas réellement être à mon service, nous rédigerons ensemble vos compte-rendus.

Le jeu promettait d'être dangereux, mais elles décidèrent de s'en amuser, ce qui les rapprocha encore un peu plus. Après quelques rapports où le plus méfiant des inquisiteurs n'aurait pas trouvé de quoi fouetter un chat, l'agent inquisiteur, tapi dans son antre, ou bien se lassa, ou bien trouva un plus intéressant gibier. Convoquée dans un endroit secret et entendue par des hommes mystérieux qui n'obtinrent rien de plus que ses précédents rapports, Mitsuei fut laissée libre, avec toutefois la recommandation de poursuivre sa mission.

Poursuivant ses confidences, Mitsuei lui apprit l'existence de camps dits de 'rééducation'. Son père et un de ses frères s'y trouvaient. C'était la promesse de leur libération qui l'avait conduite à accepter la proposition, promesse qui n'était d'ailleurs toujours pas suivie d'effet.

A la face du monde, Aryan se proclamait 'Terre de Liberté et de Progrès'. Jusqu'alors Izu n'en avait guère douté. La première brèche avait été ouverte à Hauvard. Ce qu'elle venait d'apprendre de Mitsuei ne fit que l'élargir.

13 Une prison en Aryan

Souvent Mitsuei évoquait la situation de son père et de ses frères dont elle était toujours sans nouvelles. Ils se trouvaient quelque part en prison. Izu décida de leur rendre visite.

Suzanne Renom, la femme du Président des Etats-Unis d'Acadie lui avait raconté que tous les mois elle se faisait une règle de visiter une prison. Son mari en semblait enchanté –il lui avait confié dans le creux de l'oreille que cela lui avait rapporté beaucoup de voix aux dernières élections. Pourquoi la première dame d'Aryan n'en ferait-elle pas autant? Certes son mari n'avait pas ces vils soucis électoraux, mais il ne faisait aucun doute à Izu qu'il serait enchanté de faire preuve de modernité.

Sans trop d'espoir toutefois, elle osa lui en faire la demande. La réponse la surprit: il n'y avait pas de prisons en Aryan, seulement des centres de rééducation. Mais si elle tenait à en visiter un, il ne s'opposerait pas à l'idée.

Quelques jours plus tard, il l'autorisa à visiter l'établissement de Teryama, situé au pied des montagnes à une centaine de kilomètres dans le Nord, établissement qu'il ne connaissait pas lui-même mais que son ministre de la Justice lui avait décrit comme un modèle visité régulièrement. Le directeur était un ami personnel.

Le jour même un hélicoptère vint se poser dans le parc de la résidence. Un jeune capitaine au profil de seigneur de guerre en sortit, s'inclina devant elle et lui fit savoir qu'il était chargé de la conduire à Teryama. Elle s'enquit d'une éventuelle escorte. Celle-ci n'était pas prévue. Ils seraient seuls dans l'hélicoptère. Etait-il chargé de faire la visite en sa compagnie? Le jeune capitaine dissimula avec peine un haut-le-corps. Sa mission était de conduire Son Honneur au lieu-dit et de la ramener!

Tout au long du voyage elle ne put s'empêcher de faire des comparaisons avec son vol en Vallonie. A la luxuriance des plaines de ce pays se superposait une savane sèche, plantée d'arbres rabougris. Aux larges autoroutes souvent encombrées faisaient place des routes étroites, empierrées, parcourues par des camions, des véhicules à traction animale, des cyclistes et des piétons. Par contre, ils longèrent pendant un long moment une voie ferrée dont l'acier luisait au soleil, sur laquelle un train à l'aérodynamisme agressif, souligné par une peinture jaune fluorescente, rivalisa de vitesse avec l'hélicoptère. Aldo n'aurait pas manqué d'y voir un superbe raccourci d'Aryan: techniques de pointe sur fond moyenâgeux.

L'immense bâtisse érigée dans un quasi désert n'était pas non plus la Maison Ronde, mais l'Heptagone de Teryama, un des joyaux de l'architecture des années 10. Pourquoi, après tout, ne pas exprimer son art dans la construction d'une prison?

La descente, qui se fit face au nord, lui permit d'admirer le mont Aryan, Dieu un peu détrôné, resté cependant le symbole du pays. Sa majestueuse silhouette se découpait dans un ciel pur de ce début d'Automne.

Alignés sur trois rangs, un groupe d'hommes en uniforme attendaient. Lorsque le grand rotor s'immobilisa, celui qui paraissait être le chef, dans une impeccable raideur en fit de même. Il effectua un pas en avant, se différenciant de tous. Puis le nombre et la profondeur des courbettes qu'il exécuta rappela l'importance de son hôte à laquelle, avec beaucoup de déférence, il se présenta.

De sa brève allocution de bienvenue, Izu ne retint qu'il était le directeur.

La visite commença immédiatement. Dans leur sillage, un cortège s'était formé. Seul un guide les précédait. Ce dernier progressait en crabe. Ainsi il pouvait, tout en marchant, faire ses commentaires, guettant l'approbation de son chef que celui-ci délivrait à coups de petits signes de tête. "Cet établissement n'a pas son équivalent dans le monde. Il est consacré à la rédemption des 'égérés' par la culture du corps et de l'esprit."

Au corps était affecté un terrain de jeux de plein air, occupant une grande partie de l'espace intérieur de l'heptagone. Endroit dont la pelouse et les diverses aires sablées étaient tellement bien entretenues qu'elles donnaient l'impression de ne jamais avoir été foulées. De même, dans la salle omnisports intérieure, les différents matériels se présentaient flambant-neufs, avec un acier sans la moindre trace de rouille, un bois ne présentant aucune usure, les cordages semblant sortir tout droit de la fabrique. A l'esprit étaient consacrées plusieurs salles d'études diverses ainsi que laboratoires et bibliothèques parfaitement aménagés.

Ils entrèrent dans une grande pièce décorée d'objets d'art, œuvres un peu naïves de travailleurs émérites. Les murs de cet espace fonctionnel étaient agrémentés de couleurs chaudes, beiges et ocre, desquels coulait une musique douce et apaisante par des diffuseurs se fondant harmonieusement dans l'ensemble. Il s'agissait du restaurant. De petites tables coquettes s'y ordonnaient en une disposition accueillante. Les cuisines adjacentes, rutilaient elles aussi. On se serait cru dans une maison de retraite pour cadres supérieurs de l'Etat. On ne pouvait cependant s'empêcher d'être frappé par la totale absence d'un quelconque personnel d'encadrement, pas davantage que ceux auxquels ce luxe de moyens était destiné.

– Mais où donc sont vos prisonniers? s'enquit Izu.

Le mot apparemment choqua. D'une voix douce et méticuleuse, le Directeur rectifia:

– Je suggérerais à Votre Honneur d'utiliser le mot pensionnaire.

– Qu'a cela ne tienne! Où sont-ils donc?

C'est le porte-parole qui répondit non sans avoir consulté du regard son supérieur:

– Nos pensionnaires se trouvent dans un centre de montagne, situé non loin d'ici. D'ailleurs leur retour est imminent.

– Je souhaiterais visiter les... appartements.

– Ce serait avec plaisir mais le Règlement s'y oppose formellement, au vu des blessures d'amour-propre que ces visites pourraient infliger à nos pensionnaires lesquels sont des êtres humains... comme vous et moi et non pas des animaux de zoos!

– Mais vous me dites qu'il n'y a personne, pour l'instant, dans cette... prison!

– Enfin... pas tout à fait. En réalité il en reste deux très exactement: le plus âgé et la plus jeune.

– Pourrais-je les voir?

Après avoir consulté son chef des yeux, le porte-parole finit par dire:

– L'homme est malade. Toute visite lui est interdite.

– Alors ce sera la jeune fille.

Le ton avec lequel Izu formula son exigence ne lui était pas habituel mais depuis le commencement de cette visite cette immense hypocrisie commençait à sérieusement l'indisposer.

Après un rapide échange de regards, le Directeur donna son accord.

Par un escalier en pierre lisse, sans la moindre trace de poussière, ils accédèrent à une plateforme d'où partait un long couloir sur lequel donnaient des portes en bois verni, assorties chacune d'un numéro en cuivre particulièrement bien astiqué. Une de celles-ci était ouverte, certainement par inadvertance pensa-t-elle. Avant qu'un des suivants ne se précipite pour la refermer, elle eut le temps de voir une pièce complètement nue, dont le sol et les murs ne présentaient aucun enduit.

Soudain une mélodie prenante parvint, surprenant Izu qui s'arrêta.

– Mais c'est notre petit rossignol, s'écria le Directeur avec un enjouement factice, elle chante tout le temps, comme le canari que j'ai en cage à la maison. N'est-ce pas la meilleure des preuves qu'ils ne sont pas malheureux?

Izu recevait un tout autre message, fait d'une poignante nostalgie. Elle eut soudain hâte de voir le 'rossignol' en question et pressa le pas.

La porte fut ouverte sans avertissement préalable. La chanteuse s'était tue. Izu pénétra dans la cellule.

Sur une planche légèrement surélevée qui lui servait de lit, une fillette la fixait de ses grands yeux immenses. De magnifiques yeux mauves qui étonnaient dans ce visage d'un noir qu'aucun métissage n'avait terni. La finesse des traits, la chevelure souple et brillante, la touche aristocratique de cette enfant l'apparentait à ces créatures hybrides, mi-déeses, mi-princesses dont la présence hante les légendes anciennes. Le Directeur crut bon de donner quelques informations relatives aux origines de la petite fille.

– Elle est du Bwundi et ne parle pas notre langue.

– Comment t'appelles-tu? demanda Izu.

– Annah Jima.

– Jima, j, i, m, a?

– J, i, m, a.

– Mais elle parle! Elle s'est moquée de nous la petite sauvage! s'écria l'éminent fonctionnaire en s'avançant vers elle, la main levée, un mouvement qu'Izu stoppa net par un sévère "je vous en prie, Monsieur".

– Est-ce que vous confirmez ce nom? demanda Izu à l'homme.

La main toujours levée, il se retourna menaçant vers son porte-parole qui courut à la porte consulter une fiche contenue dans une pochette.

– C'est effectivement le nom porté sur sa carte d'identité.

– Avez-vous remarqué que c'est le même nom que mon mari, celui d'une grande famille d'Aryan?

En d'autres circonstances la stupéfaction qui s'afficha alors sur le visage de tous ces hommes eût été comique.

– Non, nous ne l'avions pas remarqué. Mais c'est sûrement une erreur ou mauvaise plaisanterie d'un ennemi intérieur!... comment imaginer que?... il ne termina pas sa phrase, se refusant à aller plus loin dans la pensée.

– Pour quel motif se trouve-t-elle ici?

– Ses parents sont de dangereux terroristes que nous avons mis à l'abri.

– Mais elle-même, qu'a-t-elle fait? insista Izu.

– Rien.

– Alors je répète ma question: pourquoi se trouve-t-elle ici?

– C'est à dire que... elle est comme qui dirait... en transit.

– Transit de quoi, pour quoi, vers où?

Les questions d'Izu devenaient de plus en plus pressantes, le ton virait à la menace. Le responsable de l'établissement se sentait sur un gril.

– Consentez-vous, votre honneur, à ce que je vous en parle dans mon bureau?

Avant de sortir elle se tourna vers la fillette qui continuait à la regarder de ses grands yeux si expressifs, pour lui dire:

– Ne crains rien, je vais revenir.

En chemin, le Directeur congédia brutalement les hommes de la suite pour ne garder que le porte-parole.

La pièce était immense, luxueusement meublée. Confortablement installé dans un fauteuil, l'homme reprit, en même temps que de l'assurance, sa morgue et son ton hautain, cependant que son collaborateur affichait un air penaud.

– Parlez, Koshe, c'est un ordre.

L'homme commença, manifestement pas à l'aise:

– C'est à dire que... le chef de la police du Bwundi, un ami de Monsieur le Directeur...

– Un homme très remarquable, avec un grand sens de l'humain, précisa ce dernier.

– Cet homme a donc pensé que cette jeune personne qui –on peut le dire– sort un peu de l'ordinaire, pourrait intéresser un ami commun, très haut placé à Kuttio.

– Intéresser dans quel sens?

L'embarras du chargé de parole ne fit que confirmer la fâcheuse impression que venait d'avoir Izu.

– Eh bien... cet homme dirige une... école, en dehors de ses fonctions officielles bien entendu. Il s'agit d'une école remarquable, permettant à de jeunes déshérités de, comment dirais-je!... bénéficier de la meilleure des éducations, celle réservée aux riches... une manière de compensation aux trop flagrantes injustices que réserve parfois la vie.... voilà.

– Je vois, ironisa Izu, c'est tout à l'honneur de cet homme dont je ne manquerai pas de signaler l'action humanitaire à son Honorable Excellence mon mari.

Le chargé de parole sentit ses jambes mollir sous lui. Le Directeur ravala sa salive avec difficulté.

– Tout ceci ne me dit pas pourquoi la jeune Annah se trouve ici? reprit Izu.

L'homme saisit la balle au bond.

– C'est très simple, Votre Honneur. Comme vous avez pu le constater, nous disposons d'installations remarquables, mais qui sont, en quelque sorte... sous employées. Après mûre réflexion, nous avons pensé qu'elles seraient susceptibles de constituer une sorte... d'annexe, où pourrait s'effectuer une rigoureuse présélection.

Izu en savait assez maintenant. Elle n'avait plus qu'une hâte, soustraire Annah à ces individus. Elle décida d'employer les grands moyens.

– Quand doit-elle rejoindre Kuttio?

– Incessamment.

– Très bien, j'ai une place dans mon hélicoptère. Je vais donc l'emmener et la conduire moi-même vers cet homme remarquable. Ce qui me permettra par la même occasion de le féliciter pour son action humanitaire.

Elle s'était tournée vers le Directeur qui, de son fauteuil, avait suivi avec un fort amusement intérieur cet exercice de haute voltige oratoire où son élève s'était montré plutôt bon. Il appuya ses avant-bras sur le rebord du bureau:

– Ce n'est malheureusement pas possible et croyez-moi, je le regrette fort.

– Et pourquoi n'est-ce pas possible?

– Toute organisation a ses règles qu'on ne peut transgresser.

– A-t-elle été jugée, condamnée?

– Pas que je sache, non.

– Et pourtant elle se trouve dans une prison d'état. Ceci est en contradiction avec la règle fondamentale de la justice de notre pays qui veut qu'aucun citoyen d'Aryan ne soit détenu en l'absence d'une décision ou de l'ordonnance d'un tribunal.

– Je connais cette règle qui est tout à l'honneur de notre pays, mais il se trouve que cette jeune personne à laquelle vous semblez porter un grand intérêt n'est pas citoyenne d'Aryan mais du Bwundi.

Visiblement satisfait, il se renversa en arrière sur son fauteuil, assuré d'être venu à bout de cette femme ergoteuse. N'eût-elle été l'épouse du Premier Ministre il y a longtemps qu'il l'aurait renvoyée derrière ses casseroles.

– Raison de plus, rétorquait celle-ci, détention illégale d'étrangers, article 45 et 45 bis du Code de Procédure Pénale.

– 45 vous dites?

– et 45 bis oui.

Cette affirmation péremptoire et répétée plongeait l'homme dans un abîme de réflexions; il n'avait jamais entendu parler de ces articles mais l'assurance de cette femme lui en imposait. C'était un comble. Elle semblait beaucoup plus forte qu'il ne l'avait imaginé et puis... qui sait si cette visite n'était pas un piège tendu d'en haut? Cette jeune noire, aussi belle soit-elle, valait-elle une confrontation dont il n'était pas assuré de sortir vainqueur?

– Etant donné, continua Izu, qu'il n'y a pas eu de décision de Justice concernant son entrée, je suppose qu'il n'en faut pas davantage pour sa sortie... Il ne me reste plus donc qu'à solliciter cette faveur de vous-même, Monsieur le Directeur.

Quelle superbe porte de sortie à ne pas manquer! Il ferma les yeux quelques instants et, les rouvrant, dit simplement:

– Accordé.

– Je vous remercie, se contenta de dire Izu.

– Koshe, faites en sorte de faciliter toutes les formalités de sortie.

Izu s'était bien promis de ne pas repartir sans avoir le nom du mystérieux correspondant. C'est ce qu'elle entreprit d'obtenir dès qu'elle se trouva seule avec la doublure du Directeur qui ne cacha ni son embarras ni sa frayeur.

– Vous savez qui je suis?

– Je sais, Votre Honneur, mais je sais également qui est l'autre.

– Vous devez bien vous douter que je finirai par savoir son nom. S'il est aussi haut-placé que vous le dites, il serait préférable pour lui que son activité ne soit pas découverte à la suite d'une enquête à laquelle mon mari souscrirait avec enthousiasme, j'en suis sûre. En me révélant son nom vous lui rendez service et je suis certaine qu'il vous en saura gré.

L'homme était tenté, mais il tarda encore un peu:

– Qu'est-ce qui me prouve que vous ne le répéterez pas de toute façon à votre mari?

– Rien, sinon ma parole.

Il voulut terminer sur une belle phrase, lui donnant par là l'impression de sauver son honneur:

– Je vous fais confiance... son nom est: Azumi Tekone.

– Le ministre?

Il fit un signe affirmatif de la tête.

Effectivement, quelle arme pour Iwo constituerait ce renseignement! Elle décida de la garder pour elle.

Cette fois ce fut elle-même qui frappa à la porte de la cellule. N'obtenant aucune réponse, elle ouvrit et entra. Accroupie sur ses talons dans un coin de la pièce, la fillette se tenait la tête cachée dans les mains, comme pour se protéger d'un danger, ce que son regard confirma quand elle le leva sur Izu.

– N'aie plus peur, je viens te chercher, tu veux bien venir avec moi?

Un éclair de joie incrédule illumina le regard de l'enfant, elle se leva, s'avança vers Izu dont elle prit la main pour y appuyer sa joue... Izu sentit un flot de tendresse l'envahir.

Les affaires d'Annah tenaient dans un petit sac en toile déjà fermé

14 Annah

Tout le personnel domestique était présent à l'atterrissage de l'hélicoptère sur l'aire de la résidence du Premier Ministre. Mitsuei fut la première à se détacher du groupe pour venir à leur rencontre.

– Elle s'appelle Annah.

Mitsuei s'agenouilla pour se mettre à la hauteur de la fillette et dit spontanément:

– Comme elle est belle, on dirait une princesse!

Ce soir là, exceptionnellement, le premier ministre dînait à la maison. Il interrogea Izu sur sa visite à Teryama. Celle-ci sut faire un résumé chaleureux de ce qu'elle avait vu en exprimant sa fierté d'appartenir à un pays qui traitait de la sorte ses prisonniers. A une ou deux reprises Iwo la scruta, se demandant si elle était dupe, mais elle ne cilla pas.

Son sourire ne dépassa pas ses lèvres.

– Je suppose que d'autres visites ne vous apprendraient rien.

– Si elles sont toutes identiques, non, en effet.

– L'établissement que vous venez de voir est la norme sur laquelle les autres ne tarderont pas à s'aligner.

Ce n'est qu'après un long moment qu'il reprit sur le mode doux :

– Vous ne m'aviez pas signalé avoir ramené dans vos bagages une poupée, fort jolie m'a-t-on rapporté.

– On ne peut rien vous cacher.

– En effet, et c'est une de mes forces... que comptez-vous en faire? Vous avez passé l'âge de jouer à la poupée que je sache!

– J'ai l'intention de l'adopter.

Iwo avala de travers. Ses yeux se plissèrent, le regard se fit dur, le menton se porta en avant. Les lèvres serrées, il siffla:

– Voudriez-vous répéter votre dernière phrase?

– Vous avez très bien compris.

– J'osais espérer que non... Il ne saurait en être question.

– C'est étonnant, vous avez vous-même fait voter une loi ayant pour but de faciliter l'adoption... afin qu'aucun enfant ...

Il la coupa brutalement:

– Inutile de me citer. J'ai une excellente mémoire. De plus, cette enfant sort de prison.

– Où elle se trouvait à l'encontre d'un droit auquel vous dites être très attaché. Aucune décision de justice ne la concernait.

– C'est regrettable en effet mais ses parents sont de dangereux criminels, condamnés pour cela, en toute légalité.

– Je vois que vous en savez plus que moi... Vous devez donc être renseigné sur le fait qu'elle porte votre nom.

– Il ne peut s'agir que d'une mauvaise plaisanterie.

– C'est possible, mais j'ai pensé qu'un même nom faciliterait les choses, ne croyez-vous pas?

Cette forme d'humour noir qu'Izu pratiquait parfois leva en lui une colère froide:

– C'est ma mort politique que vous voulez?

– Il y a d'autres moyens beaucoup plus efficaces!

– Qu'entendez-vous par là?

– Ne serait-ce que ressortir l'affaire Kotyu Igane!

15 Kotyu Igane

Kotyu Igane était un Aryan de la Province du Sud, le Suhi, dont le climat rude avait fini par imprimer sa marque sur ses habitants. (Mitsuei en venait) Un peu plus petit que la moyenne nationale, le Suhien était trapu, large d'épaules, campé sur de fortes jambes légèrement arquées. Dans sa face large et ronde, les pommettes ressortaient moins que les Aryans du Nord. L'Armée de Terre y recrutait ses meilleurs éléments car, du roc, le Suhien avait la solidité et l'impassibilité. Kotyu était issu d'une famille de pauvres paysans travaillant du lever au coucher du Soleil sur des terres ne lui appartenant pas. L'avènement de la République n'avait pas changé grand chose au régime terrien sauf que la réforme agraire restait le morceau de bravoure des orateurs du parti qui brossaient des lendemains lumineux, quoique toujours lointains. Rien ne prédisposait Kotyu à un

avenir meilleur que celui de ses parents car, comme nombre de ses camarades, s'enrôler dans les Forces Armées pour échapper à la condition paysanne n'était que changer de forme d'esclavage, passer du domestique au collectif. Le propriétaire des terres, un seigneur local, s'intéressait de temps à autre aux fourmis qui grattaient la terre pour lui. Alors qu'un jour il interrogeait Kotyu sur ses travaux, il fut frappé par l'extraordinaire expression d'intelligence qui émanait de sa personne. Il ne fit tout d'abord aucun commentaire et continua son inspection. Sur le chemin du retour, il s'arrêta de nouveau et lui fit part de sa décision de l'employer à l'administration du domaine. En quelques années, Kotyu devint l'indispensable bras droit du seigneur. Entre temps, celui-ci entra en politique. C'est ainsi que, de secrétaire d'administration d'un domaine, Igane devint l'assistant d'un Député au parlement, membre influent du Parti unique. Il s'était tellement bien pénétré de la pensée de son Maître, lui vouant une fidélité sans failles, que celui-ci, vieillissant, s'en remettait de plus en plus à son double. Du "voyez-donc avec Kotyu", les partenaires en arrivèrent à se passer du relais du Maître. Lorsque le seigneur député mourut en laissant quelques terres à son fidèle, la substitution se fit tout naturellement. Kotyu se fit élire député bien que n'étant pas d'extraction éligible. On ne gravite pas de nombreuses années autour de la sphère du pouvoir sans en recueillir une foule d'informations susceptibles de faire taire les opposants les plus catégoriques. Ce fut à peu près au même moment qu'Iwo Jima entra en politique, mais par la grande porte. La moyenne d'âge de la chambre était particulièrement élevée. Tout d'abord leur jeunesse les rapprocha. S'attacher un collaborateur dont la réputation n'était plus à faire sembla judicieux à Iwo. Les tâches administratives le rebutaient. Kotyu s'en jouait avec maestria. La caution de la famille Jima acheva de faire oublier les origines d'Igane. Ce n'est pas d'une ombre dont Izu fit la connaissance, mais d'un véritable homme politique responsable. L'ombre, c'est Iwo qui la ressentait. Par son sérieux, sa connaissance des dossiers, son talent d'orateur fougueux mais sincère, ainsi que son respect des Anciens, son rival était en train de lui ravir le vedettariat.

Dès leur première rencontre Kotyu tomba instantanément sous le charme d'Izu. Il ne pouvait se permettre d'être amoureux. Il fut... admiratif. Pour un observateur non averti cela revenait au même. Lorsque ce regard susceptible de terroriser une assistance par la puissance de sa conviction se posait sur Izu, on y lisait une infinie tendresse. Cette attitude troublait fortement la jeune femme qui se sentait à la fois captive et reine de cet homme fascinant. A l'époque où Iwo escomptait se servir de Kotyu, il l'avait plutôt encouragé à rencontrer son épouse. La possibilité d'une quelconque aventure amoureuse entre ces deux êtres ne l'avait même pas effleuré, telle était la distance de leurs origines. Leur complicité cependant finit par l'agacer. Il fit savoir à Izu de prendre quelque distance. Elle continua à le voir clandestinement, de plus en plus rarement. Cependant que la rivalité inévitable entre ces deux jeunes ambitieux tendait inexorablement vers l'élimination de l'un d'entre eux. Ce ne pouvait être Iwo. Kotyu fit part à Izu de ses craintes. Un matin, elle apprit que ce dernier venait d'être arrêté pour haute trahison. Son procès serait public, toute la lumière serait faite etc... Iwo lui laissa entendre qu'il "aurait vendu les plans d'un missile intercontinental qu'Aryan construisait en grand secret."

- A qui? demanda-t-elle.
- A un espion Acadien.
- N'en ont-ils pas déjà?
- On est toujours intéressé par les armes des autres.
- N'avons nous pas signé un Traité de Paix avec les Etats-Unis d'Acadie?
- La Paix est l'état normal transitoire entre deux guerres.

Peu après, au Musée des Arts Anciens où elle était consultante bénévole, un jeune homme lui remit une lettre après avoir pris un luxe de précautions qu'elle ne comprit qu'en en prenant connaissance. Le message était de Kotyu. Il annonçait sa mort prochaine. Un de ses derniers partisans avait réussi à se procurer les minutes d'une réunion d'un certain comité de sécurité créé par Iwo pour l'occasion et où son 'suicide' avait soigneusement été mis au point. "Je vous confie ce document, il pourra peut-être vous servir un jour, pour moi il est trop tard."

Puis il ajoutait ce que, seule l'approche de la mort lui avait permis d'avouer:

“Izu...! combien de fois ai-je prononcé votre nom dans ma cellule? Izu... phare de ma vie, lumière de mes ténèbres! ... Ne plus vous voir est ce dont j’ai le plus souffert en prison... et vous: est-ce que je vous manque?... Je ne le saurai jamais et cela vaut peut-être mieux... Izu... bien qu’il ne soit pas ‘convenable’ de s’immiscer au cœur d’un couple, je me permets cependant de vous dire de vous méfier. Votre mari est capable de tout dès lors qu’un obstacle se présente sur sa route ou qu’il estime son honneur en jeu. Adieu ma chère Izu, permettez-moi une dernière supplique: ayez, de temps en temps, une pensée pour moi. Savoir que je continuerai d’exister dans la pensée d’un être cher me rendra la mort plus douce”

Affolée, elle songea d’abord à supplier Iwo d’épargner cette vie. Mais cela revenait à avouer qu’elle avait reçu une lettre et trahir l’informateur de Kotyu... Trop de raisons rendaient cette démarche impossible... Elle se contenta de demander, un soir, au dessert, sur le ton de la conversation mondaine, alors que l’angoisse la rongait, ce que risquait réellement Kotyu. Iwo lui répondit, de la même façon, avec un aplomb qu’en d’autres temps elle aurait pu admirer, qu’on ne pouvait préjuger des décisions de la Justice qui sont souveraines et indépendantes, mais qu’à son “humble” avis, il s’en tirerait avec quelques années de privation de liberté.

Par contre -et là il laissa transparaître un peu de la joie féroce qui était en lui-, il confirma le décès politique de son ancien ami.

– Il n’aura plus qu’à retourner administrer des champs qu’il n’aurait jamais dû quitter!

Un peu rassurée par ces déclarations, elle avait d’abord pensé que Kotyu s’était peut-être alarmé un peu vite bien que ce fut loin de lui ressembler. Aussi, quelques jours plus tard, l’annonce du ‘suicide’ du député Igane la plongea dans une détresse absolue à laquelle succéda une haine féroce à l’encontre de son mari. Un instant elle songea à faire disparaître l’enfant qui grandissait en elle. L’enfant d’un homme que, dorénavant, elle méprisait. Puis elle se ravisa, en pensant, fort justement, que modeler celui-ci à l’image inverse de son père constituerait la meilleure des vengeance.

16 L’affrontement

Etait-ce bien le moment de ressortir ce dossier? La petite fille en valait-elle la peine?

Elle crut voir une lueur de meurtre dans le regard de son mari. Elle était prévenue. Rien n’arrêterait Iwo en face d’un obstacle lui barrant la route. Mais n’était-elle pas déjà allée trop loin? Pouvait-elle faire machine arrière?

– C’est de la vieille histoire, finit-il par dire au prix d’un immense effort de contrôle.

– J’en connais qui paieraient cher pour avoir ce que j’ai en ma possession.

– Savez-vous qu’on ne m’a jamais fait chanter impunément? distilla-t-il d’un ton glacial.

– Je ne demande rien d’autre que de pouvoir garder cette enfant auprès de moi... j’y attache beaucoup d’importance.

– Vous avez refusé d’en avoir d’autres.

Izu resta silencieuse. Bien que terrorisée par son audace elle soutenait le regard de son mari, un regard habitué à faire plier les autres. Il finit par se lever. Avant de sortir de la pièce il lança, sur un ton égal, cette fois:

– Je vais demander une enquête à la suite de laquelle je vous ferai connaître ma décision.

Au milieu de la nuit Mitsuei se permit de venir réveiller Izu pour lui dire qu’on venait de lui demander de fouiller de fond en comble les appartements de sa maîtresse. Ce serait fait le lendemain quand elle s’absenterait. Elle crut soudain qu’on voulait lui enlever Annah, mais Mitsuei la rassura. On n’en avait qu’après des documents importants.

“Laisse les fouiller et aide les bien” lui conseilla Izu. (Ils étaient en lieu sûr)

Le statu quo se maintint un certain temps jusqu’au jour où, sur un ton patelin, Iwo lui demanda si elle avait renoncé à son projet d’adoption.

– J’y suis prête à condition qu’elle puisse rester vivre ici.

– Si vous observez la plus grande discrétion, je suis d'accord.

C'était un sage compromis. Il avait le pouvoir, elle détenait une arme contre lui qui resterait valable jusqu'à un certain seuil qu'il convenait de ne pas franchir. Cet homme qui était son mari pouvait, du jour au lendemain, se transformer en un ennemi mortel.

17 Une prison dorée

Izu s'en tint strictement aux accords passés avec Iwo. De sorte qu'Annah avait quitté une prison pour une autre. Certes la maison était grande, mais une cage ne peut offrir qu'un mince horizon. C'est du moins ce que pensait Izu. Annah ne semblait pas souffrir de la situation, disant même que si elle était restée avec ses parents cela n'aurait pas été tellement différent. Izu, elle même, n'était-elle pas confinée dans sa maison?

A part Mitsuei, laquelle semblait partager les sentiments de sa maîtresse vis-à-vis de la fillette, le reste du personnel domestique affichait une attitude ambiguë, faite de réserve, de froideur et de curiosité, attendant que le conflit latent entre les Maîtres ne se résolve.

Iwo ne se montrait pratiquement plus à sa résidence officielle. Son activité politique l'absorbait chaque jour davantage. Izu apprit, avec une indifférence qui ne la surprit pas, que l'appartement près de ses bureaux était richement meublé ainsi que parcouru par une succession de jeunes beautés que le soleil du pouvoir éblouissait.

Loin de se démentir, l'attirance instinctive qu'elle avait d'emblée ressentie à l'égard d'Annah, s'enrichissait chaque jour par la découverte de la personnalité de la jeune fille, même si son intelligence et son étonnante lucidité l'effrayaient parfois. Elle lui était devenue plus chère que ne l'aurait été sa propre fille, revivant par là l'aventure de Sophie avec Aldo!

Puis Iwo fit enlever ses dernières affaires de la maison. Izu en profita pour renvoyer la plupart des domestiques, ne gardant que quelques femmes dignes et désireuses de consacrer leurs vies à l'éducation d'une princesse noire.

L'ex-palais était devenu une sorte de couvent. Comme si Izu s'était retirée du monde! De temps en temps elle recevait des lettres de son fils qui paraissait s'adapter parfaitement à sa nouvelle vie. La première année il ne vint pas en vacances. Entre temps, une demande officielle de se rendre en Acadie lui fut refusée. Elle n'insista pas outre mesure, en arrivant même à se demander si elle désirait faire ce voyage!

La deuxième année, elle apprit que son fils était venu passer les vacances en Aryan. Il fut fêté partout, excepté chez sa mère. Ce qu'elle éprouva, personne ne le sut. Rien dans son comportement quotidien ne changea sauf, nota Mitsuei, un regard un peu plus appuyé sur Annah et une voix qui parfois se cassait.

18 Cliquetis d'armes

Un matin de l'an 23, pour la seconde fois de son Histoire et sans que rien ne l'eût laissé prévoir, l'armée Aryane sortit de ses frontières.

Ces mouvements de troupes furent immédiatement captés par un satellite acadien. Il en résulta une longue conversation sur le téléphone vert entre les deux hommes les plus puissants de la planète. Iwo Jima sut rassurer le Président Renom, en lui confiant qu'il ne s'agissait que de manœuvres de printemps de part et d'autre de la frontière!

Il s'avéra cependant que celles-ci débordaient chaque jour davantage. Lorsqu'elles prirent fin, le grand désert de Randjarii était occupé par Aryan. Habité par quelques tribus errantes, survivants d'une race en voie de disparition, cet immense espace n'avait présenté aucun intérêt au moment des grandes colonisations acadiennes. Il était même devenu, au moment de la décolonisation de l'Aurique, une sorte de Musée archéologique. Pourtant, une étude secrète, réalisée par la plus grande société acadienne de prospection du sous-sol, avait fait état d'une énorme potentialité de la région, en minerais rares et surtout en pétrole. Mais, chose étrange, cela n'avait pas suscité, au sein

du gouvernement fédéral, un enthousiasme délirant, car, en ce domaine, les réserves de l'Acadie étaient jugées fort importantes.

Comme l'avaient escompté les acadianologues ariens, la réaction aussi bien du public que du gouvernement d'Acadie fut tiède. On n'allait tout de même pas prendre feu et flamme pour quelques tribus qui ne demandaient rien et qui avaient, elles-mêmes, réclamé la protection d'Arien? Une interview d'un de leurs chefs vénérables expliqua aux téléspectateurs acadiens que depuis quelque temps ils étaient chassés de leurs oasis par des hommes blancs à bord d'immenses camions jaunes. Lorsque après le départ de ces derniers, ils revenaient, c'était pour constater d'irréparables dégâts: le sol défoncé comme par d'immenses charrues, leurs sources si vitales, à jamais taries. Ils avaient, à plusieurs reprises, adressé des protestations au gouvernement d'Acadie qui ne donna jamais suite. Seuls les Ariens avaient montré beaucoup de compréhension pour leurs problèmes et accepté de les protéger.

L'affaire fut vite enterrée par la presse. C'était le retour des vacances et la saison de balle au pied venait de commencer. Ce sport, le plus populaire de toute l'Acadie, était devenu une véritable industrie, par le support publicitaire qu'il représentait et par les sommes astronomiques mises en jeu, en paris directs ou parallèles. Est-ce que l'Olympique de Ville Neuve allait, comme la précédente saison, survoler le championnat? A moins que ce ne soit son second, le Furax d'Ocetto, qui cette fois parvienne au sommet? Ocetto, une petite ville du Sud de la Ligurie, sortie de l'anonymat par cette équipe, dont on murmurait que le mécène n'était autre qu'un illustre 'Parrain' qui trouvait ainsi le moyen de blanchir quelque argent.

Quelques ares de pelouse verte pesaient infiniment plus lourds que des milliers d'hectares de sable jaune.

Les seuls à prendre cette affaire au sérieux furent les militaires. "On ne peut plus normal, s'exprimait le bon sens populaire, ils sont payés pour cela!"

Ainsi tentèrent-ils d'imposer leurs points de vue au cours d'un conseil des ministres extraordinaire dont le compte-rendu réel eut ravi Arien.

19 Un Conseil des ministres agité!

Alain Lemai, ministre de la Défense, général en retraite de l'armée de l'Air, héros de la dernière guerre, suivi de deux de ses confrères et d'un amiral, entra dans la salle en U de l'Octogone d'Acadia. U comme Unité et Univers. Ce dernier terme fut ajouté par le Président Renom qui dans ses moments de rêverie se serait bien vu à la tête d'une Confédération mondiale. Une option que son 'ami' Iwo Jima venait d'entamer sérieusement.

Flanqué du ministre des Affaires Etrangères et de celui des Finances, le Président reçut ses visiteurs avec un air plus sombre qu'à l'accoutumée.

– Prenez-place, messieurs.

Une fois assis, il joignit les mains, leva les yeux au plafond, les rabassa puis les ferma, mimique tout à fait inhabituelle, de même que les premières mots qu'il prononça: "messieurs je vous écoute". Sa propension naturelle à n'écouter que lui-même était notoire. Sans plus attendre, le ministre de la Défense le prit au mot:

– Monsieur le Président, j'aurai la modestie de ne pas vous rappeler ma mise en garde...

– Et vous faites bien, coupa aussitôt ce dernier.

Il ne désirait pas qu'on remette sur le tapis son optimisme béat des jours passés, à la limite de la naïveté ainsi que sa femme l'avait souligné. Mais ce qu'on pouvait tolérer à la rigueur de son épouse ne pouvait l'être d'un homme, fut-il ministre de son Gouvernement!

Le ministre poursuivit:

– Ainsi que le laissent prévoir les importantes concentrations de troupes détectées par ce satellite que nous avons eu tant de mal à mettre sur orbite –ceci à l'intention du Ministre des Finances qui s'était vigoureusement élevé contre le coût exorbitant de l'opération.

Ce dernier ne pouvait laisser passer:

– Si ce dispendieux jouet sert uniquement à nous avertir d'un évènement contre lequel nous ne pouvons ou ne voulons rien faire et dont nous serions de toute façon informés très vite, je continue à penser que la dépense était exorbitante.

L'intervention d'un arbitre s'imposait. Gérald Renom aimait jouer ce rôle. Il y prenait un grand plaisir. Certains allaient même jusqu'à affirmer qu'il suscitait insidieusement les incidents de ce genre émaillant les différents conseils, afin de mieux s'affirmer comme le chef incontesté.

– Bon, fit-il, bonhomme, nous n'allons pas une fois de plus refaire le passé.

– Mais on peut tout de même en tirer des enseignements, rétorqua le Ministre de la Défense qui avait son franc-parler. D'autant que c'était le Président lui-même qui était venu le tirer de sa retraite afin de mettre un peu d'ordre dans les disputes incessantes qui secouaient les trois armes.

– Qui vous dit, mon cher Lemai, que nous n'allons pas le faire?

– J'attends pour voir.

– Vous verrez.

Ayant une fois de plus réaffirmé son autorité il plissa les yeux puis posa son regard sur chacun des participants:

– Je reconnais avoir été trompé par le premier ministre d'Aryan, à moins que lui-même ne l'ait été par son ministre des forces armées. Ce ne serait pas la première fois dans l'Histoire. Ne sourcillez pas, mon cher Lemai, il me faut reconnaître que vous avez su attirer notre attention sur ce qui est, n'ayons pas peur des mots, une opération militaire d'Aryan hors de ses frontières.

– Une opération militaire certes, mais souhaitée par les populations locales, précisa Zanelli, le ministre des Affaires Etrangères.

– Vous y croyez vous, demanda le Président?

– Non, mais comment prouver le contraire? D'autant qu'il me semble que nous avons fait la même chose au Rundai, il y a deux ans, contre mon avis, je me permets de vous le rappeler.

– Une centaine de parachutistes pour régler une dispute de frontières! précisa Alain Lemai.

– Cent de trop. Rappelez-vous le tollé général au Congrès des Nations!

– On y trouvait déjà la main d'Aryan.

Le Président leva le bras pour obtenir le silence. Puis, c'est d'une voix grave et avec un ton solennel qu'il prononça ces mots décisifs:

– Zanelli, vous allez vous rendre au Congrès et y prononcerez un discours qui ne devra rien laisser ignorer de notre fermeté. Vous savez faire.

Le ministre se rengorgea.

– Je me montrerai digne de votre confiance.

– Discours que vous prononcerez la culotte baissée, dit Lemai, je vois cela très bien.

C'est John Lloyd qui répondit à la place de son collègue. Newlandais, il était ministre des Finances et ne semblait pas porter les militaires dans son cœur:

– Puisque ces messieurs les chamarrés semblent aussi pointilleux sur l'honneur du Pays, qu'ils exposent leurs plans!

Le ministre de la Défense se tourna vers le chef d'Etat major de l'Armée de Terre, le général Alex Von Tempelhof, un Austrien pur race au visage taillé à coups de serpe, tel un personnage de bandes dessinées. Il descendait d'une fameuse lignée de guerriers. Son père le Maréchal Franz Von Tempelhof avait eu le douloureux honneur de signer la capitulation de l'Austrie lors du dernier conflit. Cependant, le fait que, vingt deux ans après, le fils eût accédé au poste de Chef des Armées de Terre des Etats-Unis d'Acadie, montrait, d'une part, la volonté d'oubli des vainqueurs Vallons et Newlandais et soulignait, d'autre part, l'équilibre permanent que nécessitait le fonctionnement de la Fédération.

En effet, si le Président du moment ainsi que le ministre de la Défense étaient vallons, le ministre des Finances venait de Newland, celui des Affaires Etrangères de Ligurie, le ministre de l'Intérieur d'Austrie etc... En outre un Austrien était à la tête de l'Armée de Terre, un Ligure commandait l'Armée de l'Air; la Marine avait pour chef un Newlandais.

Alex Von Tempelhof se raidit et déclara:

– Il faut les forcer à se retirer.

– Intéressant, remarqua Lloyd.

– Continuez, fit le Président .

– Qui a fauté par les armes doit périr par les armes.

– Je connais ce proverbe, dit de nouveau Lloyd. Jeune député, je l’ai cité à la tribune du Parlement chez nous, en Newland, alors que vos armées tentaient d’envahir le pays, également sans préavis.

– Nous n’aurions fait qu’une bouchée de vous, rétorqua vivement Von Tempelhof, si le Président de la Vallonie n’avait décidé d’intervenir contre l’avis de son Parlement.

– Mon oncle, Charles Renom! se rengorgea le Président.

– Derrière chaque Austrien il y a un soudard qui sommeille (surnom donné aux Austriens pendant la guerre), reprit Lloyd.

Tempelhof s’était levé, blanc de rage:

– Je ne permettrai pas! s’exclama-t-il.

Lloyd s’était également levé. Le Président haussa le ton:

– Messieurs, vous oubliez où vous êtes!

Lemai fit un geste sec. Tempelhof obtempéra, et se rassit en jetant un dernier regard noir à Lloyd. C’est en même temps qu’ils présentèrent leurs excuses au Président. Celui-ci avait l’air plus amusé qu’en colère. Ces sortes d’escarmouches étaient fréquentes entre les ministres. La Fédération avait à peine vingt ans; des siècles de rivalité armée ne pouvaient s’effacer en un laps de temps si court.

– Combien de fois faudra-t-il répéter que remuer le passé est stérile, surtout en ce moment... Donc Général, si j’ai bien compris, vous êtes pour une intervention armée.

– Affirmatif, comme l’avait décidé votre oncle contre nous.

Le Président hocha la tête:

– Et il faut reconnaître qu’il a eu raison... mais les circonstances ne sont plus les mêmes... Aryan se trouve à des milliers de kilomètres.

– Ce n’est pas un problème, affirma l’Amiral Blood... si vous nous en donnez les moyens. (Vittorio Zamora –le chef de l’Aviation– confirma la même position.)

– Qu’entendez-vous par moyens? s’enquit le Président, d’un ton où transparaissait l’inquiétude.

– Toujours plus et encore davantage, renchérit Lloyd, le propre du militaire n’est-il pas d’être insatiable et d’en vouloir toujours plus?

– N’était le lieu, vous auriez vu ce que vous dit l’armée! lança Zamora, en esquissant le geste.

– Je vous en fais un autre, moral, répliqua Lloyd.

Toujours serein, le Président tapota avec un bâton sur le rebord de la table, tel un maître d’école.

– Messieurs, allons... allons.

Puis il se tourna vers Lemai.

– Pour une fois vous êtes bien silencieux mon cher Alain.

– Mon silence épouse ma perplexité. Tout le monde a raison. Tempelhof quand il dit qu’il nous faut intervenir; Zamora et Blood lorsqu’ils réclament des moyens que nous n’avons pas; Lloyd quand il dit que cela coûterait la peau des fesses.

– Vous outrepassiez mon langage, très cher, mais l’idée est là.

– Si j’ai bien compris également, mon cher Lloyd, pas un sou de plus pour l’Armée paraît être votre doctrine. Vous semblez oublier ce que cela a failli coûter au Newland dans un passé qui n’est pas si loin!

– Je ne permettrai pas qu’on mette en doute mon patriotisme!

– Loin de moi. Je constate simplement qu’il s’arrête au portefeuille, ne faisant, en l’occurrence, que refléter l’attitude de nos chers concitoyens. Mais peut-être que le Président pourrait dire ce qu’il en pense?

Celui-ci voulut prendre une certaine hauteur tout en se montrant humble, exercice dans lequel il excellait:

– Contrairement à l’opinion qu’on s’en fait généralement, un Président n’est pas Dieu. Roi pas davantage. Nous avons changé de régime. Celui-ci impose de tenir compte de l’opinion des électeurs. Les députés ne se feraient pas faute de me le rappeler. Or, l’affaire n’a fait la une des journaux qu’une journée, pas davantage. Croyez-vous que notre peuple accepterait que ses enfants aillent donner leur vie pour quelques arpents de sable?... Comment leur faire croire que nous sommes menacés par Aryan?

Lemai intervint:

– Il faudra attendre sans doute que nous recevions les premières bombes sur le coin de la gueule, que leurs parachutistes touchent terre sur nos plages au milieu de nos pépées en pleine bronzette et que leurs sous-marins jouent aux requins géants pour qu’enfin ce peuple Roi prenne conscience d’un certain danger!... Je ne sais pas qui a dit que la Démocratie avait le ventre mou?

– Mon oncle, toujours mon oncle, se rengorgea le Président.

– S’il s’est trouvé qu’il a pu durcir sous la pression des événements, continua le général Lemai, si les Démocraties partent battues mais sont gagnantes à l’arrivée, il ne faut pas croire que c’est une loi immuable inscrite quelque part dans le Ciel. Soyons plus clairvoyants que notre Roi, le peuple, et donnons lui dès maintenant les moyens qui lui feront défaut à son réveil!

– S’il s’agissait simplement de mon portefeuille, répliqua Lloyd, avec quelle joie je le viderais sur cette table mais il s’agit des poches de nos électeurs! Si vous connaissez un moyen de convaincre les membres de la commission des finances, mon cher professeur de morale, nous y allons ensemble, tout de suite. Je ne suis pas un magicien mais un pauvre ministre.

– Ayant une toute autre conception de mon rôle, veuillez accepter ma démission, s’écria le ministre de la Défense d’un air théâtral.

Le général ayant la démission aussi facile que la verueur de son langage, celle-ci ne fut prise au sérieux par personne...

Au Congrès des Nations, le gouvernement des Etats-Unis d’Acadie éleva une ferme protestation et somma Aryan de retirer ses troupes, sans préciser toutefois ce qu’il ferait s’il n’obtempérait pas. Le représentant de ce dernier, nullement troublé, répondit qu’aucune loi internationale n’avait été transgressée. La liberté d’un peuple à faire appel à un autre pour sa défense étant inscrite en toutes lettres dans la charte des Nations.

C’est un peu le même thème, mais élargi, que développa le délégué d’Aryan au cours de la séance extraordinaire du Congrès. L’orateur n’étant, en l’occurrence, que le premier Ministre lui-même. Iwo Jima, dont c’était la première apparition en public sur la scène mondiale, fut humble, brillant, sérieux, maniant l’humour tel un maître Newlandais... Après avoir entendu ce plaidoyer émouvant en faveur de la Paix dans le Monde, aux accents si sincères, comment aurait-on pu faire croire aux Acadiens que cet homme ne rêvait que de conquérir leur pays?...

Ce fut du grand art. Certains observateurs et journalistes n’hésitèrent pas à écrire que le Président Renom lui-même, avec son incontestable talent d’orateur, était dépassé, ce qui ne lui fit pas plaisir.

Ainsi que l’avait laissé prévoir le ministre des Finances John Lloyd, les deux Assemblées d’Acadie, avec une similaire et remarquable étroitesse de vue, refusèrent de voter une substantielle augmentation du budget des Forces Armées, assurées d’un soutien populaire qui n’aspirait qu’à la paix et à l’argent du beurre. Non seulement le budget ne fut pas augmenté, mais une réduction de celui-ci fut évitée de justesse, les industriels de l’Armement ayant menacé de couper leurs subventions au Parti Majoritaire.

– Des veaux! s’exclama Lemai, quand fut connu le résultat du vote, nous sommes devenus un peuple de veaux, vous pouvez être fier de vous Monsieur le Président.

– Quelle que soit notre amitié, mon cher Alain, vous oubliez que vous parlez au Président des Etats-Unis d’Acadie.

– Un Président que les historiens jugeront sévèrement.

– Je ne vous permets pas.

Le général Lemai le coupa:

– Vous ne pouvez interdire à un simple citoyen de dire ce qu’il pense, c’est inscrit en toutes lettres dans la Constitution: simple citoyen, en effet, car je vous renouvelle ma démission, cette fois définitive et sans appel.

20 La FACON

Le Congrès des Nations décida l’envoi d’un détachement de la FACON (Forces Armées du Congrès) au Randjarii.

Dans l’euphorie de l’indépendance obtenue, chaque nouvel état de l’Aurique du Nord –à part le Bwundi et le Guarana– s’était doté dans l’ordre: d’un chef, d’un drapeau, d’un hymne national, d’une armée, d’ambassades, d’ambassadeurs, ainsi que d’assemblées diverses dont les membres furent élus ‘démocratiquement’. Les Chefs se désignèrent eux-mêmes. Une fois toutes les façades des Etats mises en place, on commença par regarder en arrière, c’est-à-dire comment assurer la subsistance des citoyens qui commençaient à douter qu’indépendance puisse rimer un jour avec abondance comme on le leur avait laissé entendre. Les diverses assemblées, trop préoccupées par leurs problèmes internes, ne jouant pas leur rôle d’intermédiaire entre le pouvoir et le peuple, celui-ci descendit dans la rue, comme l’avaient fait, bien avant eux, les peuples d’Acadie. A l’instar de ces très anciens pays, les chefs des nouveaux utilisèrent les mêmes procédés: interposer entre leur chère personne et leur non moins cher peuple une soldatesque pourtant issue de ce dernier.

Un autre moyen, bien connu également, consistait, quand cela n’allait pas très bien chez soi, à aller mettre son nez dans les affaires des autres. Les querelles de frontières constituant à cet égard un réservoir de litiges inépuisable, le Congrès des Nations n’en finissait pas de retentir des querelles incessantes entre les délégués. C’est alors que le Président Renom lança l’idée d’une Force Internationale.

Les Etats-Unis d’Acadie et Aryan se mirent d’accord pour ne pas participer à cette Force qui resta donc le domaine réservé des nouveaux Etats. On assista à de belles empoignades. En premier lieu, l’accord n’ayant pu se faire sur le nom et la nationalité du Chef, il en fut désigné 12, autant que d’Etats. Chaque général n’exercerait son commandement que pendant un mois. Le nombre de soldats fut fixé à 100 par pays, quel que fut sa taille. Chaque contingent était autonome, avec ses officiers (plus nombreux que les hommes) et son matériel. Et enfin, dernière clause, condamnant à l’avance l’organisme, pour chaque opération l’unanimité était requise.

A peine mise sur pied, la FACON se ridiculisa. Dès les premières opérations, décidées après moult palabres, des détachements refusèrent de prendre les armes contre leurs frères; d’autres les retournèrent contre leurs collègues. Si bien qu’après quelques interventions aussi décevantes que coûteuses, les Etats se gardèrent désormais de faire appel à elle pour régler leurs litiges et refusèrent à continuer d’entretenir cette armée de cirque qui finit par trouver son unité et sa cohésion en se transformant en une compagnie de mercenaires se servant sur le terrain. Ce qui ajouta encore un peu plus à la confusion générale. Devant ce constat d’échec, il fallut en revenir à la case départ en faisant appel aux anciens ‘protecteurs’ acadiens, rebaptisés en l’occurrence ‘conseillers’. Cependant qu’Aryan mettait au point une inattendue utilisation de cette FACON.

Sans publicité mais avec efficacité, lui fournissant à la fois armes et ‘techniciens’ Iwo Jima fit de ces légions fantoches le bras déstabilisateur qui allait si bien servir ses projets.

Au milieu de l’année 24 le nombre de sous-marins d’Aryan avait dépassé celui de l’Acadie et dix porte-avions étaient simultanément mis en chantier. Le Sukuru XIV faisait ses premiers essais et se révélait d’emblée comme un redoutable chasseur bombardier, le meilleur de sa génération.

Les deux événements remarquables en Acadie furent que le Furax d’Ocetto avait remporté pour la première fois le championnat de balle au pied d’Acadie en écrasant l’Olympique de Ville Neuve et que Miss Monde avait son premier chagrin d’amour.

21 Les Jeux d'Aran

Poursuivant son œuvre de recherche sur la civilisation Sunamienne, C. Colombo publia un supplément à son ouvrage vedette, lequel s'intitulait: Les Jeux d'Aran.

Il s'agissait d'un événement qui consistait à rassembler tous les 5 ans, à Dolf, la capitale du Sunam, (ce super Etat qui occupait alors toute l'Aurique à l'exception d'Aryan) tous les athlètes du Monde afin de s'affronter autour d'un Stade. Ils s'appelaient Jeux d'Aran, on ne savait trop pourquoi? Le Maître proposait de faire revivre ces jeux et d'en assurer l'organisation ainsi que le financement.

L'idée fit choc, tellement la soif de jeux était la caractéristique de l'époque. Mais cette fois l'affaire était d'une trop grande ampleur, les détracteurs de C. Colombo trop nombreux et les retombées politiques ainsi que financières trop importantes, pour que cela fût laissé aux mains d'un seul.

Les Etats s'en emparèrent; dans chaque pays fut créé un comité pour les Jeux d'Aran qui se groupèrent dans un super comité. Ville Neuve, qui avait offert un immeuble entier de trente étages pour abriter les bureaux de cet organisme, fut désigné pour être le siège des premiers jeux, lesquels devaient se tenir à l'Automne

Aryan s'était tout d'abord tenu à l'écart du mouvement pour les raisons que nous connaissons, n'hésitant pas à fustiger le côté par trop mercantile de l'affaire. Mais, lorsque avec un temps de retard, il vit tout l'intérêt qu'on pouvait en retirer, il fut un des plus assidus aux réunions du comité où la rigueur et le sens de l'organisation de ses délégués firent beaucoup pour mettre de l'ordre dans les débats. En contrepartie, une version expurgée du livre 'Sunam la Magnifique' fut publiée d'où il ressortait qu'il y avait effectivement eu une ancienne civilisation dont Aryan était le digne descendant, l'épisode du couple originel étant cette fois définitivement passé sous silence.

Les Jeux eurent lieu à la date prévue ce qui, en soi, constitua un événement tant les problèmes à résoudre furent multiples et complexes.

Leur succès dépassa l'imagination... Ce fut un véritable conflit mondial par muscles interposés. Le sentiment national de chaque Etat se trouva exacerbé, chauffé à blanc. Dans ces conditions, il apparut vite que l'Acadie allait recevoir un magistral camouflet. Le patriotisme au nom duquel tant de vies furent fauchées au cours de la longue histoire de ces peuples était devenu une notion complètement démodée. D'autre part, le strict amateurisme imposé pour ces compétitions n'incitait pas les sportifs Acadiens à se défoncer comme ils le faisaient dans les sports populaires et rémunérateurs qu'étaient les balles au pied, au panier, au filet, à la main, de volée, au bâton pratiqué aussi bien sur le gazon que sur la glace.

Les Colorés remportèrent toutes les courses de vitesse ainsi que les différents sauts; les Aryans les courses de fond ainsi que les disciplines dites techniques. Pas une médaille ne fut remportée par un Acadien mâle. Même les Austriens qui avant la guerre excellaient dans ces sports semblaient amollis, avachis... "des veaux" avait dit le général Lemai, "des veaux" répéta t-il tout au long de ces Jeux. Cependant que les journaux s'enthousiasmaient pour les magnifiques prouesses, le peuple, dans son bon sens, commençait à ressentir frustration et dépit devant le comportement de leurs représentants. Ils n'hésitaient pas à accuser les dirigeants d'incompétence, lorsque... lorsque, une certaine Peggy Rabbit, une jeune Newlandaise, remporta toutes les courses de vitesse ainsi que le saut en longueur, sauvant l'honneur de l'Acadie. Elle devint une héroïne nationale, telle cette Joan of Ark qui s'était illustrée dans la lutte ancestrale que se livrèrent les Vallons et les Newlandais.

Alors que les Acadiens avaient trouvé en ses victoires un baume à leur dépit Aryan y vit la preuve que l'Acadie était devenu un pays de femmes ... "des veaux" avait dit Lemai... des "femelles" ironisa Aryan.

22 Remous à Acadia

Quelques jours avant les Jeux, l'Armée d'Aryan occupa le Sehoto. Ce pays semi-désertique, peuplé d'environ un million de Cuivrés, séparait le désert du Randjarii de l'Océan. Son sous-sol, riche en minerais rares était exploité par des compagnies acadiennes. Elles durent plier bagage. L'affaire n'eut pas un grand retentissement en Acadie. A la veille d'un événement déjà si prodigieusement populaire, on n'allait tout de même pas gâcher le plaisir du bon peuple par des histoires de déserts situés à des milliers de kilomètres que pas un Acadien sur des millions n'était capable de situer sur une carte. Pas une ligne de journal, pas un mot de commentaires ne relata l'événement. Le Président qui ne pensait qu'à soigner sa popularité, suivait l'opinion publique au lieu de la précéder. Lui aussi jouait à l'autruche et se contentait de faire en sorte qu'à chaque sondage hebdomadaire il ne tombât pas en dessous des 50 %.

Certains songèrent à changer de Président. Il restait toutefois encore deux ans avant l'échéance normale... Les imaginations se mirent au travail mais les solutions frisaient toutes l'illégalité. Le seul éventuel remplaçant pouvant faire l'accord entre tous ces groupes hétérogènes était le général Lemai, l'ancien ministre de la Défense. Mais il faisait de la stricte légalité une condition sine qua non. Allait-on également devoir changer de candidat?... De guerre lasse on dut se résoudre à attendre, alors qu'en coulisses, tel un renard matois, le Président Renom suivait l'Affaire.

Pendant ce temps Aryan, qui ne traînait pas derrière lui ce boulet de l'opinion publique et qui analysait chaque jour la moindre nouvelle en provenance d'Acadie, augmentait son armement à la mesure de ses déclarations enflammées en faveur de la Paix.

23 Attentat

Si le premier ministre d'Aryan n'avait guère à se soucier de son opinion publique il n'en était pas pour autant à l'abri d'autres dangers!

Comme il s'apprêtait à prendre place dans un hélicoptère, une grenade fut lancée en provenance du cordon de protection mis en place par l'armée, qui disputait à la police l'honneur de protéger S H E le Premier Ministre. L'appareil fut entièrement détruit, le Premier Aryan projeté à terre et relevé baignant dans son sang. L'émotion fut considérable au sein du Gouvernement, beaucoup moins dans le Peuple, bien qu'il fût fait état de nombreuses manifestations 'spontanées' en faveur du chef du Gouvernement. Le coupable, un jeune soldat, se laissa arrêter sans difficultés. Son visage d'abruti parut à la une de tous les journaux écrits et télévisés. Il avoua 'aisément' qu'il avait accepté de l'argent d'un homme blond afin de pouvoir soigner ses vieux parents atteints d'une maladie nécessitant des soins coûteux. On y vit tout de suite l'œuvre de l'ASE (l'Agence pour la Sécurité Extérieure d'Acadie) qui cherchait à déstabiliser Aryan afin de mettre main basse sur le pétrole du Randjarii. De son lit d'hôpital, le chef du Gouvernement, dans un élan d'immense magnanimité, demanda la grâce du soldat égaré, la prise en charge de ses parents et le vote d'une loi d'assistance médicale pour les nécessiteux.

Avertie officiellement par un membre du Cabinet d'Iwo, Izu décida, dans un premier temps, de ne rien faire, son émotion n'ayant pas été supérieure à celle du peuple. On lui fit comprendre, cependant, que sa place était au chevet de son époux. C'est ainsi que le pays put voir Son Honneur la femme du Premier Ministre, lui tenant la main dans un geste de touchante dévotion. Ce qui valut à Izu quelques gentils sarcasmes de la part d'Annah.

On dut amputer la jambe gauche d'Iwo. Ce fut avec une jambe artificielle qu'il reparut à la fin de l'été. Depuis son lit d'hôpital, il n'avait pas cessé cependant de diriger les affaires du pays au grand dam de ceux qui aspiraient à sa succession et qui, chaque jour, ne manquaient pas de l'assurer de leur dévouement.

Est-ce parce qu'il avait vu la mort de près où parce que, se sentant diminué par son infirmité, il cherchait une compensation? Toujours est-il que la politique d'Aryan devint plus dure, moins nuancée, comme si son chef était décidé à brûler les étapes dans la conquête du Monde.

Ayant appris le début de revirement d'opinion en Acadie, il fit revenir son fils qu'il dirigea immédiatement sur un collège militaire. Dans la semaine qui suivit, l'Armée d'Aryan envahit un autre pays. Une nouvelle fois, le Président Renom, dans son optimisme naïf et invétéré, décrocha le téléphone vert pour faire savoir à son interlocuteur qu'il commençait peut-être à aller un peu loin et que la prochaine fois ce ne serait peut-être plus quelques soldats misérables que l'Armée d'Aryan aurait en face d'elle, mais la glorieuse Armée d'Acadie. Iwo Jima l'assura une nouvelle fois de sa profonde dévotion à la Paix, avec toutefois moins d'assurance dans le propos, comme s'il se moquait dorénavant de ce que pouvait penser ou faire le Président des Etats-Unis d'Acadie.

Celui-ci chargea le général Lemai, qui venait d'accepter de nouveau le poste de responsable de la Défense, de mettre en œuvre la politique de relative fermeté qu'il venait d'inaugurer.

24 Un processus fatal

Gérald Renom s'était présenté aux élections comme le seul homme capable de garantir la Paix sans se livrer à un trop coûteux réarmement, ses relations privilégiées avec son 'ami' Iwo Jima valant à elles seules des dizaines de bateaux, des centaines d'avions, des milliers de blindés, des millions d'hommes en armes, ce que ne demandaient qu'à croire tous ceux qui en Acadie ne voulaient ni payer de leur personne ni ouvrir leur porte-monnaie. Son principal adversaire était le général Von Tempelhof, membre important du MRA (Mouvement pour le Renouveau de l'Acadie). S'étant mis en congé de l'Armée, il développait des thèses opposées. Il eut beau jeu de démontrer que, de télégrammes d'amitiés en messages de foi en la Paix, Aryan était en passe de devenir le maître de tout le continent sud. Il prophétisa que la dernière dépêche 'amicale' du grand ami, le dictateur d'Aryan, serait déposé à la Maison Ronde par le commandant de l'unité parachutiste venu en prendre possession... si l'Acadie avait la funeste idée de réélire le candidat Renom. Ce dernier, qui ne pouvait ignorer ce qui crevait les yeux de tout homme sensé, s'accrochait cependant à la fiction d'une paix possible parce que cette idée plaisait aux électeurs. Evoquant le passé guerrier de la famille de Tempelhof, il laissa entrevoir ce que l'élection d'un 'fauteur de guerre' –le terme même employé par les commentateurs Aryans– signifierait pour le pays...: un effort d'armement énorme qui toucherait la plus petite poche et qui aboutirait, aussi sûrement que 2 et 2 font 4, à un nouveau conflit, mondial cette fois, l'Histoire nous apprenant que la course aux armements aboutit toujours à l'emploi des armes.

Réélu avec une confortable majorité, Gérald Renom eut cependant un geste digne d'un homme d'Etat. Il nomma son adversaire de la campagne électorale au poste suprême de chef d'état-Major des Armées, sur proposition du ministre Alain Lemai, ce que l'électeur lambda ne comprit évidemment pas et que ne manqua pas de souligner la propagande Aryane: "la prétendue Colombe introduit un épervier dans le pigeonier".

Dès sa nomination au poste de Ministre de la Défense, qu'il avait acceptée avec beaucoup de réticence, le général Alain Lemai décida de lancer une opération afin de frapper l'opinion publique.

Aryan n'occupait encore que les Etats à la périphérie du Randjarii, mais des renseignements laissaient prévoir un prochain mouvement en direction de l'Océan, côté nord, vers le Pundjab, Etat géographiquement le plus proche du continent Acadien. Une Force-Mixte, Marine et Air, fut un peu hâtivement mise sur pied afin d'occuper le Pundjab avant l'arrivée de l'armée Aryane, laissant aux Affaires Etrangères le soin de trouver un prétexte à cette intervention.

Ce ne fut pas glorieux.

L'armée de l'air fut chargée d'occuper les deux seuls terrains utilisables au Pundjab, cependant que la Marine protégerait les côtes. Lorsque les avions transports de troupes s'apprêtèrent à atterrir, ils eurent la mauvaise surprise de voir que l'Armée Aryane s'y trouvait déjà.

Le carburant étant insuffisant pour le retour, ils furent contraints de demander aux occupants l'autorisation d'utiliser leur terrain. Ces derniers, fort courtois, leur permirent même de faire le plein pour le vol retour!

Il va sans dire que cette expédition ne redora pas le blason de l'Armée, laquelle se trouva encore plus mal venue de demander de l'argent. "Pas un sou pour les clowns" se révéla être un slogan qui connut son heure de gloire.

Ne se jugeant plus apte à arbitrer les querelles qui n'allaient pas manquer de renaître parmi les trois Armes, le général Lemai démissionna une nouvelle fois, désespérant de voir les yeux de ses compatriotes se dessiller.

Quant au numéro un Aryan, passé maître ès-déguisement en colombe de la Paix, il ne s'écoulait pas une semaine sans qu'il n'apparût sur les écrans acadiens. Chantant au cours d'une fête campagnarde, visitant un centre de vacances, inspectant un hôpital, une usine, des unités de logements sociaux. On le vit même tenir dans ses bras un bébé de couleur, soulignant par là son absence totale de préjugé racial.

Quant aux renseignements concernant la réalité de la vie en Aryan, ils filtraient de plus en plus difficilement, à mesure que les frontières, de plus en plus étanches, s'allongeaient.

25 Que la Paix est douce!

Le Premier Jour de l'an 30, l'Armée d'Aryan occupa le dernier Etat encore indépendant en Aurique. Afin de mieux marquer le début d'une ère nouvelle, il proposa au Congrès des Nations de rebaptiser le continent: Sunam, ainsi qu'il s'appelait autrefois avant d'être colonisé par les Acadiens. Flattées, les populations en oublièrent qu'elles venaient de changer de maîtres.

Cependant que le Parlement d'Acadie continuait sa petite guerre avec le Président, de plus en plus empêtré dans ses contradictions.

Mis à part cet évènement qui ne touchait guère les Acadiens, l'année 30 se présentait sous des heureux auspices. Les salaires étaient confortables, le niveau de vie semblait suivre une courbe ascendante dont on ne voyait pas la fin. Les distractions en tout genre étaient en passe de devenir la première industrie nationale alors que des pans entiers des industries traditionnelles s'effondraient sous la poussée des exportations aryanes –à commencer par l'automobile. Certains politologues n'hésitaient pas à dire et écrire que si Aryan avait la patience d'attendre, il pourrait se faire l'économie d'une guerre classique. Mais l'ASE (Agence pour la Sécurité) confirmait un effort d'armement sans précédent qui aurait donné le frisson aux populations si elles avaient seulement voulu en prendre connaissance.

Le Congrès des Nations s'était considérablement transformé: disputes sans fin à propos de tout et de rien, discours-fleuves et oiseux n'avaient plus cours. Le Sunam, nouveau nom du continent sud, parlait d'une seule voix, une voix qui s'exprimait en Aryan avec tout le cérémonial que comportait l'usage de cette langue en public.

A l'ouverture de la session de printemps, la venue du Premier Ministre d'Aryan fut annoncée avec solennité. Iwo Jima débarqua en début de matinée d'un avion spécial d'Aryanair, suivi d'une délégation au sein de laquelle on remarqua un jeune homme avec lequel il présentait beaucoup de traits communs: son fils, 19 ans, bientôt 20, qui allait lui servir d'interprète. Les années avaient enrobé le premier Aryan d'un empâtement notable. Elles lui conféraient aussi une austérité et une gravité qu'accentuait le port de lunettes fumées. Les commentaires furent variés. Pour certains journaux féminins c'était la tristesse de l'homme seul, inconsolable du retrait de sa si belle femme dans un couvent. Pour la presse à sensations, les lunettes noires cachaient un œil crevé par une

maîtresse jalouse. Les admirateurs d'Aryan le reconnurent comme l'image-type du Père du Peuple conscient de la gravité de sa mission. Enfin, pour ceux qui restaient capables de réfléchir, l'homme de qui la paix du monde dépendait restait une énigme vivante et bien malin celui qui aurait prétendu, même partiellement, connaître le fond de sa pensée.

L'opinion publique n'aurait pas compris que le Président Renom, en personne, ne vienne accueillir celui qu'il continuait d'appeler son 'grand ami', bien que de franches conversations en fermes protestations, le Sunam se trouvât désormais sous l'unique botte d'Aryan.

On les vit se faire l'accolade sur le tapis rouge déroulé à la sortie de l'avion. Le Président s'anima un peu avec le jeune interprète. Puis les deux délégations se séparèrent, celle d'Aryan prenant le chemin du Congrès.

26 Annah et Iwo Junior

Le voyage triomphal du Premier Aryan fut retransmis presque intégralement dans son pays. Annah qui s'intéressait de plus en plus à la politique, n'en perdit pas une miette. Elle questionnait à tout propos Izu sur la vie en Acadie dont la caméra ne donna cependant que quelques furtifs aperçus.

Lorsqu'elle se focalisa à un moment sur le Président Renom, Annah demanda à Izu:

– C'est avec lui que tu as déjeuné?

– Oui.

– Qui est le jeune homme avec qui il parle?

– Comment veux-tu que je sache?

– Regarde.

Izu porta son regard vers l'écran et resta sans voix.

– C'est Iwo Iwo? suggéra Annah.

Izu fit oui de la tête. Elle était comme tétanisée. Cela faisait dix ans maintenant qu'elle ne l'avait pas vu! Comme il était grand, comme il était beau!

Commentant plus tard la même scène à Mitsuei, Annah employa les mêmes qualificatifs.

Au cours de leurs dix ans de vie commune, le fils d'Izu était resté un sujet tabou. Annah et Mitsuei l'évoquaient souvent, entre elles. Il devait en être de même pour la mère! Mais jamais elle n'exprima la moindre parole à son sujet. Il arrivait aux deux jeunes femmes d'imaginer que l'épouse du premier ministre avait rayé son fils de sa vie! Au vu de la réaction d'Izu en face de l'écran, Annah décida de rompre ce silence devenu trop lourd. Elle voulut tout savoir depuis la naissance jusqu'au jour où sa mère l'avait pris sur ses genoux pour la dernière fois à Hauvard.

Les souvenirs affluèrent. Izu parla, à en perdre le souffle, en présence d'une Annah passionnée qui n'intervenait que pour relancer l'évocation.

Le lendemain matin, Mitsuei les retrouva endormies, Izu sur le divan, Annah dans un fauteuil. Elle n'avaient pas voulu quitter la pièce où, sous la direction de sa mère, Iwo Iwo avait étudié longtemps.

Pendant tout le séjour d'Iwo Jima à Ville Neuve Annah ne manqua aucun bulletin d'informations, ni à la radio, ni à la télévision, tout en épluchant consciencieusement les trois journaux. Au retour de la délégation elle eut de nouveau l'occasion, très brève, de revoir celui qu'elle avait spontanément baptisé son 'grand frère'.

Le même jour elle s'enferma un long moment avec Mitsuei dans la chambre de celle-ci. Quand, le soir venu, Izu s'étonna de ne pas voir Mitsuei, Annah lui confia qu'elle avait dû s'absenter brusquement parce que sa mère était mourante.

– Elle aurait pu m'en parler, je lui aurais donné de l'argent pour son voyage.

– Je lui en ai donné, moi... Tu te reposais, nous n'avons pas voulu te déranger.

L'air important et mystérieux que prit Annah pour prononcer ces paroles lui fit soupçonner un instant autre chose mais elle était trop fatiguée pour vouloir questionner davantage; elle se contenta de demander combien de temps la jeune fille serait absente?

Pendant les deux jours qui suivirent, Izu fut réellement intriguée par le comportement d'Annah. Celle-ci se mettait à chanter à n'importe quel moment, ou à esquisser quelques pas de danses, prenant un air hautement mystérieux quand Izu voulait savoir ce qui se passait...

On était à la fin du premier mois d'automne, la saison la plus belle en Aryan. Les violents orages traditionnels en cette fin d'été avaient chassé les fortes chaleurs. Certaines journées voyaient encore les températures s'élever au dessus de 25°, mais les nuits restaient fraîches. Quant au ciel, sa luminosité enchantait les yeux et donnait aux êtres sensibles une impression de légèreté. Cependant que la nuit, les corps célestes brillaient de tout leur éclat.

Comme chaque septième jour, lorsque le temps le permettait, Izu se leva de bonne heure pour se rendre dans le parc où elle pouvait, enfin, errer seule, en communion avec cette nature qu'elle aimait, mais que lui confisquait la présence des jardiniers en semaine.

Son mari ne venait plus que très exceptionnellement dans cette résidence attribuée par le pouvoir. Cependant il avait convenu avec Izu que le Parc serait toujours parfaitement entretenu et les plantes soignées avec dévotion. Un proverbe aryan ne disait-il pas: "l'homme est à l'image de son jardin!". Certes, tout cela coûtait cher; "moins cher cependant qu'une actrice du Théâtre National et cent fois plus reposant!" plaisantait Izu.

Certains arbres fruitiers tardifs étaient en fleurs alors que d'autres voyaient leurs feuilles se colorer de roux. Une légère brise du nord amenait un air tropical qu'un long parcours avait attiédi et imprégné, au passage, des odeurs de tout un continent. Seul, un odorat particulièrement affiné permettait de les détecter. Izu n'avait pas son pareil pour donner la direction du vent. Simplement en pointant le nez au dehors, avant même que de porter son regard vers les nuages, les fumées ou l'inclinaison d'un roseau.

Mitsuei, bien que fille de la campagne, s'en émerveilla un jour.

– Comment faites-vous, Votre Honneur?

– C'est mon nez: il se met tout seul dans la direction du vent.

Comiquement, Mitsuei tenta de le faire, puis secoua la tête:

– Je n'y arrive pas.

– Pourtant avec les narines que tu as ...

C'était ce qu'il ne fallait pas dire. Si un jour elle avait de l'argent, déclarait Mitsuei, sa première dépense serait de se refaire le nez.

L'air boudeur et peiné qu'elle afficha, conduisit Izu à la prendre contre elle et lui dire en lui frottant les cheveux de la main:

– Excuse-moi, Mitsuei, je n'aurais pas dû...

– Je le sais, Madame Izu, que je suis laide.

– Tu n'es pas laide.

– A côté de vous et d'Annah!

– Tu es une vraie Aryane, toi au moins...je ne me fais aucun souci pour ton avenir.

– Si vous voulez parler d'un mariage! Très peu pour moi. Jamais je ne serai l'esclave d'un homme.

– On dit ça, on dit ça... Et puis un jour...

– Jamais, réaffirma-t-elle, véhémentement.

Izu reprit doucement:

– Veux-tu dire par là que tu as décidé de renoncer à l'amour?

– Ce à quoi je rêve ne sera jamais possible en Aryan... et comme je n'ai aucune chance d'en sortir un jour... vous voyez bien, Madame Izu!

– Pour le Destin, rien n'est impossible, déclara doctement Izu.

Ses pas l'avaient portée près du grand bassin central où des nénuphars géants se prenaient pour des îles, parsemant la surface de l'eau de taches de velours vert. Elle se pencha. Quelques poissons, curieux, s'attroupèrent sous son image. Puis elle s'assit sur la margelle et s'absorba dans la contemplation de l'eau.

– A quoi penses-tu, maman Izu? fit une voix.

C'était Annah. Elle ne l'avait pas entendue venir. La jeune fille était là, devant elle, esquissant un pas de danse. Sa beauté s'affirmait chaque jour davantage. Depuis peu elle l'avait dépassé en taille bien qu'Izu fût grande pour une femme d'Aryan. Remarquable était la longueur de ses muscles, la finesse des attaches, la souplesse des mouvements. Du roseau elle avait la grâce, du félin la noblesse du déplacement.

Annah s'était rapprochée:

– Comment trouves-tu ma robe? Ne me dis pas qu'elle ne te plait pas!

– Que ferais-tu s'il en était ainsi?

– Je la jetterais aux poissons.

Izu lui prit les mains:

– Annah!

– Oui maman.

– Tu es belle –Annah hocha la tête– très belle, au point que j'en suis parfois jalouse.

– Tu es belle toi aussi maman.

Le compliment fit plaisir à Izu qui reprit:

– Tu es belle et très intelligente. Beaucoup d'étudiants envieraient ton niveau d'instruction. Tu as d'extraordinaires atouts et cependant tu doutes de toi comme si tu étais une toute petite fille.

– Je le sais, je sais que je suis belle, que je suis intelligente, que j'apprends facilement, que je suis ambitieuse et tout et tout... mais à quoi bon!... puisque je suis Noire.

– Annah, ma chérie!

– Laisse-moi parler, veux-tu.

Elle lui avait lâché les mains et se tenait en face d'elle, les traits durcis.

– Je venais à peine d'arriver ici que j'ai entendu cette phrase de ton mari: "à quoi bon lui donner une éducation de Princesse pour la marier à un nègre qui l'enfermera dans sa maison et la battra à sa guise!" Il avait raison, je n'ai pas d'autre issue. J'en ai souvent parlé avec Mitsuei. Certes, dans cette maison je suis une Princesse. Mais il n'est pas certain que tu m'aies rendu le meilleur service. Je ne t'en veux pas, bien au contraire. Ce sera un merveilleux souvenir mais, dès que je voudrai sortir pour me lancer dans la vie, je ne serai plus qu'une Noire, à peine plus qu'une chienne... Dans ces conditions, si j'en avais une, à quoi me servirait mon assurance? (Izu avait toujours fait en sorte d'esquiver le problème, même en pensée. Elle ne savait trop que répondre. Annah continuait, presque rageuse:) Dans ta propre maison, sous ce toit, j'ai déjà un avant-goût de ce qui m'attend dehors.

– On t'a manquée de respect? Qui? Dis-moi qui? s'écria avec force Izu.

– Oh non, elles ont trop peur de toi! Si tu voyais leurs regards quand tu as le dos tourné!

– Mitsuei aussi?

– Oh non, pas Mitsuei. D'ailleurs, je vous soupçonne toutes les deux d'être atteintes de cécité. Vous ne me voyez pas comme je suis, car je suis noire maman, pas café au lait ... très noire, noirissime –elle appuya sur le mot avec une sorte de rage, la même que l'on lisait dans ses yeux. (Izu voulut lui prendre les mains, mais elle esquiva en disant:) Ne me touche pas, je me déteste.

Des larmes, annonciatrices de la fin de la crise, apparurent enfin. Izu, bouleversée, l'attira dans ses bras. La jeune fille avait hélas raison. En Aryan, il n'y avait aucun avenir pour une femme, noire de surcroît. Elle songea à s'évader d'Aryan pour aller vivre avec Annah en Acadie... Elle pourrait toujours demander aide au Président Renom qui l'avait si bien accueillie ainsi que sa femme Suzanne!

Entre deux sanglots, Annah s'écria:

– Pourquoi suis-je Noire?

–Tu es Noire, certes, mais tu as toutes les qualités dont peut rêver une femme.

– Je préférerais être blanche et avoir les mêmes qualités. Izu éclata de rire:

– Je te retrouve bien là: tout avoir, tout savoir, une intransigeance à faire peur parfois... On ne peut pas tout avoir, Annah... Crois-tu que ma vie me satisfasse? Ai-je même l'espoir qu'elle puisse un jour changer... Qui te dit, qu'un jour être Noire ne sera pas un atout?

– Dans mille ans peut-être, ou sur une autre planète!

– Non non, pendant les quelques jours que j'ai passés à Hauvard, j'y ai vu les différentes races vivre en parfaite intelligence, se former des couples sans tenir compte de la couleur de la peau. C'est la préfiguration de l'avenir, un avenir qui n'est pas si lointain.

Annah se calmait, Izu reprit:

– Tu ne m'as toujours pas dit la raison de cette nouvelle robe.

La jeune fille garda encore un moment le silence puis, baissa la tête:

– Je crois que j'ai fait une bêtise.

– Quoi donc encore?

– Tu te rappelles quand nous avons vu Iwo Iwo à la télévision?

– Oui, et alors?

– Alors, alors, j'ai eu l'idée de le faire venir ici.

– Ici?

– Avec Mitsuei nous avons mis l'opération sur pied. C'est la raison de son absence. Cela n'a pas été facile.

Izu ouvrait de grands yeux et sentait son cœur s'accélérer, son souffle se précipiter.

– Vous êtes folles... si cela se sait!

– C'est aujourd'hui qu'il vient et il ne saurait tarder s'il est vrai que les militaires sont pointilleux sur l'heure.

Izu sursauta, se leva d'un bond:

– Annah! tu me dis cela maintenant! tu n'as pas vu comme je suis, pas habillée, pas coiffée!

– Ce n'est pas un mannequin qu'il vient voir, mais sa mère! (Izu ne l'entendait plus, ayant regagné précipitamment la maison.)

Annah prit le même chemin en s'interrogeant, maintenant que le moment approchait, sur les véritables raisons de son plan. Elle n'en eut pas vraiment le temps car Mitsuei apparaissait sur le perron en faisant de grands gestes. Elles coururent l'une à la rencontre de l'autre.

– Quelqu'un vient, lança Mitsuei. Je ne l'ai pas reconnu, mais ce ne peut-être que lui.

En courant elles se dirigèrent vers la porte d'entrée des domestiques et des fournisseurs laquelle donnait sur une ruelle simplement empierrée. La cloche d'entrée retentit. Mitsuei alla ouvrir. Entra un homme en habit de paysan, avec une barbichette, des lunettes et un chapeau. Lorsqu'il l'ôta avant de s'adresser à Annah, apparut une chevelure noire, drue, bien fournie, coupée très court.

– La femme du Premier Ministre m'a convoqué pour 9 heures ce matin.

Annah ne reconnaissait pas l'homme qu'elle avait vu sur l'écran et fit un geste désespéré en direction de Mitsuei qui, venant de fermer la porte, restait en arrière. Sans bouger, celle-ci dit:

– Il y avait un code.

– Le poisson dort sous le nénuphar.

– C'est bien cela, confirma Mitsuei en s'avancant.

L'homme hésita encore un moment, regarda autour de lui puis, avec un soupir de soulagement, ôta ses lunettes, sa barbichette. C'est alors qu'Annah le reconnut:

– Vous êtes Iwo Iwo?

– Affirmatif.

– Je vais vous conduire vers votre mère.

– Je connais le chemin.

Il s'avança seul vers la porte d'entrée principale donnant sur le perron, cependant qu'Annah restait comme pétrifiée... les choses ne s'étaient pas du tout passées comme elle l'avait imaginé.

Mais Iwo Iwo venait de ressortir et faisait de grands gestes en direction d'Annah. Celle-ci commença d'abord à courir puis se mit à marcher d'une façon naturelle sous les regards intéressés, lui sembla-t-il, du jeune homme.

- J’ai appelé, il ne semble y avoir personne.
- Suivez-moi, dit Annah en prenant un air mystérieux.

Suivie par le fils d’Izu, elle se dirigea vers le petit appartement privé où elle passait le plus clair de son temps.

- C’était mon domaine, dit Iwo.
 - C’est le mien maintenant. Entrez. Votre mère ne va pas tarder à nous rejoindre.
- Le jeune homme resta un long moment debout, explorant les lieux du regard.
- Cela n’a pas beaucoup changé, fit-il remarquer.
 - Cela n’a pas changé du tout.

Posant les mains sur les meubles, il s’approcha d’une table sur laquelle des livres étaient déployés.

- Qui étudie ici?
- Moi.

Surpris, il se retourna, semblant soudain prendre conscience de l’existence d’Annah avant de s’asseoir sur le fauteuil tournant et à bascule, placé à ses côtés. En feuilletant un des livres il évoqua:

- J’y ai souffert de nombreuses heures, maman ne me pardonnait rien!
- A moi non plus.

Cette fois il la fixa d’un regard, d’abord étonné, puis pénétrant, direct.

- Qui êtes-vous?
- Je m’appelle Annah.
- Ce n’est pas un prénom de chez nous.
- Cela se voit, non? Je suis originaire du Bwundi. Vous connaissez?
- Oui, j’y suis allé en mission.

Elle n’osa pas demander à quelle occasion, mais le supposa aisément.

- Que faites-vous ici?
- Je suis la dame de compagnie de votre mère.
- Bien jeune pour une dame, non?
- Demoiselle si vous préférez.
- Et comment êtes-vous arrivée ici?
- Votre mère m’a sortie d’une prison. Mais elle vous en parlera mieux que moi.

Elle crut le choquer mais cela avait plutôt l’air de l’amuser.

- Vous vous exprimez bien pour...
- Une femme?
- C’est-à-dire...
- Une noire?

Annah nota dans le regard de son vis-à-vis une gêne révélatrice d’humanité, peu conforme à ce qu’elle imaginait de la tradition militaire.

– Je vais vous mettre à l’aise... Bien que femme et noire, si j’ai le bonheur de m’exprimer correctement, comme vous avez eu la bonté de le remarquer, je le dois à l’éducation que m’a donnée votre mère.

- A quoi il faut ajouter que l’élève était remarquablement douée, dit une voix dans leurs dos.

Iwo s’était levé.

Izu venait d’entrer, vêtue de l’habit traditionnel de réception en Aryan. Une robe longue en tissu très lourd, chamarré, à dominante bleue, l’enserrait du cou aux pieds comme une sorte de carcan ou d’armure; une étoffe de même tissu entourait la chevelure, encadrant un visage outrageusement fardé, lui ôtant par là toute expression. Seuls les yeux maintenaient une étincelle de vie dans l’ensemble.

Annah était médusée: “Ce n’est pas un mannequin qu’il vient voir, mais sa mère!” lui avait-elle dit. Ce qu’elle avait en face d’elle était pire qu’un mannequin: une marionnette de théâtre. Qu’est-ce qui avait bien pu lui passer par la tête? Se déplaçant difficilement sur des chaussures en bois peint, à l’équilibre instable, elle se dirigea vers le salon pour s’asseoir sur une chaise haute particulièrement

inconfortable où Annah ne l'avait jamais vue prendre place. Bien au contraire, elle se moquait de cette tradition féminine qui semblait avoir pris l'inconfort comme thème. Annah et son fils la suivirent en échangeant des regards toujours étonnés mais déjà complices. Elle indiqua les endroits où chacun devait prendre place, agita une sonnette qui provoqua la venue de Mitsuei, en tenue traditionnelle de domestique laquelle, au contraire de sa patronne, semblait l'avantager. C'est très sérieusement qu'elle se prosterna à l'entrée, attendant les ordres dans cette position courbée, ordres qu'Izu émit d'une voix haut perchée qu'Annah ne lui connaissait pas. Peut-être était-ce un jeu qui se pratiquait du temps d'Iwo jeune garçon? Cérémonial qu'il ne semblait pourtant pas apprécier. En attendant que Mitsuei procède à la cérémonie du thé, la conversation s'établit difficilement sur un mode protocolaire archaïque. Izu demanda des nouvelles de Son Honorable Excellence, père du jeune homme, qui donna celles que chaque lecteur assidu de la presse nationale pourrait posséder. Puis elle posa quelques questions sur les études de son fils à l'Ecole Militaire, sur le décor de sa vie quotidienne, sans s'immiscer dans ses pensées, dans ses sentiments, choses qui ne se faisaient pas.

Le retour de Mitsuei apporta une heureuse diversion à cette pesante réunion. Annah n'avait toujours pas trouvé d'explications au comportement d'Izu. Il lui sembla que Mitsuei évitait son regard. A un moment cependant, elle réussit à le capter et crut y lire une lueur d'amusement. Elle se mit elle-même à sourire, se tourna vers Iwo qui se permit une timide ébauche, puis revint à Mitsuei qui ne semblait attendre que sa permission... Alors, n'y tenant plus, elle éclata franchement de rire, suivi par Mitsuei et Iwo, celui-ci essayant de se contenir en portant la main à la bouche.

Le ton avec lequel Izu dit: "Annah, que se passe-t-il?" était plutôt signe de peine que de colère. Annah le craignit un moment. Alors, s'autorisant à la regarder, elle s'écria, du fond de son cœur:

– Je suis désolée maman, c'est plus fort que moi. A quoi jouez-vous, toi et Mitsuei?

– Mais Annah!

– On se croirait au théâtre, n'est-ce pas Iwo?

Celui-ci fit un timide signe de tête. Annah continua:

– Ce n'est pas une actrice jouant à la Première Dame d'Aryan que son fils vient voir, mais sa mère.

Soudain des larmes jaillirent dans les yeux d'Izu. Annah se leva, lui prit la main qu'elle embrassa, la fit se lever de la chaise, et la confia à Mitsuei à laquelle elle dit quelques mots à l'oreille.

Le silence s'installa entre Iwo et Annah restés seuls. Ce fut Iwo qui le rompit:

– Elle a cru bien faire. C'est ainsi qu'une mère reçoit son fils devenu un homme.

– Ce n'est pourtant pas le genre de la vôtre.

– C'est ce dont je croyais me souvenir.

Iwo se tenait raide dans un fauteuil en bois massif, cependant qu'Annah se balançait sur un fauteuil en bambou. Le lent mouvement soulevait sa robe par intermittences, découvrant des jambes longues et fuselées qui faisaient l'admiration de Mitsuei. Bien que ce fût fait en toute innocence, elle remarqua le trouble du garçon quand son regard venait l'effleurer. Arrêtant de se balancer elle rabattit le bas de sa robe.

– Cela fait combien de temps que vous n'aviez pas vu votre mère?

La réponse ne tarda pas.

– Dix ans.

– Cela fait également dix ans que je suis ici.

– Dix ans c'est long.

– Je ne les ai pas vus passer.

Un silence s'établit pendant lequel Annah ne cessa de fixer le jeune homme. Celui-ci n'osa que quelques regards furtifs. Il ne savait plus que penser. Cette jeune fille noire l'intriguait au plus haut point.

– J'ai l'impression qu'il y a une question qui vous tracasse et que vous n'osez formuler, lança soudain Annah.

– Dites toujours, fit Iwo avec un apparent soulagement.

– Vous vous demandez pourquoi j'appelle votre mère maman?

- C’est vrai.
- Rassurez-vous, je ne suis pas sa fille de chair.
- Point besoin de me rassurer.
- Ce qui veut dire que ce serait impensable?
- Tout à fait.

Cette réponse rendit soudain Annah agressive:

- Et si j’étais la fille de votre père?

– Tout aussi impensable.

– Et cependant je porte le même nom que vous: JIMA ,j,i,m,a et comme elle notait une certaine incrédulité sur le visage du jeune homme, elle ajouta:

- Vous voulez voir mes papiers d’identité?

Iwo ne répondit pas. Il pinçait fortement ses lèvres. Annah se leva en chantonant puis se dirigea vers la sortie de son pas souple et dansant, laissant le jeune homme seul avec ses pensées.

Arrivée au milieu de la grande entrée semi-circulaire, elle vit Izu sortir de sa chambre, une Izu métamorphosée, redevenue elle-même, ayant revêtu les habits qu’elle portait le matin même: ‘ses habits de jardin’ comme elle disait. Annah la regarda avancer en lui souriant et fit quelques pas en sa direction. Répondant à son regard interrogateur, elle hocha la tête de haut en bas:

– C’est très bien, tout à fait ce qu’il faut. (Elle l’embrassa, lui serra les mains puis ajouta:) Je vous laisse un moment seuls, ce sera mieux.

Puis la jeune fille se dirigea vers la sortie menant au Parc.

Alors qu’elle rêvait sur la margelle du bassin aux poissons ce fut Mitsuei qui vint la chercher. Celle-ci semblait toute excitée par la présence du fils de sa patronne.

- Comment le trouves-tu? demanda-t-elle.

– Prétentieux... comme son père, persifla Annah.

– Oh, pour moi il est... comme dans les films de Seigneurs.

– C’est cela, ton idéal d’homme? Le guerrier méprisant? Je le lui dirai, cela lui fera sûrement plaisir.

– Oh non, pas ça Annah. Je sais bien qu’il n’est pas pour moi.

– Qui sait? La servante dévouée, c’est peut-être ce qu’il aime!

– Tu crois?

Pauvre Mitsuei!... Annah s’en voulut soudain de jouer ainsi avec elle et conclut:

– Tu as raison, il n’est pas pour nous.

Pénétrant de nouveau dans l’appartement, elle vit Iwo assis à la table de travail. Izu se tenait en face de lui, le dos tourné. A son entrée elle déclara:

– Je lui ai tout révélé.

– J’avais commencé moi-même, lâcha Annah, d’un ton passablement froid.

– Il a décidé de passer la journée avec nous.

– Il va s’ennuyer à mourir... avec trois femmes!

– Des femmes pas ordinaires, précisa le jeune Iwo.

– Ne vous croyez pas obligé, ici on dit ce qu’on pense!

– Je le pense.

– Dans ce cas, bienvenue à la Maison des Femmes, déclara Annah. S’avançant vers Iwo, elle posa ses lèvres à la racine des cheveux

Seule sa mère fut témoin du trouble qui s’empara de son fils ainsi que de la rougeur subite de son visage.

Iwo avait retrouvé le chemin de sa maison, une maison où se trouvait maintenant une certaine Annah, dont, à la fin de cette journée qui marquerait à jamais sa vie, il était tombé éperdument amoureux.

27 Super Rajah

A l'insu de l'Etat-major, le premier Aryan avait constitué un comité restreint chargé d'étudier des armes nouvelles. Parmi les innombrables propositions que les brillants esprits de ce groupe émirent, une d'entre elles retint particulièrement son attention, car jamais rien ne s'était autant approché de l'Arme Absolue, rêve de tous les conquérants. Il s'agissait d'une bombe d'une telle puissance qu'à elle seule elle serait capable de détruire la moitié de l'Acadie. Cependant il y eut fuite et le Grand Etat-major, alarmé, chargea ses services secrets de découvrir à tout prix ce qui se tramait dans ce comité duquel il était exclu.

L'idée qu'une seule bombe, mise au point par des civils, était capable, à elle seule, de gagner une guerre qui n'était pas encore déclarée mais à laquelle ils consacraient leur vie, déplaisait souverainement aux militaires. D'autre part, l'incertitude sur le vecteur de lancement: sous-marin, avion, satellite, entretenait un climat de suspicion peu propice à l'harmonie au sein des forces armées. Encore plus folle et inquiétante était une autre idée qui consistait tout bonnement à faire la démonstration de l'Arme devant des observateurs Acadiens. L'engin serait lancé au milieu de l'Océan, à l'endroit le plus éloigné de toute terre, le 'spectacle' entièrement retransmis par satellite. La 'chose' en effet était tellement terrifiante qu'il ne pouvait être question de s'approcher, même à des milliers de kilomètres!

S'il existe de nombreux exemples de la bêtise consternante avec laquelle les Etats-majors conduisent les actions en temps de Guerre, la somme d'astuce, d'énergie et d'ingéniosités stratégiques avec laquelle ils investissent les gouvernements en temps de paix est tout aussi remarquable. Cette arme diabolique, capable à elle seule de mettre l'adversaire à genoux, simplement en la lui montrant, ne devait pas voir le jour!

Ne pouvant s'attaquer aux calculs, on harcela les hommes qui les avaient élaborés. En vain. Ces savants qui fréquentaient chaque jour l'infini, ne semblaient intéressés par aucune des faiblesses humaines que les services secrets savent si bien manipuler: sexe, argent, alcool ou drogue. Ces purs esprits étaient incontournables.

La décision de construire la bombe fut donc prise au cours d'un Conseil des ministres réuni impromptu lequel montra l'isolement du ministre des Armées. Pas pour longtemps cependant, car mieux que quiconque il connaissait les dangers de rester seul. Il se rallia à temps pour rejoindre l'unanimité habituelle.

Le lieu d'expérimentation fut choisi aux environs du pôle sud. Il s'agissait d'une île aux nombreux volcans qui se réveillaient de temps en temps pour crever la calotte glaciaire. La bombe exploserait à l'intérieur de l'un d'entre eux. Le nom de code était 'Super Rajah', imprudemment choisi selon l'avis de certains, car Rajah était le nom désormais légendaire d'un terrible tremblement de terre qui avait détruit Kuttio trois siècles auparavant.

Bien qu'assuré du soutien sans failles de son gouvernement, Iwo Jima resta la proie du doute jusqu'au dernier moment. Les nombreux rapports complémentaires qu'il avait fait établir lui confirmaient le changement d'échelle de l'expérimentation; un phénomène qui s'apparentait aux orages, aux tremblements de terre, aux cyclones. Pour d'aucuns on s'approchait dangereusement du domaine divin! Sans s'identifier à Dieu –ce qui lui arrivait parfois cependant– le Premier Ministre croyait ressentir les affres qui avaient dû être les siennes au moment de la Création. Comme Lui il était seul... Et si, comme certains rapports le laissaient entendre, cette bombe allait déclencher une réaction touchant au fondement même de la Matière? La Planète entière pourrait se volatiliser à l'instar des étoiles dont la mort se traduit par une ultime mégalueur à des millions d'années-lumière!

Le jour J fut choisi au milieu du sixième mois, au moment où la course apparente du Soleil se situe sur l'Equateur.

C'est dans un laboratoire secret, édifié à plusieurs dizaines de mètres sous terre que, le cœur battant, Iwo Jima appuya sur un immense bouton rouge en forme de champignon. Pendant quelques secondes il ne se passa rien puis, les images apparurent sur les écrans de contrôle. Une éruption

volcanique comme jamais être humain n'en avait vue. L'île entière semblait s'être soulevée jusqu'à une hauteur telle qu'un moment on craignit pour un satellite qui passait à la verticale. Avec un décalage appréciable le son parvint dans les haut-parleurs: un bruit déjà terrifiant qui laissait facilement imaginer ce qu'il avait dû être en réel. Cependant qu'un immense nuage ne cessait de s'élever et de s'étendre. Les savants, concepteurs de 'Super Rajah', se congratulèrent. Tout était conforme aux calculs, la réaction parfaitement contrôlée, bien que d'une fabuleuse puissance.

Pendant tout le reste de la journée les rapports affluèrent au siège du gouvernement. L'île volcanique polaire avait complètement disparu. Les photos satellite montraient à sa place un énorme trou d'eau insolite dans l'immense champ de glace environnant. Un tremblement de terre, d'une amplitude inconnue jusqu'alors avait affecté tout le continent. Le sud fut particulièrement touché. Une ville de 100.000 habitants, Konape, capitale régionale du Suhi, fut entièrement détruite, engloutie littéralement dans une immense faille. Bien que situé loin au nord, Dolf, lieu des prochains Jeux d'Aran ressentit de violentes secousses. Iwo Jeune s'y trouvait en mission. Un contact radio rassura à la fois le père et le chef du gouvernement. Iwo Iwo se portait bien et les installations n'avaient pas souffert.

Certaines informations, plus fantaisistes, faisaient état d'un soleil qui aurait tremblé dans un ciel parcouru en plein jour par des étoiles allant en tous sens, comme prises de panique. Panique qui s'était étendue sur le pays tout entier. Les croyants, y voyant la fin du monde, s'étaient, par milliers, réfugiés dans les églises pour prier.

Un effet inattendu fut la reprise de contact avec le Président Renom qui, paraissant sincèrement alarmé, s'était enquis des conséquences de ce tremblement de terre pas comme les autres que ses services lui avaient signalé. Il offrait de fournir toute l'aide possible s'il en était besoin. Chaleureusement, le Premier Aryan le remercia en précisant toutefois que, selon une coutume ancestrale, Aryan ferait face, seul.

C'est seul également qu'il se retrouva pour prendre une décision qui s'imposa peu à peu à lui, et qui, dans un sens, l'honora: celle d'abandonner le projet Super Rajah.

La conquête du monde se ferait plus lentement. Les Etat-majors soupirèrent d'aise.

En conséquence, les travaux que la Marine et l'Aviation d'Aryan avaient entrepris dans le Pundjab après l'échec du raid acadien furent intensifiés. Cette région, géographiquement la plus rapprochée du continent nord, géologiquement la plus apte à la construction d'aérodromes géants, offrait également le plus grand nombre d'abris naturels aux navires, dans un coin d'océan peu venté. Le seul point noir était le climat délicieux de cette zone tropicale particulièrement propice à éteindre l'ardeur belliqueuse des plus féroces guerriers, fussent-ils ariens. Des mesures s'imposaient. Une zone hors limites fut positionnée. Elle comprenait près de la moitié du petit Etat peuplé de noirs, dont la population fut évacuée sur la partie restante du pays. On ne leur avait laissé qu'une étroite bande côtière, insalubre et difficile d'accès. Le mécontentement qui s'ensuivit fut rapidement et fortement atténué en utilisant les méthodes, déjà testées avec succès dans les 'Territoires Libres et Associés du Nord' ainsi que par l'impact économique énorme constitué par la présence de plus d'un million de soldats sur les bases. Au bout de quelque temps la population autochtone finit par se résigner à la coupure du pays en deux, matérialisée par une double rangée de grillages barbelés mis au point au Bwundi et au Guarana, fabriqués dans une usine spéciale du ministère de l'Industrie –avec des retombées financières non négligeables pour le ministre.

28 Armes secrètes!

En Acadie, le tremblement de terre en Aryan avait alimenté pendant de nombreux jours les différentes presses, écrites, parlées, filmées. Constructions éventrées, immeubles s'abattant comme châteaux de cartes, cadavres étalés ça et là par milliers, êtres vivants –animaux, humains– errant sans but, l'horreur dans le regard, avaient fait frémir des millions de lecteurs. Les journalistes, tels des vautours, s'étaient précipités à l'Ambassade du Sunam –il n'y avait plus qu'une ambassade

pour tout le continent— afin de se faire accréditer pour intervenir sur place. Mais, catastrophe ou pas, les consignes restèrent formelles: pas un seul journaliste au Sunam. Impossible également d'affréter un avion pour franchir l'Océan à la sauvette. S'y rendre par bateau prendrait trop de temps. L'intérêt serait émoussé. Il fallut se contenter des images officielles du ministère des Informations, en provenance de Kuttio, lequel en profita pour glisser quelques numéros de propagande sur la volonté inébranlable de Paix du peuple Aryan durement touché dans sa chair. Et ça marchait!

Dans le même temps, à l'Octogone d'Acadia, au siège du ministère de la Défense, son nouveau titulaire —le général Von Tempelhof— n'arrêtait pas de fulminer contre la veulerie de ses concitoyens, la couardise des représentants du peuple, l'affairisme des industriels de l'armement et d'ailleurs, qui ne pensaient qu'à se remplir les poches au lieu de développer des armes capables de compenser, par leur efficacité, l'écrasante supériorité numérique d'Aryan. Car, contrairement à un Président-Autruque qui ne voyait qu'à travers les yeux de ses électeurs, Von Tempelhof et ses collaborateurs les plus directs, étaient persuadés qu'Aryan se préparait à la conquête du Monde. Il fallait être aveugle ou inconscient pour ne pas s'inquiéter des gigantesques préparatifs au Pundjab que des milliers de photos, des dizaines de rapports confirmaient. En effet la seule chose qui marchait dans cette foutue Armée était le Service de Renseignements: enfant chéri de Tempelhof. Mais le bon peuple, lui, ne voulait toujours rien voir.

Tout cela étant peu propice à un remodelage général de l'Armée en vue d'en faire un outil performant, von Tempelhof en était arrivé à la conclusion qu'il lui fallait agir différemment, seul s'il en était besoin. Il serait le Sauveur de l'Acadie contre son gré. L'Histoire lui rendrait hommage. Le nom de Tempelhof serait réhabilité. Oublié à jamais, celui qui, un jour de honte, avait signé la capitulation de l'Austrie.

C'est ainsi que pour des raisons identiques à celles du Premier Aryan, il créa un comité restreint des armes secrètes.

Avec un peu de retard sur les scientifiques d'Aryan, ceux d'Acadie en étaient arrivés au même résultat: la conception d'une méga-bombe, susceptible à elle seule d'interdire ou de gagner une guerre. Seul de toute l'Acadie, le comité des armes secrètes (CAS) sut que le fameux tremblement de terre n'était pas dû à une cause naturelle et qu'avant eux, les savants Aryans avait trouvé le secret de la fabrication. Après quelques jours d'angoisse, des nouvelles apaisantes parvinrent, signalant que le programme de la bombe était arrêté car ses effets étaient incontrôlables. Bien que les savants Acadiens prétendirent qu'eux seraient en mesure de les maîtriser, von Tempelhof prit la même décision qu'Iwo Jima: l'abandon de la Super Arme.

Le secret entourant les travaux du CAS était tel que ni les chefs d'Etat-major, ni les collègues ministres, pas davantage que le Président n'en étaient informés.

Et l'on s'orienta vers autre chose qui paraissait beaucoup plus prometteur...

29 Mission spéciale

Les II^e Jeux d'Aran devaient débiter au milieu du neuvième mois de l'an 30.

Dans tous les Etats du continent, y compris Aryan, la préparation se faisait dans la joie et l'allégresse la plus recommandée. Aryan, ayant redécouvert le vieux principe qu'amuser les foules leur fait oublier le reste, n'avait pas lésiné sur les moyens afin que ces II^e Jeux d'Aran fussent la plus grande fête de tous les temps. C'est pourquoi il avait assigné à son fils la difficile tâche de supervision, afin que rien ne lui échappe. L'esprit de ce dernier était ailleurs et ne lui facilitait pas l'enthousiasme. Mais c'était là sa mission. Il l'accomplissait dans la meilleure des traditions de discipline de l'armée ariane.

Aussi c'est avec un indicible soulagement qu'il apprit que son père le rappelait à Kuttio.

– Que dirais-tu d’une semaine de vacances à l’île du Printemps? demanda Iwo Jima à son fils dès son retour de Dolf.

Celui-ci, selon son habitude, attendit d’en savoir davantage avant de répondre.

– Je te l’offre, tu as fait du bon travail à Dolf. Tu pourras même t’y rendre en compagnie d’une petite amie: une au choix parmi les nombreuses que tu ne peux manquer d’avoir, sinon tu ne serais pas mon fils!

Iwo jeune se demandait ce que tout cela signifiait? Est-ce que son père aurait appris quelque chose, malgré toutes les précautions dont il s’entourait? Car c’était à son insu qu’il se rendait chez sa mère.

– Pourquoi l’île du Printemps?

– Parce que c’est le plus beau coin du monde. J’y ai laissé mon meilleur souvenir; et surtout parce que j’ai une mission pour toi.

– Pourquoi m’as-tu parlé de vacances alors?

– C’est une couverture. Voilà pourquoi il faudra que tu y ailles, accompagné. Tu me feras connaître le nom de la personne avant ce soir afin d’établir les documents indispensables. Je te donne trois heures pour faire le choix... Va, mon fils.

Cette proposition assomma littéralement le jeune homme. S’écarter de nouveau alors que déjà les heures le brûlaient à Dolf, passe encore! Mais, partir avec une femme sensée être sa petite amie! La simple idée l’angoissait à un point que jamais son père n’aurait pu imaginer. Il avait évoqué les nombreuses petites amies qu’il ne pouvait manquer de fréquenter! Une seule comptait! Et il s’agissait de la seule femme en Aryan qu’il ne pouvait lui présenter. Peu à peu, à mesure que dans sa tête il tournait et retournait le problème, l’évidence s’imposa que seule Annah pourrait le solutionner. Contre toute prudence il se décida à appeler la maison. C’est Annah qui lui répondit. Avec un esprit de décision tout à fait remarquable, elle organisa sa venue, un jour de semaine alors que toute la domesticité était présente.

C’est avec le même déguisement de paysan du premier jour qu’il frappa à la porte du jardin. Comme la première fois, Mitsuei l’accueillit. Cette fois elle l’embrassa ouvertement, se suspendant ensuite à son bras d’une façon ostensiblement amoureuse sous les regards étonnés et narquois des jardiniers. Ils entrèrent ensemble dans l’appartement privé où se trouvaient Annah et Izu. Confuse, Mitsuei s’excusa de son attitude.

– Tu n’as fait que ce qu’on te demandait, dit Annah, c’était très convainquant, je vous ai vus par la fenêtre.

Sa mère semblait inquiète de cette visite impromptue en semaine alors qu’elle le croyait encore à Dolf. Annah montrait simplement de la joie, une joie qu’elle aurait bien voulu concrétiser par quelques caresses, mais cela ne se faisait pas en public et encore moins en présence d’une mère.

Iwo raconta l’entrevue avec son père, ce qu’il n’avait pu faire au téléphone, et garda pour la fin ce qui le tracassait le plus. C’est avec un rire forcé qu’Annah ironisa:

– Tu en as de la chance! Aller passer une semaine au paradis avec la plus belle fille du monde, car je suppose qu’avec la bénédiction de ton petit papa tu n’auras que le choix... J’ai lu quelques articles sur cette île, vu quelques photos, cela effectivement a l’air d’être le rêve.

– Annah! s’offusqua Izu.

Celle-ci continua à sourire, s’adossant à une table en croisant ses longues jambes devant elle, sous les regards d’un Iwo qui ne semblait guère apprécier cet humour mal venu!

– Iwo, tu ne nous a pas encore dit clairement où se trouvait le problème!

– C’est avec toi que je voudrais aller et personne d’autre.

– Présente-moi à ton père.

Iwo prit un air tellement désolé qu’Annah sourit.

– Je sais... J’ai trouvé une solution.

En actrice consommée, elle laissa un temps de suspense et distilla:

– Tu vas partir avec Mitsuei.

– Ah non Annah, pas ça! s’écria celle-ci.

– Comment! tu refuserais de faire un aussi beau voyage avec un si charmant jeune homme?

- Ce n’est pas possible. Dites-lui, Madame Izu.
- Annah a raison... en qui peut-on avoir plus confiance qu’en sa meilleure et seule amie? quoique ce ne soit pas toujours vrai.
- Avec moi si! fut le cri du cœur de Mitsuei.
- Eh bien tu vois, tu viens de dire oui –conclut Annah– viens regarder sur la carte où se trouve l’île du Printemps.

30 Oha, l’île du Printemps

Pour les Acadiens Oha était l’île du Printemps. Les hivers ressemblaient aux étés, lesquels ne différaient guère du printemps et de l’automne. Située sous les tropiques, à environ 2.000 kilomètres du point le plus au sud de l’Acadie, elle présentait une superficie d’environ 30.000 km². Presque ronde, d’un diamètre moyen de 200 km, elle s’entourait d’îles plus petites, toutes ceinturées de barrières de corail à l’intérieur desquelles le soleil se mirait dans une eau turquoise. En son centre, un volcan, sorte d’immense taupinière, s’élevant à près de 3.000 mètres, servait de repère aux navigateurs.

Lorsque les Acadiens s’enhardirent à s’élancer sur les mers, leurs embarcations se laissèrent porter par les vents dominants. C’est ainsi qu’ils découvrirent et colonisèrent le continent sud. Ce n’est qu’un siècle plus tard qu’un navigateur, voulant démontrer la rotondité de la planète, entreprit d’en faire le tour. Après plusieurs mois de navigation, le navire faisait eau de toute part. Les barils de nourriture n’abritaient plus que des charançons. L’eau des barriques dégageait une odeur nauséabonde. L’apparition de cette île verdoyante, aux senteurs variées et odorantes, où l’eau s’écoulait par de multiples ruisseaux et rivières leur fit l’effet d’un paradis. Ce fut le coup de foudre. Les cultures, les habitations, les nombreuses embarcations qui chaque jour sillonnaient la mer en quête de poissons: tout était charmant, idyllique! Certes, la peau de cette population se présentait comme teintée, mais guère davantage que certains matelots s’exposant au soleil. Les hommes, grands, forts, à la musculature imposante et aux beaux cheveux noirs qu’ils portaient longs, étaient d’un naturel plutôt aimable. Les femmes, quoique imposantes également, se déplaçaient avec grâce et souplesse. Elles enchantèrent les yeux de ces hommes venant de passer plusieurs mois en mer, entre ciel et eau.

Les Ohatis (habitants de l’île) les reçurent chaleureusement, leur offrant nourriture ainsi que... leurs femmes. C’est ce qu’ils pensèrent tout d’abord, avec leurs mentalités d’Acadiens. Mais vite, ils s’aperçurent que dans cette société les femmes étaient très libres. C’était elles qui choisissaient. Si un homme désirait rester à la maison pour élever les enfants et vaquer aux tâches ménagères cependant que sa femme œuvrait aux champs ou en mer sur les pirogues de pêche, personne n’y trouvait à redire. Aucune allusion malveillante ne s’élevait. L’instant d’après, un mois, un an, dix ans, ce partage de vie pourrait se trouver inversé sans soulever le moindre problème. C’est dans un esprit identique que l’île était dirigée indifféremment par un Roi ou une Reine, le monarque désignant pour lui succéder celui ou celle de ses enfants lui paraissant le plus apte. Ne se connaissant pas d’ennemi, il n’y avait pas d’armée. Aussi l’étonnement des habitants fut-il réel à la vue des fusils et canons que transportait le navire. Après avoir demandé une démonstration du fonctionnement de ces armes, la Reine suggéra, et obtint, qu’on emmène au large la vieille nef qui ne demandait qu’à couler. Elle s’engloutit au fond de l’Océan avec toute sa cargaison malsaine. Il y eut quelques rares protestations parmi les arrivants. Mais la majorité était fatiguée de courir les mers, dans des conditions ô combien inconfortables, et se montra ravie, en définitive, de poser sac à terre en un lieu si accueillant, qui semblait avoir été créé pour le plaisir des hommes... et des femmes!

La Reine, veuve récente, plus très jeune, mais d’une majesté qui ne laissait personne indifférent, jeta son dévolu sur le capitaine du bateau. Celui-ci, avec sa barbe couleur de soleil couchant, ses

yeux bleus comme la mer, et sa peau parsemée de taches comme certains poissons des grands fonds, l'avait immédiatement séduite. Alors que son navire et ses armes se trouvaient au fond de l'eau, il venait de conquérir un territoire!

La plupart de ses matelots l'imitèrent avec le même bonheur. Rares furent ceux qui protestèrent contre la perte de leur navire. Ceux-là ne rêvaient que de brumes, pluies glaciales, femmes revêches, contremaîtres hurlant –ce qu'on appelle le mal du pays! Ils se regroupèrent dans un petit village aux flancs du volcan, pour retrouver un peu le frais et cultiver l'espoir qu'un jour de belle visibilité ils verraient leur pays dont personne, pas même le capitaine, ne savait à quelle distance il se trouvait. En dehors des vents et du soleil, personne n'avait encore fait le tour de Déméter.

Un jour, le soleil ne se leva pas. Une chaleur à l'odeur de soufre se répandit. Des éclairs rougeâtres percèrent par moments l'épaisse brume. Oha, le dieu volcan, manifestait sa mauvaise humeur. Les Ohatis, descendants du dieu, abandonnant toute autre activité, passèrent leur journée à tenter d'apaiser son courroux. Ils y parvinrent, car, dans la nuit qui suivit, le géant cessa de gronder. Le jour se leva sur un ciel nettoyé. Seules quelques fumées subsistaient ça et là. Les raisons de cette soudaine colère furent mises en évidence. Les membres éminents du grand conseil des sages avaient pourtant prédit qu'Oha ne tolérerait pas longtemps qu'on plante des maisons sur son ventre. Le village étranger édifié sur ses flancs avait disparu avec ses habitants.

Jamais plus une habitation ne déparera les flancs du volcan, malgré les pressions dorées des promoteurs acadiens qui, selon les habitudes de la profession, ne respectaient rien.

Il fallut attendre un siècle pour voir apparaître deux navires, à quelques heures d'intervalle, par un de ces hasards dont l'Histoire est friande. L'un provenait de l'est, l'autre de l'ouest.

Les Ohatis, massés sur les plages, s'apprêtaient à accueillir ces étrangers venus de loin sur des grandes pirogues, comme avaient su le faire leurs ancêtres. En connaisseurs, ils admiraient la marche des grands vaisseaux faisant voile l'un vers l'autre, dans l'intention évidente de se saluer. Quelle ne fut pas leur stupéfaction de voir soudain des fumées sortir du flanc des navires, comme en crachait le volcan Oha, les jours de petite mauvaise humeur. Ces fumées s'accompagnèrent, quelques instants plus tard, d'un petit bruit de tonnerre. Des voiles se déchirèrent. Un mât s'abattit.

– Ce sont des tubes à feu, dit un jeune Ohati aux yeux clairs. Le grand-père du père de mon père était venu sur un bateau qui avait les mêmes. Je sais où ils sont au fond de l'eau. Je les ai vus.

Et il expliqua qu'en mettant de la poussière dans les tubes, des pierres par dessus, il suffisait d'approcher le feu du tube pour que les pierres se mettent à voler.

– Comme certains jours au dessus d'Oha, fit remarquer quelqu'un.

– Pareil, acquiesça le jeune.

– Ils ont découvert le secret d'Oha, constata un ancien, avec grande tristesse, car manifestement il n'y voyait rien de bon.

Pendant ce temps, les navires faisaient marcher sans relâche leurs tubes à feu, tout en continuant de se rapprocher. A chaque fois on voyait quelque chose se déchirer, se trouer, ou s'abattre dans la mer.

– Si c'est un jeu, ajouta quelqu'un, il serait temps qu'ils s'arrêtent. Il ne va bientôt plus rien rester de leurs grandes pirogues.

Ils continuèrent. Et la prédiction de l'Ohati s'accomplit. En fin de journée il n'y avait plus sur l'eau que des débris de toutes sortes, ainsi que quelques bateaux plus petits qui semblaient être sortis du ventre des plus gros et qui s'avançaient à la rame vers le rivage.

– Ils doivent être bien fatigués, dit un spectateur, on va aller leur préparer à manger.

La plupart se replièrent vers l'intérieur et bien leur en prit. Les rares curieux qui étaient restés au bord de l'eau virent de la fumée sortir de bâtons dirigés vers eux, des cailloux trouer l'eau ainsi que le ventre de deux malheureux jeunes gens, un garçon et une fille, qui s'effondrèrent la face dans le sable humide.

La place était nette. Les embarcations touchèrent terre à peu près en même temps. Les Ohatis réfugiés derrière des rochers ou des haies virent un étrange spectacle. Un homme vêtu d'un habit rouge, les cheveux tout blancs bien qu'il parût fort jeune, toucha terre le premier, brandissant un bâton entouré d'une étoffe qui flottait au vent. Il le planta dans le sable, en criant quelque chose d'incompréhensible. Très peu de temps après, à l'arrivée du deuxième groupe de bateaux, la même scène se produisit, sauf que l'habit était bleu et le dessin sur l'étoffe différent. Pendant un moment il ne se passa rien puis l'homme en rouge brandit son poing en direction de l'homme en bleu qui fit de même. A la suite d'un autre geste, les hommes des deux groupes mirent un genou à terre, levèrent leurs bâtons à feu, desquels sortirent des projectiles. Au bout de quelques minutes de ce petit jeu, nombreux furent ceux qui restèrent couchés sur le sable. Il y eut un temps mort. L'habit bleu leva un chiffon blanc, l'habit rouge en fit de même. Ils se dirigèrent l'un vers l'autre, se saluèrent quand ils furent près, se dirent quelques mots puis, se saluant de nouveau, ils revinrent vers leurs groupes, du même pas lourd et saccadé, sans doute à cause de leurs grosses bottes qui leur montaient en haut des cuisses. Avec le bout d'une de celles-ci l'étranger rouge essaya de retourner le corps de la jeune Ohati pour voir son visage qui reposait sur le sable, puis la laissa où elle était. Les hommes, fatigués, s'étaient assis dans le sable. Tirant d'un sac qu'ils portaient sur le dos un petit bâton avec une grosse tête, ils y mirent le feu, un feu qu'ils entretenaient en suçant le tuyau. L'habit rouge porta son regard vers l'intérieur de l'île et fit de grands gestes en direction des rochers et des haies. Peu à peu des têtes apparurent, puis des bustes, enfin des jambes. Quelques uns se décidèrent à avancer, rassurés par le fait que les bâtons à feu étaient restés allongés par terre. L'étranger en rouge proférait des sons bizarres d'une voix désagréable, haussant le ton sans raison apparente. Celui en bleu en émit à son tour, différents mais tout aussi étranges. Sans s'énervier comme l'autre, il effectua des gestes, accompagnés de dessins sur le sol. Alors tout s'éclaira: ils avaient soif et faim... Pas étonnant après tous les jeux qu'ils avaient pratiqués depuis le matin!

Pendant qu'on s'occupait au ravitaillement, quelqu'un dit: "il faudrait peut-être aller prévenir la Reine". Celle-ci l'était depuis le début de l'affaire, mais attendait prudemment de voir son déroulement. Les nouveaux arrivants ne semblaient pas d'aussi bonne composition que ceux qu'avait accueillis son aïeule. Afin d'impressionner les visiteurs que tous les rapports s'accordaient à décrire comme farouches, elle revêtit sa plus belle robe, coiffa ses cheveux d'une couronne de fleurs et décida de se faire porter dans le fauteuil en bois précieux, orné de coquillages et de perles, utilisé une fois l'an pour célébrer le dieu Oha.

C'est dans cet équipage somptueux qu'elle apparut sur les lieux où les étrangers finissaient de reprendre leurs forces.

Son apparition amena les signes de dévotion habituels chez ses sujets et un soudain silence dans les rangs étrangers, suivi de sifflements qui choquèrent beaucoup les Ohatis. Certains parurent prêts à relever l'offense. Mais, d'un geste réellement impérial, la Reine apaisa son monde puis, à la stupéfaction générale, prononça quelques mots, en guise de bienvenue.

– Mais c'est du Wouallon, s'exclama l'homme en bleu! Je le parle.

– Du Vallonné, rectifia le rouge. Ma mère était Vallonné.

Ils se mirent à parler en même temps.

– Un à la fois, dit la Reine. Vous, désignant le bleu.

A partir de ce moment, commença une âpre rivalité dont la Reine allait fort bien se servir.

Le bleu expliqua que son roi lui avait confié le commandement de son navire en lui disant: "vous prendrez en mon nom possession de toutes les terres que vous trouverez sur votre route, à l'est".

Le rouge tint à peu près le même discours, sauf que pour lui il s'agissait des terres situées à l'ouest.

– Vous n'avez donc pas le même roi? s'étonna-t-elle. Vous vous ressemblez pourtant. On vous croirait cousins.

Cette remarque n'eut pas l'heur de plaire aux deux hommes qui se jetèrent des regards haineux.

– Comment vous appelez-vous?

– White, dit le bleu.

– Bianco, dit le rouge.

Elle voulut en savoir davantage. Eux connaissaient l'histoire de ce navire vallon parti en expédition et qu'on n'avait plus jamais revu, accréditant la croyance en un immense gouffre dans lequel se jetait l'Océan. (Ce qui avait arrêté les expéditions pendant près d'un siècle)

– Vous n'avez plus de navires, pourquoi ne faites-vous pas comme mon ancêtre? Il y a de la place dans le pays et les femmes y sont plus nombreuses que les hommes.

– Nous ne sommes pas des Vallons, nous avons une mission à remplir, dirent-ils presque en même temps.

Bianco venait d'un pays s'appelant Ligurie, White, d'un autre se nommant Nioulant. Tous deux étaient en guerre depuis plus de cent ans, pour l'unique raison qu'ils n'avaient pas la même façon d'adorer un dieu qui pourtant était identique. N'ayant pas de frontières communes, la guerre se passait sur mer. Ce qui expliquait qu'ils possédaient les marines les plus puissantes du monde. Lorsque la Reine voulut connaître leurs projets, avec un bel ensemble, les deux hommes répondirent:

– J'ai mission de prendre possession de votre pays au nom de mon Roi.

– Il y en a un de trop, fit-elle remarquer judicieusement.

– C'est la raison pour laquelle nous allons reprendre le combat.

La souveraine avait, en plus d'une grande intelligence, un trop bon cœur pour accepter de voir ces hommes mourir au nom d'idées stupides. Aussi leur fit-elle la proposition de partager le pays en deux, intimement persuadée que cela se terminerait comme il y a un siècle, cette terre ayant une étonnante capacité d'assimilation. Ils prirent un temps pour réfléchir, avant de donner leur accord. L'homme en rouge avait même trouvé le mot pour caractériser ce partage insolite: ce serait un *condominium*.

Si elle avait connu les arrière-pensées se cachant derrière cet accord de façade, si elle avait vu ce qui se passait dans les malheureux territoires de l'Aurique, possessions des uns ou des autres, où, au nom du même Dieu adoré différemment, on endoctrinait les populations locales afin de les faire participer à ces luttes stupides, elle les aurait laissés s'exterminer, ce qui aurait débarrassé le pays de ces belliqueux fanatiques.

Mais Oha veillait.

Alors qu'on s'était installé dans la grande case royale pour discuter des modalités du partage – ce qui allait prendre des jours et des jours, étant donné que les étrangers n'étaient d'accord sur rien – un autre navire, encore plus grand, fit son apparition au large, faisant voile rapidement vers l'île. Pendant qu'on venait, en toute hâte, prévenir la Reine de cette nouvelle arrivée, le bâtiment amenait ses voiles, mouillait son ancre et mettait à l'eau la grande chaloupe. Un homme vêtu de blanc en débarqua et, ainsi que l'avaient fait quelques heures auparavant les autres étrangers, planta un drapeau dans le sable: devant les yeux de la Reine, flanquée de White et de Bianco. L'homme portait un immense chapeau que traversait une plume. Il l'ôta tout en se courbant jusqu'à terre qu'il balaya plusieurs fois de la plume. Puis, en souriant, il s'avança vers la Reine dont le cœur s'était aussitôt mis à battre à la vue de cet homme qui ressemblait étrangement au tableau représentant son aïeul. Mêmes beaux cheveux roux, identiques yeux bleus, pareil sourire enjôleur... pas de barbe cependant, mais une moustache, dont les bouts se relevaient fièrement.

Il ne se passait pas de jour que la Reine ne s'arrêtât devant le portrait de son ancêtre, en rêvant qu'un jour un grand navire viendrait du large. Elle allait avoir trente ans et tous ses conseillers la pressaient de prendre époux afin d'assurer la continuité de la royauté. Mais une voix secrète lui disait qu'Oha, à l'heure choisie par lui, ferait prendre corps à son rêve. Un Oha que chaque soir elle priait. C'est pourquoi elle s'était faite si belle à l'annonce du débarquement de ces étrangers qui l'avaient tant déçue.

“Merci Oha”, dit-elle en jetant un rapide regard vers le volcan qui, à sa façon, lui fit un clin d'œil en projetant une petite bouffée de fumée.

Le nouvel arrivant lui prit la main qu'il porta à ses lèvres. Son cœur se mit à battre encore un peu plus fort.

– Majesté... Capitaine Blanc d'Orville. Je suis le maître de ce navire et viens prendre possession de vos terres au nom de mon Roi.

C'était décidément une manie chez tous ces étrangers! Trois dans la même journée!

– Vous arrivez trop tard, dit Bianco.

– Trop tard, reprit White en écho.

– Comment cela trop tard? fit Blanc d'Orville, où sont vos navires, vos soldats?

– En tant qu'officier vous devez savoir qu'un véritable homme de guerre ne dévoile jamais ses batteries, pavoisa Bianco.

– Au fond de l'eau, dit un Ohati, en se tapant sur les cuisses, pendant que tous les autres spectateurs présents éclataient de rire.

– Quelle est la raison de ce rire? s'étonna le chevalier Blanc d'Orville en relevant fièrement la tête.

Ce fut la Reine qui traduisit:

– Il a dit que les navires étaient au fond de l'eau et elle accompagna ses paroles d'un geste significatif.

– Au fond de l'eau? (Il éclata de rire lui aussi. Ce qui fit redoubler celui des indigènes.) Pas de navires, pas de soldats! s'exclama le capitaine Vallon.

– Les soldats si, nous les avons sauvés, corrigea Bianco.

– Sauvés, appuya White.

– Cinq, fit le même Ohati en montrant sa main écartée.

– Cinq de chaque côté, précisa la Reine.

– Ce n'est pas cinq pastas (surnoms des Liguriens) et cinq rosbifs (surnoms des Newlandais) qui vont m'empêcher de débarquer.

Outré par la trivialité du propos –les Vallons étaient réputés pour n'avoir aucune éducation– c'est d'un air pincé que White déclara:

– Je vous le concède, mais nous venons de signer un accord avec la Reine.

– Ce pays est désormais un condominium Liguro-Newlandais, ajouta Bianco.

– Newlandais-Ligurien, corrigea White. Voici le traité, précisa-t-il, en exhibant un papier.

– Vous savez ce que j'en fais, moi, de votre papier?

Le geste qui accompagna les paroles eut le bonheur de ravir les Ohatis qui trouvaient ce capitaine très drôle. Il avait déjà son public avant d'avoir la terre.

– Dites-lui Majesté que nous avons signé, insista Bianco.

– Nous n'avons encore rien signé, rectifia la Reine. Dès la première discussion vous n'étiez d'accord sur rien. Tout ceci laissait mal augurer d'une cohabitation entre nous. J'ai donc décidé de changer d'avis.

– Ce n'est pas possible, Majesté, parole de Roi est sacrée!

– Vous avez bien fait, belle souveraine, appuya Blanc d'Orville. Comment voulez-vous vous entendre avec des gens qui passent leur temps à s'étriper pour la couleur de la chemise de leur Dieu?

– Les Vallons aux enfers, cracha Bianco en faisant le signe de croix.

– En attendant, c'est un véritable petit paradis ici, constata le Vallon en faisant une rapide inspection des environs.

Il revint à la Reine, dont il reprit la main.

– Que voilà une jolie Majesté! Une Majesté qui parle si bien notre langue avec un si joli accent! C'est aussi inattendu qu'agréable.

– Je vais vous expliquer, dit-elle en rougissant, c'est une longue histoire.

– Nous avons tout notre temps, que diriez-vous de ce soir... sous Séléné! Elle doit être superbe par ici!... Mais comment s'appelle cette belle Majesté?

– Ohainé.

– Positivement ravissant!

Ce qu'ils se dirent ce soir là sous Séléné, nul ne le sut jamais. Le fringant capitaine se révéla sans doute aussi bon conteur que séducteur; quelques jours plus tard, il épousait la belle Reine Ohainé.

Ni Bianco, ni White n'assistèrent à la cérémonie nuptiale, pas davantage qu'aux fêtes qui s'étendirent sur une semaine entière. Ce n'est que bien plus tard que les Newlandais inventèrent l'expression 'fair play'.

Peu à peu la Reine découvrit qu'elle avait une rivale contre laquelle le dieu Oha lui-même allait se révéler impuissant. C'était la Mer. Après quelques jours où les yeux du beau capitaine n'eurent d'autres horizons que ceux de sa Reine, ses mains d'autres occupations que d'explorer le corps de sa Majesté, celle-ci sentit son époux s'éloigner, d'abord en pensée puis physiquement.

Un jour il voulut revoir son navire. Un soir il ne rentra pas. Un matin, l'aube naissante découvrit une mer vide. Les mats du fier vaisseau wallon disparaissaient déjà sous l'horizon.

Chaque année, cependant, il revenait. Chaque fois c'était une nouvelle Séléné de miel! La Reine finit par s'habituer à cette vie de femme de marin. D'autant qu'après chaque visite elle gardait dans son corps un témoignage vivant de son passage.

Elle n'eut pas à se plaindre non plus de la protection que lui avait promise, au nom de son pays, le Capitaine d'Orville. Pendant son long règne, de nombreux navires étrangers s'en vinrent vérifier que la belle île était toujours sous la protection Vallone. Protection bien douce, au regard de ce qui se passait en Aurique.

La Reine mourut. Une autre Reine lui succéda et ce devint une coutume constitutionnelle. Coutume que le peuple d'Oha ne contesta plus jamais car, à l'encontre de tous les autres pays de la planète, il restait le seul à n'avoir jamais connu de guerre, ce qu'il mit, à tort ou à raison, sur le compte de leur royauté féminine.

A la fin de la grande guerre d'Acadie, Oha devint un Etat indépendant, ayant son siège au Congrès des Nations.

Pour tous les Acadiens, Oha devint le paradis sur terre. A tout moment de l'année, bateaux et avions déversaient des flots de touristes que le charme du site, mais aussi le climat et encore davantage l'exquise gentillesse de ses habitants, enchantaient. Ils laissaient sur place des sommes astronomiques.

Les Reines, avec leur bon sens de ménagères, firent en sorte que toutes ces devises ne tombent jamais en des mains étrangères. De sorte qu'au fil des décennies, les nombreuses installations touristiques de l'île restèrent toutes entre celles des Ohatis.

Cependant, malgré la paix et la prospérité, Oha ne devait pas échapper au vent de remise en question qui balaya Déméter à la fin de la grande guerre d'Acadie.

La royauté qui avait tant apporté aux Ohatis fut la première touchée. La mode était aux républiques. On attendit cependant que la reine mourut de sa belle mort et on instaura le nouveau régime. Ce fut chose faite en 25. Aux premiers Jeux d'Aran, Oha ne brilla pas particulièrement, ce que le Monde attribua à sa direction féminine. Les cinq années qui séparèrent les deux Jeux furent le théâtre d'une agitation inconnue dans toute l'histoire d'Oha. Les partis politiques se mirent à fleurir au gré du vent. Les réunions se multiplièrent au cours de laquelle les hommes politiques vantaient leurs différentes recettes de bonheur, toutes aussi utopiques les unes que les autres.

On se mit à regretter ouvertement le bon vieux temps.

Quand les nouveaux dirigeants envisagèrent de laisser libre cours aux promoteurs acadiens pour couvrir les flancs du mont Oha de constructions diverses, les anciens ne cachèrent pas que, cette fois, le Dieu Oha, abandonné par son peuple, n'allait pas manquer de lui faire payer son adoration des folles idées nouvelles.

C'est dans une île qui avait perdu sa belle sérénité qu'Iwo Iwo et sa 'jeune épouse' allaient débarquer.

31 Voyage de noce aux îles

Lorsque Iwo Junior lui présenta Mitsuei, le premier Aryan marqua un net étonnement. Tout naturellement il pensait que son fils avait ses goûts en matière de femmes. Petite mais bien faite, Mitsuei représentait on ne peut mieux la femme ariane et de ce fait entrait donc parfaitement dans le cadre de la mission. La jeune fille craignit un moment d'être reconnue, mais le regard que le maître d'Aryan portait sur la domesticité n'était pas suffisamment profond pour imprégner son souvenir.

Iwo et Mitsuei prirent un avion d'Aryanair sous un nom d'emprunt et voyagèrent en troisième classe. Arrivés à Ville Neuve ils se rendirent dans une agence de voyages spécialisée dans les circuits réservés aux nouveaux mariés. Il leur fut proposé plusieurs séjours dans l'île. Les prix variaient du simple au décuple. Ils optèrent pour le moins cher: une semaine, voyage et séjour dans un hôtel basse catégorie.

À l'aérodrome international d'Ohapiti, la capitale d'Oha, ils furent accueillis par un orchestre accompagnant des danses du pays. On leur mit un collier de fleurs autour du cou, le même pour tous, indépendamment de la classe de l'avion dont ils venaient de débarquer, ainsi que du coût de leur tour. Ce qui ne plaisait pas à tout le monde, en particulier ceux qui avaient payé fort cher.

L'hôtel Ponapé se situait aux pieds du volcan. C'était une construction en bois comprenant une vingtaine de chambres, inoccupées en ce septième mois de l'année où les Acadiens passaient leurs vacances chez eux en famille. Ce mois de faible activité touristique était fort apprécié par les Ohatis. Ils ressentaient parfois de façon pesante, les invasions de ces migrants saisonniers dont certains apportaient avec leurs bagages, de mauvaises manières ainsi qu'une détestable autant que condescendante arrogance.

Les propriétaires avaient entièrement construit l'hôtel de leurs mains. Ils étaient désormais âgés. Iwo nota le nez droit et les yeux clairs de la femme ainsi que sa minceur qui contrastait avec les spécimens féminins qu'il avait pu apercevoir au cours de leur transport. La femme s'adressa à lui, en Vallon, en s'excusant de ne pas parler Aryan, que son fils par contre parlait parfaitement. Iwo lui répondit dans la même langue en précisant toutefois que son... 'épouse' ne parlait qu'Aryan.

Ces deux personnes étaient d'une gentillesse désarmante et voulaient tout savoir de la vie en Aryan. Ils en oubliaient de leur donner le numéro de leur chambre. Iwo finit par dire qu'ils avaient fait un long voyage et qu'ils aimeraient se reposer. Ils se confondirent en excuses. L'hôtel étant inoccupé, la meilleure chambre fut attribuée au jeune couple. "Du balcon vous pourrez voir le soleil se lever au dessus d'Oha, nom de notre 'Dieu-Volcan'.

Iwo s'élança aussitôt dans l'escalier –il n'y avait pas d'ascenseur– laissant à Mitsuei le soin de porter les bagages, sous les regards un peu étonnés des Ohatis. Les Aryans avaient la réputation de se comporter en seigneurs et de traiter leurs femmes en domestiques, même pendant leur voyage de noces. Ils en eurent confirmation. Pour Mitsuei c'était naturel et elle ne comprit pas pourquoi un homme âgé lui ôta les bagages des mains en lui disant quelques mots qu'elle ne comprit évidemment pas.

La chambre était spacieuse et sentait bon le bois. Une petite terrasse permettait un agréable point de vue sur le mince voile de fumée qui couronnait le géant protecteur de l'île. Un seul lit, très grand, occupait le centre de la pièce, cependant qu'une petite salle de bains attenante offrait toutes les commodités.

C'était la première fois que Mitsuei se trouvait seule avec Iwo depuis le début du voyage. La tête lui tournait. Elle venait d'effectuer deux longs voyages en avion; avait débarqué en deux pays étrangers dont elle ne parlait pas la langue, aux côtés d'un homme censé être son époux et qui ne lui adressait que de rares paroles! Elle entreprit de défaire les valises, lentement, méticuleusement, dans l'espoir d'éloigner indéfiniment le problème qui la hantait depuis le début: le lit, où Iwo reposait déjà, revêtu simplement d'un caleçon serré.

– Tu finiras de ranger demain, Mitsuei, viens donc te coucher, tu n'as donc pas sommeil?

Bien que morte de fatigue, elle répondit:

- Mais il fait jour!
- Jour ou pas, je dors.

Elle hésita un long moment, envisagea même de se coucher sur le sol comme l'avait fait sa mère toute sa vie, mais ce n'était plus dans ses habitudes. S'étant déshabillée rapidement dans la salle d'eau, elle se mit au lit aux côtés d'Iwo qui dormait déjà. Elle ne tarda pas à en faire autant.

Quand elle se réveilla, il faisait grand jour. Elle était seule dans la pièce. Soudain, la porte de la chambre s'ouvrit. Iwo venait certainement la chercher et il allait la gronder d'avoir dormi aussi tard, bien qu'elle n'eût aucune notion de l'heure. Elle hésita sur la conduite à tenir.

Une silhouette se profila. Ce n'était pas celle de son 'mari'! Elle se coula un peu plus sous le drap. Vêtu d'un short et d'une chemisette, pieds nus dans des sandales en cuir, l'homme la dévisageait en souriant. Dans l'embrasure de la porte il paraissait très grand. C'est lentement, avec une certaine difficulté qu'il s'exprima en Aryan. L'accent était singulier mais le sourire, rayonnant.

- Savez-vous quelle heure il est, jolie Madame?

Pourquoi lui parlait-il ainsi? Cet étranger devait avoir de mauvaises pensées pour être ainsi entré dans la chambre sans son autorisation! Elle s'enfouit encore un peu plus sous les draps.

- Je vous pose cette question car il va bientôt être le milieu du jour. Désirez-vous prendre votre repas du matin? Je peux vous le servir dans la chambre.

- Non, non, je n'ai pas faim, répondit-elle rapidement.

- Dans ce cas je vous laisse, jolie madame.

Dès qu'il eût refermé la porte, elle se leva précipitamment afin de se laver et de s'habiller. Son premier geste fut de se regarder longuement dans la glace. Elle se demanda où pouvait être Iwo, et pourquoi il ne lui avait pas laissé un mot? Certes il était convenu qu'elle resterait seule dans la journée, mais qu'ils prendraient éventuellement les repas ensemble, sans toutefois préciser lesquels.

Sous la douche elle prit conscience de son corps... "jolie Madame" avait dit l'étranger! C'était la première fois qu'un homme lui faisait un compliment.

Pendant les quelques jours précédant son départ, elle s'était confectionnée un 'trousseau de jeune épouse', selon les termes ironiques d'Annah, sur son insistance et avec son aide. Il en était résulté un ensemble qui n'avait rien à voir avec la mode féminine d'Aryan et qu'elle n'aurait jamais osé porter là-bas. Sur ce qu'elle avait vu à Ville Neuve, et davantage ici sur l'île, elle se rendait compte qu'elles avaient été timides dans la mise en valeur du corps féminin. Sur les touristes visiteuses, cela frisait l'exhibitionnisme. Elle choisit une robe ample qui lui cachait les genoux et mettait en valeur, par une disposition astucieuse des bretelles, les épaules et la naissance de la poitrine. Avec un appareil qu'elle utilisait souvent à la Maison elle se frisa les cheveux qu'elle portait courts, se regarda encore une fois dans la glace, ajoutant quelques touches de couleur où il lui semblait en manquer. C'est seulement dans l'escalier qu'elle se demanda pourquoi elle s'était apprêtée de la sorte?

Les propriétaires quittèrent leur comptoir pour venir l'accueillir. Ils prononcèrent quelques mots qu'elle ne comprit pas, mais il y avait du sourire et de la gentillesse dans leurs yeux. Puis ils haussèrent le ton. Peu après, apparut le même homme qui était entré dans sa chambre. Dès qu'il l'aperçut son visage s'éclaira. La vieille dame se mit à parler, son fils traduisit:

- Teoera est notre fils unique. Il est beau n'est-ce pas? Beau comme un dieu !

Le fils hésita un peu à traduire ce passage, ce qu'il fit cependant sur l'insistance de sa mère. Elle parla de nouveau.

- Mon fils me dit qu'il vous trouve également très belle, très différente des touristes acadiennes qui sont nos principales clientes. Pourquoi les Aryans ne viennent-ils pas plus nombreux chez nous?

Sans oser regarder l'homme qui venait de lui faire un nouveau compliment, elle eut un geste évasif.

Teoera lui fit savoir que c'est en naviguant quelques années sur un bateau ligure qui faisait le commerce avec Aryan qu'il avait appris à parler la langue. Sans trop de difficultés. Elle présentait quelque similitude avec l'Ohapi sur l'origine de laquelle les savants ne s'accordaient pas encore. Soudain sa mère se frappa le front avec un doigt et dit quelques mots. Teoera traduisit:

– Votre époux a laissé un message disant qu’il serait en retard pour le déjeuner et que ce ne serait pas la peine de l’attendre. Elle le trouve charmant lui aussi.

Teoera la conduisit à la salle de restaurant. Lorsqu’il lui eût apporté le premier plat, il vint lui tenir compagnie. Sans trop de façon, il prit place en face d’elle. Tout au long du repas il prévint ses moindres désirs tout en la mangeant des yeux. Il lui posa beaucoup de questions sur sa vie en Aryan; ce que faisait son mari; la raison de son voyage. Mitsuei se contenta de répéter le scénario mis en place avant le départ: “fils d’un grand constructeur privé d’Aryan, Iwo venait prospector Oha, dans l’optique d’une ouverture touristique sur l’île”.

Certaines questions de son vis-à-vis lui parurent fort osées. Telles: “Avez-vous fait un mariage commandé selon la coutume Aryane?... Est-ce que vous l’aimez?”

Interloquée, elle répliqua:

– C’est une question qu’on ne pose jamais.

– Avez-vous déjà aimé?

Tout cela était fort gênant. Elle se tortilla sur la chaise avant de rougir et de baisser les yeux. Il continua:

– A Oha, l’amour est la grande affaire. On se plait, on s’aime, on se met ensemble; on ne s’aime plus, on se sépare. Ce n’est jamais un drame.

Mitsuei retrouva sa langue.

– Le mariage n’existe donc pas?

– Bien sûr que si, mais seulement quand on veut avoir des enfants. Pour cela, il faut rencontrer quelqu’un avec qui on désire en faire.

– Vous en avez?

– Je n’ai pas encore rencontré une femme que j’aimerais suffisamment pour rester ensemble le temps d’élever nos enfants.

Il se leva et de la même façon qu’il était venu, quitta la table.

Restée seule, Mitsuei s’interrogea sur l’attitude de cet homme qui avait, semble t-il, jeté son dévolu sur elle. Elle était ‘mariée’ et allait repartir dans quelques jours, sans jamais revenir! Que pouvait-il espérer? C’était néanmoins agréable et s’apparentait fort à l’attitude d’Iwo quand il se trouvait en face d’Annah. Elle en retirait un sentiment d’importance qu’elle ne retrouverait sans doute jamais de toute sa vie. Elle eut envie qu’il revienne et le chercha des yeux, mais il devait être parti puisque ce fut son père qui termina le service du repas.

En sortant de la salle de restaurant elle croisa dans l’entrée la mère de Teoera avec laquelle elle ne put qu’échanger des sourires et des regards qui en disaient autant que les traductions du fils.

Mitsuei marchait au hasard, dans les rues de cette ville bruyante, piquante et colorée. Une grosse voiture décapotable s’arrêta à sa hauteur. Teoera était au volant. Il lui fit signe de monter. Elle eut un mouvement de recul. Il insista. Elle hésita. Il se fit pressant. Elle monta à bord avec réticence.

– La jeune épousée se trouve bien seule, lui dit-il lorsqu’elle eut pris place sur le siège à ses côtés. C’est bien imprudent de la part de votre mari. A sa place je ne vous lâcherai pas des yeux...

– Pourquoi? fit-elle d’un air étonné. Le pays n’est pas sûr?

– En tout cas, avec moi, vous ne risquez rien. (Et il lui passa le bras autour des épaules, en signe de protection. Puis il continua:) Je vais vous faire visiter notre île. Voulez-vous? Je suis certain que vous allez aimer. Riante et charmeuse, comme ses habitants! (Et il éclata d’un rire franc.)

L’après-midi passa comme dans un rêve. Il lui raconta de nombreuses histoires où se mélangeaient le passé et le présent. Lorsqu’il se taisait c’était pour porter sur elle des regards qui la troublaient. Il osa quelques caresses discrètes. Elle eut chaud aux joues. Il lui expliqua qu’il avait du sang acadien. Un mélange de ligure et de wallon. Des acadiens il tirait son nez droit et la clarté de sa peau. Des Ohatis, le cuivré de sa peau et sa stature.

Le résultat plaisait à Mitsuei, mais elle ne le dit pas. Lui, par contre, n’arrêtait pas de lui répéter qu’il la trouvait belle. Avec le soir, ‘belle’ devint ‘désirable’.

Quand, à regret, ils revinrent à l'hôtel, elle se sentait une autre femme. La mère de Teoera regarda son fils d'une drôle de façon. Difficile à dire si elle approuvait ou pas cette idylle naissante.

Iwo rentra peu après. Fidèle à son rôle de jeune épousée, elle eut un élan vers lui, mais le regard qu'il lui jeta l'arrêta net. Ils dînèrent en silence, servis par Teoera qui resta fort aimable et disert. Dès le repas terminé, Iwo voulut monter dans la chambre. Mitsuei le suivit. Il s'installa à la terrasse, contemplant le lever de Séléné sur le volcan, en silence. De cette riche journée elle aurait aimé pourtant tout lui raconter, comme elle n'aurait pas manqué de le faire avec Annah! Et lui, qu'avait-il fait? ... Qu'avait-il dit? Qui avait-il rencontré? Excepté le scénario mis au point par le père d'Iwo, elle ne connaissait rien des raisons de ce voyage. Elle s'accroupit près du lit, le dos au mur, ainsi que le faisait sa mère quand elle attendait une directive de son père. Au bout d'un moment elle vit Iwo revenir, le visage fermé. Ce ne pouvait être à cause d'elle, puisqu'elle n'existait pas. En silence, il s'allongea sur le lit. Elle aurait bien voulu se mettre à penser à autre chose mais la présence d'Iwo lui gelait l'esprit et la laissait en attente.

– Dis-moi, Mitsuei.

– Oui, votre honneur.

– Que fais-tu là par terre, comme les paysannes?

– Je ne sais pas votre honneur... Iwo.

– Viens donc te coucher. Nous serons mieux pour bavarder sans élever la voix.

Il ne la regarda même pas quand elle se glissa sous les draps alors que lui reposait au dessus. Elle attendit. Le sommeil commençait à la gagner quand il reprit:

– Dis moi, Mitsuei.

– Oui Iwo, répondit-elle en bâillant, ce qui le fit se tourner légèrement.

– Tu dormais? demanda-t-il sur un ton où filtrait le reproche.

– Non, non, je ne dormais pas.

– Dis-moi, est-ce qu'Annah te parle souvent de moi?

Enfin ils étaient sur un terrain commun! L'un comme l'autre aurait pu parler d'Annah pendant des heures ... Les rayons de Séléné avaient depuis longtemps quitté la chambre quand Iwo s'endormit au cœur d'une phrase. Elle ne tarda pas à le suivre.

Tous les jours qui suivirent se ressemblèrent. Mitsuei se réveillait au milieu de la matinée, seule dans la chambre. Elle s'habillait chaque jour d'une robe différente, se frisait soigneusement les cheveux et se maquillait, de moins en moins, car le soleil prenait le relais. Bien qu'en Aryan la peau blanche fût presque une obsession, elle reconnaissait cependant que son hâle de paysanne lui allait bien. A sa descente d'escalier, inmanquablement, Teoera l'attendait. Après l'avoir accueillie par des paroles toujours flatteuses, il l'emmenait dans la salle pour le premier repas, qu'ils prenaient en commun. Ensuite, il lui proposait une visite, chaque jour différente. Ceci en accord avec le mari. Selon Teoera. Iwo lui aurait demandé de servir de chauffeur-interprète à son 'épouse'.

Le soir elle dînait en silence avec son 'époux'. De bonne heure, ils montaient dans la chambre, pour évoquer sans cesse Annah.

La cour journalière et pressante de Teoera, ses caresses de plus en plus précises lui faisaient chaque jour perdre davantage la tête.

Un matin, ils gravirent les pentes du volcan. Quelques heures plus tard, elle se retrouva entièrement nue, allongée sur une couche de feuillages odorants recouverts d'une légère couverture, un homme à la peau cuivrée, à ses côtés.

– Quelle folie nous avons faite! s'exclama-t-elle à un moment.

– Sans folie la vie n'est que nuit, dit Teoera, en manifestant le vif désir d'en commettre une nouvelle.

De folie en folie la journée s'entama fortement. Prévoyant qu'ils auraient besoin de forces, le garçon avait apporté tout ce qu'il fallait pour confectionner un délicieux repas champêtre qu'ils prirent nus, se permettant enfin d'apprécier le magnifique panorama qui s'offrait à leurs yeux, de ce replat.

– Que ce pays est beau! s'exclama-t-elle en s'étirant langoureusement.

– Tu aimerais y vivre?

– J’en rêve.

– Il faut toujours réaliser ses rêves, sinon Oha se fâche, et nous sommes là, sur son cœur. Le mien vient de se réaliser. J’ai toujours su qu’un jour, d’au-delà des mers, viendrait celle qu’Oha me destine. C’est pourquoi je ne me suis jamais marié... J’attendais. J’aurais attendu toute ma vie.

– Sans jamais te marier?

– Sans jamais me marier.

– Sans connaître d’autres femmes?

– Ah non, Oha ne peut pas imposer cela à un homme, ce n’est pas possible.

– Et à une femme?

– A une femme non plus.

– Quel merveilleux pays! s’exclama t-elle, en toute innocence.

– Restes-y.

– Ce n’est pas possible. Je suis mariée.

– Tu n’es pas mariée.

– Que dis-tu là?

Elle fut soudain affolée par les conséquences d’une telle supposition. Qu’avait-il découvert? Aurait-il fouillé leurs bagages et trouvé un indice?

– Rassure-toi, cela restera entre nous, personne d’autre ne le saura, même pas mes parents... Je m’en suis aperçu tout simplement en faisant votre lit ... Il ne te touche pas, il ne t’a pas touchée depuis que vous êtes arrivés.

–C’est parce que...(elle s’efforçait en vain de trouver une explication).

– C’est parce que vous n’êtes pas mariés.

Sans lui donner les raisons de ce prétendu mariage, ce qu’il ne demandait d’ailleurs pas, elle dit:

– Je suis obligée de repartir avec lui.

Puis soudain, prenant une décision qui engageait sa vie, elle ajouta:

– Je reviendrai.

– Je te crois, dit-il simplement. Bien qu’il ne soit pas facile de sortir d’Aryan.

– Je le ferai.

Elle ne savait pas encore comment mais elle savait qu’elle reviendrait.

–Si tu le dis c’est que tu le feras, je t’attendrai le temps nécessaire.

Et ce fut tout: cet homme et cette femme vivant jusqu’alors à des milliers de kilomètres l’un de l’autre, de langues, de mœurs et de cultures différentes, venaient de s’unir pour la vie par de simples mots, même si leur union débutait par une séparation dont on ne pouvait raisonnablement prévoir la durée.

Ce fut Teoera qui les conduisit à l’aéroport, peu après le repas du soir, au cours duquel les deux hommes eurent de nouveau l’occasion d’évoquer leurs projets en présence d’une Mitsuei qui cachait mal son désespoir.

32 Difficile retour

Une superbe limousine noire vint les chercher à l’arrivée de l’avion d’Aryanair. L’incognito n’étant plus de mise, Iwo s’enferma aussitôt avec son père, cependant que Mitsuei, laissée seule sur le trottoir avec ses bagages, dut prendre un autobus pour rejoindre la maison.

Avant qu’Annah ait pu lui demander quoi que ce soit elle s’effondra dans ses bras en sanglotant. Ses pleurs redoublèrent à l’arrivée d’Izu. A tel point que les deux femmes en vinrent logiquement à supposer qu’un malheur était arrivé à Iwo. Ce fut la première question qu’Izu posa. Mitsuei secoua la tête en négation. Une autre supposition s’insinua alors dans son esprit. Son fils n’aurait-il pas fini par jouer son rôle de mari?

Incapable d'attendre la fin de la crise de larmes de Mitsuei, elle la secoua un peu brutalement.
– Tout s'est bien passé comme prévu?... Tu ne nous mens pas?... Iwo n'aurait-il pas essayé?...
Mitsuei ne la laissa pas terminer. Elle arrêta net ses sanglots pour se récrier:
– Madame Izu, vous ne pensez tout de même pas...
Rassurée, elle décida alors de la laisser pleurer.

Les larmes finirent par se transformer en mots. Mitsuei se mit à parler. Elle se révéla excellente conteuse. Son récit captiva. A la fin, elle fondit en larmes, de nouveau. Annah tenta de la consoler.
– Tu le reverras, j'en suis sûre.
– Tu crois? hoqueta Mitsuei, en mêlant l'espoir aux larmes.
– J'en suis sûre.
Quant aux activités d'Iwo à Oha, elle ne put que répéter le scénario, et rien d'autre.

Elles n'apprendront la vérité que bien plus tard, en même temps que le reste du monde.

33 Afflux de touristes sur Oha!

Les travaux gigantesques effectués par Aryan dans le Pundjab ainsi que l'accumulation impressionnante de matériel naval et aéronautique servi par un nombre d'hommes en proportion ne restèrent pas ignorés des Services de Renseignements du général Von Tempelhof. La présence sur les lieux du fils du premier ministre fut également notée. De toute évidence une opération de grande importance se préparait:...Où et Quand?

L'endroit le plus propice pour un débarquement se trouvait être la côte Sud de l'Austrie, plate et bordée de larges plaines alluvionnaires, sur des centaines de kilomètres.

Von Tempelhof voulut consulter son ancien supérieur le général Lemai pour lequel il avait gardé une grande estime. Celui-ci l'écoula attentivement développer ses arguments en face de cartes étalées sur une grande table. Il arbora un large sourire:

– Mon cher Tempelhof, n'oubliez jamais un grand principe militaire: c'est rarement à l'endroit où on l'attend que l'ennemi attaque.

Puis, se dirigeant vers la mappemonde fixée sur tout un pan de mur du bureau, il mit le doigt sur Oha qui n'apparaissait sur aucune des cartes qu'on lui avait présentées:

– C'est là qu'ils vont débarquer.

– Qu'est-ce qui vous fait dire cela, mon général?

– Rappelez-vous, pendant la dernière guerre, notre passage du col du Grand Glacier! Ce fut une surprise totale! Désolé de vous remémorer ce fait, mais il illustre on ne peut mieux mon propos.

Le visage de Tempelhof se contracta mais il ne releva pas:

– Quel est l'intérêt de Oha?

– L'île en elle-même, aucun. Mais regardez bien la carte. Pour une opération en tenailles ce serait idéal.

– Dans ce cas, pourquoi avoir établi leur base de départ en un point qui en est fort éloigné?

– Pour que vous fassiez le raisonnement que vous venez de me tenir. Lorsque j'étais encore à votre place cette conclusion s'était déjà imposée. J'en avais averti le Président afin qu'on prenne des mesures préventives. Le ministre des Affaires Etrangères qui assistait à l'entretien a tout de suite objecté qu'en l'état actuel des traités avec Oha rien ne nous permettait d'y installer des troupes. "Les traités, ça se renégocie" avais-je dit. Il me fut répondu que ce serait la ruine du tourisme sur l'île. C'est une autre forme de tourisme à laquelle ils vont être confrontés... Je vous souhaite bien du courage, mon cher Tempelhof.

Le général Von Tempelhof ne quitta pas son bureau pendant deux jours. Sa porte condamnée, refusant toute visite, ligne téléphonique coupée. Lorsqu'il en sortit, il avait pris deux décisions:

La première: donner ordre à la 3^{ème}, 4^{ème}, et 6^{ème} flottes de faire mouvement vers l'île d'Oha afin de participer à une des nombreuses commémorations qui jalonnaient l'année touristique.

La deuxième, infiniment plus secrète, n'étant que la confirmation définitive d'une opération déjà envisagée par lui et en cours de réalisation.

La première mesure souleva immédiatement une résistance de l'amiral Brown, chef d'état-major de la Marine, qui ne comprenait pas qu'on dégarnît ainsi un secteur essentiel de la défense. De toute évidence Aryan allait débarquer dans le Sud du continent. Il n'hésita pas en référer au Président qui convoqua son ministre de la Défense. Celui-ci sut le convaincre en lui disant qu'il ne se passerait rien avant les Jeux et que cela ferait du bien aux hommes et au matériel de changer d'air au lieu de tourner en rond. "Les équipages ne vont pas regretter leur virée aux îles, faites-leur confiance!". Le Président rit. Les trois flottes firent mouvement. Cette opération surprit Aryan. Ce qui entraîna tout au plus une légère modification au plan initial.

Au début du neuvième mois, deux semaines avant l'ouverture des Jeux, une très importante flotte Aryane quitta ses bases du Pundjab avec un cap qui ne laissa aucun doute aux Renseignements adverses quant à sa destination. Elle était bien celle à laquelle tous s'attendaient: le Sud de l'Austrie. Après une discussion serrée et intervention personnelle du Président, l'Amiral Brown donna ordre d'effectuer demi-tour à ses trois flottes parties faire du tourisme, suite à une lubie du ministre de la Défense! Le triomphe de l'Amiral ne dura guère. Les flottes étaient à peine à une journée de mer de l'Acadie que les satellites d'observation mirent en évidence un changement de cap de l'armada Aryane vers Oha. Celle-ci ne pouvait plus être interceptée. Une fois de plus les stratèges acadiens se faisaient manœuvrer.

Fidèle à son habitude, le Président décrocha le téléphone vert qu'il n'avait plus utilisé depuis longtemps. La communication fut établie sans délais, à croire que le Premier Aryan s'y attendait. Ce dernier, également fidèle à sa tactique, répondit qu'il ne s'agissait que de manœuvres, "ce que trois de vos flottes sont en train de faire d'ailleurs!".

– Vous voyez bien qu'il n'y a aucune raison de s'affoler, dit le Président en raccrochant.

Il ne restait plus à Von Tempelhof qu'à démissionner. On ne fit rien pour le retenir car la décision de le remplacer par l'Amiral Brown était déjà prise. Lui au moins, avait de bonnes manières et savait tenir au Président le genre de propos qu'il aimait entendre.

Le lendemain, des avions embarqués Aryans survolèrent Oha et y lâchèrent des prospectus multicolores, à la grande joie des touristes. Ces petits papiers colorés, tournoyant dans le ciel bleu parmi les nuages blancs constituaient une nouveauté dans les distractions qu'offrait cette île de rêve. Cependant, cette euphorie se transforma très vite en affolement quand on prit connaissance des tracts. Ils annonçaient tout bonnement un débarquement en masse de touristes en uniforme et demandaient instamment qu'on ne s'opposât, d'aucune manière, à leur venue pacifique.

Les appels téléphoniques affluèrent à la Maison Ronde. Ils sommaient le Président de réagir sur l'heure, lui rappelant les sommes astronomiques dépensées pour les Forces Armées Acadiennes, argent sorti des poches des contribuables en vacances. On ne sut jamais si, à ce moment là, le Président reconnut dans son for intérieur la justesse de vue de son ancien Ministre de la Défense, Alex Von Tempelhof.

Il y avait bien un traité de Défense commune mais jusqu'à présent le gouvernement d'Oha n'avait lancé aucun appel, tout occupé qu'il était à sa propre petite guerre intestine. Elle ne se terminera que lorsque tout ce joli monde se trouvera derrière des verrous ariens.

Le débarquement, quant à lui, s'avéra plus facile que sa répétition préalable sur les côtes du Pundjab. Au cours de leur histoire, les Ohatis ne s'étaient jamais opposés à un débarquement sur leur île. Ils n'avaient aucune raison de commencer, faisant confiance au pouvoir d'assimilation de leur petit paradis sur terre.

Cette fois, cependant, ce n'était plus quelques centaines d'hommes qui prenaient pied sur leur sol, mais une bonne centaine de mille, sans compter ceux qui restaient à bord des dizaines de navires à l'ancre, davantage que toute la population de l'île, y compris les touristes au plus fort de la saison.

Tous les hôtels furent réquisitionnés pour les officiers et les sous-officiers, la troupe logeant sous la tente, le temps que le génie leur construisît des bâtiments en dur. L'hôtel Ponapé n'eut droit qu'à quelques sergents.

Dans l'attente d'un rapatriement, en cours de négociation avec les autorités Acadiennes, les touristes furent également logés sous la tente. Afin qu'ils ne ressassent pas trop leur amertume en vase clos, on les invita à quelques travaux.

Pendant ce temps, de l'autre côté de l'Océan, se développait une activité diplomatique intense. La Maison Ronde protesta à la fois auprès du gouvernement Aryan et du Congrès des Nations. En des termes qui se voulaient aussi lourds que des obus de marine on s'éleva contre cette violation unilatérale de la souveraineté d'un pays paisible. Aryan fut sommé de retirer immédiatement troupes et navires, sans préciser toutefois ce qui se passerait en cas de refus.

Une réunion d'urgence du Congrès des Nations s'imposait. Ce qui prit plus de quinze jours. Temps mis à profit par Aryan pour bien s'installer sur Oha. Une délégation du nouveau gouvernement d'Oha, désigné 'démocratiquement' –selon les coutumes ancestrales du pays– vint témoigner du bienfait de la présence Aryane, comparée aux turpitudes qu'entraînait ce tourisme de masse que les Ohatis supportaient de moins en moins. Il fut confirmé que c'était bien suite à une demande de protection que les troupes d'Aryan avaient débarqué; que la population locale leur avait réservé un chaleureux accueil qui ne s'était pas démenti par la suite. Le vote qui s'ensuivit démontra, s'il en était encore besoin, que le Congrès des Nations était entièrement aux mains d'Aryan. Les quatre délégués d'Acadie se retrouvèrent seuls à voter la condamnation.

Les rapatriés furent accueillis à Ville Neuve, le plus grand port d'Acadie, par des défilés, des discours musclés. Pendant quelques semaines l'Acadie résonna de musiques militaires, de propos martiaux, de proclamations vengeresses suite aux rapports de leurs malheureux concitoyens victimes de la barbarie Aryane.

Le Président ne pouvait demeurer en reste. Il convoqua en grande pompe un Conseil des Ministres extraordinaire où la décision fut prise de passer à l'action. Le nouveau ministre de la Défense, l'Amiral Brown, fut chargé de donner une leçon à l'arrogant Aryan, bien que son jugement dans l'affaire eût laissé fort à désirer. Il commença par arguer de l'insuffisance de ses moyens –leitmotiv de tous ses prédécesseurs– mais l'ardeur revancharde du pays était telle qu'on le persuada, à défaut de le convaincre, qu'il suffirait de l'apparition de quelques navires de guerre dans les eaux d'Oha pour que les Aryans mettent les pouces en bas. Les rapports des touristes s'accordaient tous sur la jeunesse et l'inexpérience évidente des soldats Aryans ainsi que sur la vétusté de leur matériel. L'Amiral Brown obtempéra et décida l'envoi d'une flotte composée des plus vieux navires qu'on s'obstinait à ne pas vouloir remplacer. Le meilleur moyen, pour lui, d'obtenir des navires neufs!

La flotte, partie en fanfare, n'atteignit jamais les eaux territoriales d'Oha. L'efficacité des sous-marins ennemis se révéla redoutable, ainsi que celle de l'aviation. Quand le désastre fut connu, le nouveau chef de l'Armée de l'Air, le général Monteglio, se précipita chez le Président en court-circuitant son ministre de la Défense, pour réclamer en faveur de son arme le droit à la vengeance qu'on lui avait dénié. Il fut d'autant plus persuasif que le Président ne savait plus à quel saint se vouer. Que la riposte par les airs serait plus chanceuse que par la mer, il voulut bien y croire. L'ordre fut signé et exécuté bien que les Services de Renseignements eussent fait état d'une défense aérienne non négligeable. Ce fut l'occasion pour Aryan de mettre en œuvre ses tout nouveaux missiles. Pas un avion n'atteignit les côtes que, de toute façon, les ordres leur interdisaient de dépasser –il fallait garder intact un capital touristique pour un 'après' auquel tous faisaient semblant de croire. Sur la centaine d'avions lancés à l'attaque, il en revint à peine une dizaine qui purent témoigner de l' 'inexpérience' des hommes et de la 'vétusté' du matériel de l'adversaire!

Le réveil fut dur. Il fallait un bouc, des boucs émissaires. Brown et Monteglio valsèrent en même temps. Le fragile équilibre qui s'était à peu près maintenu en temps de paix, éclata dès les premières difficultés. L'Etat-major entra en ébullition. Il ne pouvait être question de rappeler Von Tempelhof. Un seul homme pouvait rétablir la situation: le général Alain Lemai.

34 Appel au Sauveur!

L'ancien Ministre de la Défense s'était retiré dans une maison qu'il possédait à la montagne, afin d'écrire ses Mémoires. Le Président Renom n'hésita pas à se déplacer en personne. Ce qu'il fit avec sa simplicité coutumière: dans son hélicoptère personnel, suivi de plusieurs autres remplis de 'gorilles', de représentants de toutes les presses et de quelques artistes de renom.

La maison était modeste, gardée seulement par deux chiens de montagne que ce débarquement venu du ciel n'eut pas l'air d'impressionner. Personne par contre n'osa descendre. La porte d'entrée finit par s'ouvrir, laissant apparaître une femme, apparemment surprise par ce débarquement inopiné d'hélicoptères. Elle mit sa main en auvent pour se protéger du soleil. Un homme lui faisait signe derrière la verrière du premier appareil. Elle crut reconnaître le Président et lui fit signe de descendre. Toujours par gestes, l'homme lui fit comprendre que ses molosses l'en empêchaient!

Elle rit et lança quelques mots aux chiens qui retournèrent se coucher au soleil, à même la neige. Le Président descendit, toute dignité retrouvée.

– Ravie de vous revoir ma chère Hélène, lui dit-il en lui serrant les main avec effusion.

Elle n'eut pas le temps de lui demander les raisons de ce débarquement qu'il enchaînait:

– Il est là, notre grand homme?

– Il travaille, je ne sais pas si je peux le déranger.

– Dites lui que c'est moi, le Président.

– Il le sait déjà.

– Ah!... Que fait-il donc de si important?

– Il écrit ses Mémoires.

– Ah!... Dites -lui que j'insiste, c'est très important.

– Je vais aller voir.

Pendant qu'elle rentrait dans la maison, le Président se fit faire quelques portraits. La lumière était bonne, la maison originale et le coin reposant.

Hélène réapparut sur le pas de la porte:

– Vous pouvez venir, Président, mais seul.

Il prit un air désolé pour sa suite et entra dans la maison.

Assis sur un banc, le général, en pantalon de velours et chandail de grosse laine, écrivait sur une table en bois rustique, au coin d'un feu de cheminée. Il ne se leva pas à l'entrée de son illustre visiteur qui lui dit avec un rire forcé:

– J'espère que je n'y aurai pas une trop mauvaise place, en désignant du doigt l'épais cahier d'écolier que le général remplissait d'une écriture large et lisible.

– Vous aurez la place que vous méritez... que me vaut l'honneur de cette visite?... Prenez donc un siège.

– Je vous laisse, dit Hélène.

– Mais non voyons, reste. Tu auras peut-être ton mot à dire... Je vous écoute.

Le Président s'était assis de l'autre côté de la table. Il jeta un rapide coup d'œil autour de la pièce, puis de haut en bas. Ce qui fit dire à Lemai:

– Rassurez-vous, il n'y a aucun micro caché.

Le Président ne put cacher un rictus avant de se reprendre:

– Je suppose que, malgré votre éloignement, vous savez ce qui vient de se passer?

– Je suis parfaitement informé.

Ce n'était plus le moment de se livrer au petit jeu de savoir qui étaient les informateurs. Il avait un aveu à faire qui lui coûterait beaucoup, mais il arrive toujours un moment dans la vie où il faut donner son réel prix aux choses:

– Vous aviez raison hélas... n'est-il pas trop tard?

Le général Lemai n'était pas du genre à se contenter d'avoir eu raison dans le passé. C'était vers l'avenir qu'il fallait porter les regards.

– Il est très tard... Trop? je ne puis encore le dire.

– Vous êtes le seul à pouvoir ramener un peu d’ordre dans l’Octogone.
– On m’a dit exactement la même chose il y a 20 ans.
– Et vous y étiez arrivé.
– En effet.
– Alors, c’est oui?
– Pas si vite... Pourquoi ne faites-vous pas appel à Tempelhof? Il est très capable et nous avons les mêmes vues.

– Je ne m’entends pas très bien avec lui.
– Il est peut-être préférable de garder quelqu’un d’efficace à son poste que de le remplacer par un autre qui vous brosse dans le sens du poil. Je veux parler de Brown.

– J’avais compris.
– Si nos bateaux s’étaient trouvés à Oha avant ceux d’Aryan, celui-ci aurait peut-être hésité, quoique je n’en sois pas si certain. Mais au moins l’affaire aurait été claire: nous serions en guerre avec Aryan et cela changerait tout.

– Vous pensez que nous devrions la déclarer?
– Epargnons-nous en le ridicule, après avoir tenté de la faire, si mal, sans l’avoir déclarée.
– Que proposez-vous donc?
– Considérons-nous en état de guerre et tirons en les conséquences.
– C’est à dire?
– Décrétez l’état d’urgence. C’est dans la Constitution. Les Chambres n’auront plus qu’un droit de regard a posteriori. Elles pourront ainsi braire à loisir sans que cela ne nous empêche de travailler.

Cette idée n’était pas pour déplaire au Président, quoique l’accusation de dictature qui n’allait pas manquer de se répandre sur son compte lui fît pourtant un peu peur.

– Jamais elles ne voteront l’état d’urgence.
– En cas de désaccord des Chambres, celui-ci peut être décidé par referendum.

Il connaissait la Constitution mieux que lui!... Etat d’urgence, pleins pouvoirs au Gouvernement dont il faudrait éliminer un tel, un tel. Telles étaient ses conditions d’acceptation.

– Il y en a une supplémentaire, mais celle-ci ne vous concerne pas, ajouta Lemai en se tournant vers sa femme, je sollicite l’accord d’Hélène.

– C’est ce que nous avons conclu hier soir quand tu te demandais ce que tu ferais si tu étais Président, rappela celle-ci.

– Vous voulez ma place? s’alarma aussitôt le visiteur.
– Rassurez-vous, mon cher Gérard. Vous savez bien que vous êtes irremplaçable.
– Vous le croyez sincèrement?
– Je le crois... Sincèrement? c’est autre chose.

Travailler avec le général n’avait jamais été facile. Cette fois-ci, cela s’annonçait comme carrément éprouvant. Il ne lui passerait rien... Un instant il songea à tout abandonner et à laisser cet *emmerdeur* rédiger tranquillement ses Mémoires mais il réalisa qu’il avait vraiment besoin de lui et qu’en cas de réussite, ce serait de lui, le Président Gérard Renom, dont l’Histoire se souviendrait.

– C’est d’accord.
– Attendez, ce n’est pas tout.
– Quoi donc encore? s’inquiéta-t-il.
– Ma femme, Hélène, sera Ministre de l’Industrie car ce sont les femmes qui feront tourner les usines, comme pendant notre dernière guerre. C’est ce qui nous a permis de la gagner. Je suis en ce moment sur ce chapitre. Je vais vous en lire quelques extraits!

Le Président n’osa refuser bien qu’il pensât qu’on avait mieux à faire.

“Elles ont cultivé les champs, fait tourner les usines, y compris celles de l’armement, enseigné, soigné nos enfants, de même que nos blessés. Elles nous ont nourris, vêtus, approvisionnés en tout. Les dents serrées, à la limite de l’épuisement, cependant que leurs maris, leurs enfants, leurs pères, leurs frères tombaient par milliers sur les champs de batailles... attendez, attendez la suite... Y eut-il de grands éloges publics, furent-elles décorées, citées à l’Ordre de la Nation? Non seulement on les

oublia dans cette grande distribution mais encore, honte suprême, le pays continua à leur dénier le droit de vote .

– Que je leur ai octroyé en 10, lorsque j’étais ministre de l’Intérieur.

– Ce qui a été à votre honneur, et que je signale.

Après ce petit réchauffement de l’ego, le Président reprit:

– Je n’ai rien contre Hélène, que je trouve charmante, mais elle n’y connaît rien.

– Croyez vous que Sicard en connaisse davantage? Il était médecin.

– C’est un des principaux dirigeants du Parti Républicain... Si on l’élimine on a les chambres à dos.

– Qu’est-ce qu’on en aura à foutre! Il n’y aura plus de chambres ou tout comme.

– Sur ce dernier point, il faut que je réfléchisse.

– Vous devrez avoir pris votre décision avant de sortir d’ici.

– C’est la révolution que vous voulez?

– Nous sommes en guerre et celle-ci n’est pas un jeu.

Le Président prit un temps.

– Puisque vous voulez un poste de ministre pour votre femme, pourquoi pas celui de la Culture, ce soudard de Khöl commence à m’agacer.

Le général s’échauffa soudain:

– Vous ne comprenez donc rien ou vous ne voulez pas comprendre?

– Vous oubliez à qui vous parlez!

Ignorant cette remarque, Lemai continua, cette fois sur le mode ironique:

– A moins que ce Sicard ne vous tienne d’une certaine manière!

Cette fois c’en était trop. Le Président se leva brusquement en se cognant contre le rebord de la table, ce qui le fit jurer.

– Il y a une dame ici, fit remarquer Lemai.

– Allez vous faire foutre. Je me débrouillerai sans vous. Nul n’est indispensable.

– A commencer par vous, ravi de votre visite, la porte est derrière vous.

Le Président, furieux, n’eut pas le temps de se recomposer un visage à la sortie, ce qui donna lieu à de nombreux commentaires dans la Presse.

– Tu as peut-être été un peu loin Alain, ne penses-tu pas? dit Hélène en revenant s’asseoir après avoir conduit l’illustre visiteur vers la sortie.

– Cela lui fait du bien, à ce clown, qu’on lui rive son clou de temps en temps. Pas une seule fois il n’a été question du pays dans tout son discours. Tout est centré sur sa chère personne: que l’Acadie crève pourvu que Gérald Renom vive Président... Je ne l’avais déjà pas trop arrangé dans mon bouquin mais je crois que je m’en vais ajouter quelques paragraphes bien gratinés.

– Qu’est-ce qui t’a pris soudain de me proposer pour le poste de l’Industrie?

– Comme je lui ai dit, c’est en rédigeant le chapitre sur le rôle des femmes pendant la guerre que cette idée m’est venue.

– Tu m’en crois réellement capable?

– Autant que son foutu Sicard de malheur... Je sais par quoi il le tient. J’aurais dû le lui balancer en pleine poire.

– Tu ne m’as pas répondu.

– A quoi donc?

– Je t’ai demandé si tu m’en croyais capable?

– Evidemment, sinon je ne l’aurais pas dit.

– C’est le plus beau compliment que tu m’aies jamais fait!

Il regarda sa femme comiquement par dessus ses lunettes. Celle-ci lui souriait. Sous ses cheveux gris coupés courts, ébouriffés par le souffle des pales, de grands yeux vert émeraude le fixaient avec tendresse.

– Mais ce serait la fin de notre tranquillité, ma chérie. A moins que celle-ci ne commence à te peser et que tes activités à Acadia ne te manquent!

– Je suis avec toi. C’est l’essentiel, dit-elle d’un ton indéfinissable.

C'est avec une certaine gravité que cette fois il la regarda pour ajouter:

– Serait-ce que cette place au gouvernement t'aurait séduite? (L'attitude d'Hélène la dispensa d'une réponse.) Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé avant?

– J'avais peur que tu te moques de moi.

– Ne t'ai-je pas dit, pas plus tard qu'hier, que pour qu'il n'y ait plus de guerre il faudrait que les femmes prennent le pouvoir –cocasse pour un général, non? (Il lui prit les mains et les pressa contre ses joues en embrassant l'intérieur tour à tour.)

Dehors les chiens aboyaient. Une braise claqua dans le foyer.

35 Le ventre mou

Une semaine plus tard, à la suite d'un début de guerre, mais cette fois à l'intérieur même de l'Octogone où des marins Newlandais s'en étaient pris à des aviateurs Ligures, séparés difficilement par des fantassins Vallons aidés par des parachutistes Austriens, un hélicoptère apporta un message officiel à la petite maison en montagne. "Je suis d'accord sur tout, je vous attends de toute urgence à la Maison Ronde".

Le temps de fermer la maison, de confier les chiens à des voisins et le couple Lemai embarquait à bord de l'hélicoptère Présidentiel.

Comme l'avait prévu Lemai, les Chambres refusèrent de voter l'état d'urgence, prétextant que le Peuple, par le biais de ses représentants qualifiés, devait avoir son mot à dire dans la conduite d'une Guerre éventuelle qui n'était d'ailleurs pas encore déclarée. Cependant, pour bien montrer que les élus ne pensaient pas qu'à eux, ils votèrent à une immense majorité la fermeture des frontières à tous les produits Aryans –mesure que réclamaient depuis longtemps les industriels concernés– ainsi que la rupture des relations diplomatiques.

Il ne restait plus au Président qu'à poser la question directement au dit Peuple comme l'en autorisait la Constitution, mais il hésitait à franchir le Buricon (petit fleuve de Ligurie), gué vers la dictature. Il fallut toute la fermeté du couple Lemai pour que le referendum sur l'Etat d'urgence soit soumis à l'approbation des citoyens.

Après une campagne acharnée où les partis politiques, selon l'habitude, donnèrent la pire image d'eux-mêmes par la multitude de coups bas et de contre-vérités assénés, le référendum fut rejeté à une faible majorité. Ce qui amorça une division au sein de la Fédération. L'Austrie avait voté massivement oui. La marge de oui était plus faible pour la Vallonie. Quant au Newland et à la Ligurie, ils manifestèrent leur mauvaise humeur pour la façon dont on avait traité leurs héros – Brown et Monteglio– en optant pour le non.

L'Austrie décida de retirer ses troupes de la Fédération afin de se défendre seule s'il le fallait.

La Ligurie envoya un émissaire secret en Aryan afin de se faire déclarer zone ouverte en cas de conflit.

Le Newland se donna un temps de réflexion avant de décider de son attitude.

La Vallonie décida de faire confiance au Vallon Gerald Renom, Président des *Etats-Désunis* d'Acadie qui ne savait plus lui-même à quel saint se vouer.

Alain et Hélène Lemai rejoignirent leur repaire montagnard par la route. Ils furent accueillis avec joie par leurs chiens. Le général se promit des pages féroces sur le suicide collectif des peuples. "Les démocraties ont le ventre mou" furent ses premières lignes.

36 La Paix à tout prix

Iwo Jima, premier Ministre Aryan, suivait avec délectation et commisération la déroute intérieure de cette Acadie qui avait si longtemps dominé la planète. Cependant, à l'encontre de son Etat-major qui jugeait le fruit mûr, à la limite de la décomposition, il se méfiait de l'ours malade' (vieux proverbe Aryan). Aussi fit-il au Congrès des Nations qui continuait à fonctionner comme si

de rien n'était, une offre solennelle de traité de Paix. Le Président Renom qui était prêt à saisir n'importe quelle branche, se précipita sur ce rameau.

Un magnifique traité de non agression, paraphé de toutes sortes de signatures, bardé de garanties diverses, lu solennellement à la tribune des Nations, en présence de toutes les Autorités morales, spirituelles et séculières, fut signé par les deux hommes dont la paix dans ce monde dépendait, cérémonie retransmise par toutes les télévisions en une sorte de grande messe à la gloire de la Paix.

Iwo Jima, ennemi public d'hier, fut nommé 'Citoyen d'Honneur des Etats-Unis d'Acadie', titre qui n'avait jamais encore été décerné.

Les deux héros, 'Gerri' et 'Iwo', n'en finirent pas de poser devant les caméras, les mains jointes levées, larges sourires fendant le visage. Les deux 'amis' qui venaient de sauver le monde de l'apocalypse se retrouvèrent, consécration suprême, sous les formes les plus osées de la publicité: jouets, ballons, cravates, chemises etc...

Un semblant d'unité revint en Acadie cependant qu'Aryan ne se départait pas une seconde de son fantastique effort d'armement. Mais plus personne ne posait la question: dans quel but?

Le jour même de la signature du traité de Paix, aussitôt déclaré Fête nationale, Von Tempelhof terminait la série d'expériences qu'il avait fait entreprendre et ordonna sans plus attendre de passer à la phase II, bien décidé à sauver un pays dont l'aveuglement le consternait.